LA
VÉNUS D'ILLE.

Ἴλεως, ἢν δ' ἰγὰ, ἔσται ὁ ἀνδριὰς,
καὶ ἤπιος, οὕτως ἀνδρεῖος ὤν.

ΛΟΥΚΙΑΝΟΥ ΦΙΛΟΨΕΥΔΗΣ.

Je descendais le dernier coteau du Canigou, et bien que le soleil fût déjà couché, je distinguais dans la plaine les maisons de la petite ville d'Ille, vers laquelle je me dirigeais.

— Vous savez, dis-je au Catalan qui me servait de guide depuis la veille, vous savez sans doute où demeure M. de Peyrehorade?

— Si je le sais, s'écria-t-il, je connais sa maison comme la mienne; et s'il ne faisait pas si noir, je vous la montrerais. C'est la plus belle d'Ille. Il a de l'argent, oui, M. de Peyrehorade; et il marie son fils à plus riche que lui encore.

— Et ce mariage se fera-t-il bientôt? lui demandai-je.

— Bientôt! Il se peut que déjà les violons soient commandés pour la noce. Ce soir peut-être, demain, après-demain, que sais-je? C'est à Puygarrig que ça se fera; car c'est Mlle de Puygarrig que monsieur le fils épouse. Ce sera beau, oui!

J'étais recommandé à M. de Peyrehorade par mon ami M. de P. C'était, m'avait-il dit, un antiquaire fort instruit et d'une com-

plaisance à toute épreuve. Il se ferait un plaisir de me montrer toutes les ruines à dix lieues à la ronde. Or, je comptais sur lui pour visiter les environs d'Ille que je savais riches en monumens antiques et du moyen-âge. Ce mariage, dont on me parlait alors pour la première fois, dérangeait tous mes plans.

Je vais être un trouble fête, me disais-je. Mais j'étais attendu; annoncé par M. de P., il fallait bien me présenter.

— Gageons, monsieur, me dit mon guide, comme nous étions déjà dans la plaine, gageons un cigarre que je devine ce que vous allez faire chez M. de Peyrehorade?

— Mais, répondis-je en lui tendant un cigarre, cela n'est pas bien difficile à deviner. A l'heure qu'il est, quand on a fait six lieues dans le Canigou, la grande affaire, c'est de souper.

— Oui, mais demain?... Tenez, je parierais que vous venez à Ille pour voir l'idole? J'ai deviné cela, à vous voir tirer en portrait les saints de Serrabona.

— L'idole? Quelle idole? Ce mot avait excité ma curiosité.

— Comment! l'on ne vous a pas conté, à Perpignan, comment M. de Peyrehorade avait trouvé une idole en terre?

— Vous voulez dire une statue en terre cuite, en argile?

— Non pas. Oui bien en cuivre, et il y en a de quoi faire des gros sous. Elle vous pèse autant qu'une cloche d'église. C'est bien avant dans la terre, au pied d'un olivier, que nous l'avons eue.

— Vous étiez donc présent à la découverte?

— Oui, monsieur. M. de Peyrehorade nous dit, il y a quinze jours, à Jean Coll et à moi, de déraciner un vieil olivier, qui était gelé de l'année dernière, car elle a été bien mauvaise, comme vous savez. Voilà donc qu'en travaillant, Jean Coll qui y allait de tout cœur, il donne un coup de pioche, et j'entends bimm... comme s'il avait tapé sur une cloche. Qu'est-ce que c'est? que je dis. Nous piochons toujours, nous piochons, et voilà qu'il paraît une main noire, qui semblait la main d'un mort qui sortait de terre. Moi, la peur me prend. Je m'en vais à monsieur, et je lui dis : — Des morts, notre maître, qui sont sous l'olivier! Faut appeler le curé.—Quels morts? qu'il me dit. Il vient, et il n'a pas plutôt vu la main qu'il s'écrie : — Un antique! un antique! — Vous auriez cru qu'il avait trouvé un trésor. Et le voilà, avec la pioche, avec les mains, qu'il se démène et qu'il faisait quasiment autant d'ouvrage que nous deux.

— Et enfin, que trouvâtes-vous?

— Une grande femme noire plus qu'à moitié nue, révérence parler, monsieur, toute en cuivre, et M. de Peyrehorade nous a dit que c'était une idole du temps des païens.... du temps de Charlemagne, quoi!

— Je vois ce que c'est... Quelque bonne Vierge en bronze d'un couvent détruit.

— Une bonne Vierge! ah bien! oui... Je l'aurais bien reconnue, si ç'avait été une bonne Vierge. C'est une idole, vous dis-je; on le voit bien à son air. Elle vous fixe avec ses grands yeux blancs.... On dirait qu'elle vous dévisage. On baisse les yeux, oui, en la regardant.

— Des yeux blancs? Sans doute ils sont incrustés dans le bronze. Ce sera quelque statue romaine.

— Romaine! c'est cela. M. de Peyrehorade dit que c'est une Romaine. Ah! je vois bien que vous êtes un savant comme lui.

— Est-elle entière, bien conservée?

— Oh! monsieur, il ne lui manque rien. C'est encore plus beau et mieux fait que le buste de Louis-Philippe, qui est à la mairie, en plâtre peint. Mais, avec tout cela, la figure de cette idole ne me revient pas. Elle a l'air méchante... et elle l'est aussi.

— Méchante? Quelle méchanceté vous a-t-elle faite?

— Pas à moi précisément; mais vous allez voir. Nous nous étions mis à quatre pour la dresser debout, et M. de Peyrehorade, qui lui aussi tirait à la corde, bien qu'il n'ait guère plus de force qu'un poulet, le digne homme! Avec bien de la peine nous la mettons droite. J'amassais un tuileau pour la caler, quand patatras! la voilà qui tombe à la renverse tout d'une masse. Je dis : Gare dessous! Pas assez vite, pourtant, car Jean Coll n'a pas eu le temps de tirer sa jambe...

— Et il a été blessé!

— Cassée net comme un échalas, sa pauvre jambe! Pécaïre! Quand j'ai vu cela, moi, j'étais furieux. Je voulais défoncer l'idole à coups de pioche, mais M. de Peyrehorade m'a retenu. Il a donné de l'argent à Jean Coll, qui tout de même est encore au lit, depuis quinze jours que cela lui est arrivé, et le médecin dit qu'il ne marchera jamais de cette jambe-là comme de l'autre. C'est dommage, lui qui était notre meilleur coureur, et après monsieur le fils le plus

malin joueur de paume. C'est que M. Alphonse de Peyrehorade en a été triste, car c'est Coll qui faisait sa partie. Voilà qui était beau à voir, comme ils se renvoyaient les balles. Paf! paf! Jamais elles ne touchaient terre.

Devisant de la sorte nous entrâmes à Ille, et je me trouvai bientôt en présence de M. de Peyrehorade. C'était un petit vieillard vert encore et dispos, poudré, le nez rouge, l'air jovial et goguenard. Avant d'avoir ouvert la lettre de M. de P., il m'avait installé devant une table bien servie, et m'avait présenté à sa femme et à son fils comme un archéologue illustre, qui devait tirer le Roussillon de l'oubli où le laissait l'indifférence des savans.

Tout en mangeant de bon appétit, car rien ne dispose mieux que l'air vif des montagnes, j'examinais mes hôtes. J'ai dit un mot de M. de Peyrehorade; je dois ajouter que c'était la vivacité même. Il parlait, mangeait, se levait, courait à la bibliothèque, m'apportait des livres, me montrait des estampes, me versait à boire; il n'était jamais deux minutes en repos. Sa femme, un peu trop grasse, comme la plupart des Catalanes lorsqu'elles ont passé quarante ans, me parut une provinciale renforcée, uniquement occupée des détails de son ménage. Bien que le souper fût suffisant pour six personnes au moins, elle courut à la cuisine, fit tuer des pigeons, frire des miliasses, ouvrir je ne sais combien de pots de confitures. En un instant la table fut encombrée de plats et de bouteilles, et je serais certainement mort d'indigestion si j'avais goûté seulement à tout ce qu'on m'offrait. Cependant, à chaque plat que je refusais, c'étaient de nouvelles excuses. On craignait que je ne me trouvasse bien mal à Ille. Dans la province on a si peu de ressources, et les Parisiens sont si difficiles!

Au milieu des allées et venues de ses parens, M. Alphonse de Peyrehorade ne bougeait non plus qu'un terme. C'était un grand jeune homme de vingt-six ans, d'une physionomie belle et régulière, mais manquant d'expression. Sa taille et ses formes athlétiques justifiaient bien la réputation d'infatigable joueur de paume, qu'on lui faisait dans le pays. Il était ce soir-là habillé avec élégance, exactement d'après la gravure du dernier numéro du journal des modes. Mais il me semblait gêné dans ses vêtemens. Il était raide comme un piquet dans son col de velours, et ne se tournait que tout d'une pièce. Ses mains grosses et hâlées, ses ongles

courts, contrastaient singulièrement avec son costume. C'étaient des mains de laboureur sortant des manches d'un dandy. D'ailleurs bien qu'il me considérât de la tête aux pieds fort curieusement, en ma qualité de Parisien, il ne m'adressa qu'une seule fois la parole dans toute la soirée; ce fut pour me demander où j'avais acheté la chaîne de ma montre.

— Ah! ça, mon cher hôte, me dit M. de Peyrehorade, le souper tirant à sa fin, vous m'appartenez, vous êtes chez moi. Je ne vous lâche plus, sinon quand vous aurez vu tout ce que nous avons de curieux dans nos montagnes. Il faut que vous appreniez à connaître notre Roussillon, et que vous lui rendiez justice. Vous ne vous doutez pas de tout ce que nous allons vous montrer. Monumens phéniciens, celtiques, romains, arabes, bysantins, vous verrez tout, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope. Je vous mènerai partout et ne vous ferai pas grace d'une brique.

Un accès de toux l'obligea de s'arrêter. J'en profitai pour lui dire que je serais désolé de le déranger dans une circonstance aussi intéressante pour sa famille. S'il voulait bien me donner ses excellens conseils sur les excursions que j'aurais à faire, je pourrais, sans qu'il prît la peine de m'accompagner...

— Ah! vous voulez parler du mariage de ce garçon-là, s'écria-t-il en m'interrompant. Bagatelle! ce sera fait après-demain. Vous ferez la noce avec nous, en famille, car la future est en deuil d'une tante dont elle hérite. Ainsi point de fête, point de bal... C'est dommage... Vous auriez vu danser nos Catalanes... Elles sont jolies, et peut-être l'envie vous aurait-elle pris d'imiter mon Alphonse. Un mariage, dit-on, en amène d'autres... Samedi, les jeunes gens mariés, je suis libre et nous nous mettons en course.. Je vous demande pardon de vous donner l'ennui d'une noce de province. Pour un Parisien blasé sur les fêtes... et une noce sans bal encore! Pourtant, vous verrez une mariée... une mariée... vous m'en direz des nouvelles... Mais vous êtes un homme grave et vous ne regardez plus les femmes. J'ai mieux que cela à vous montrer... Je vous ferai voir quelque chose!.... Je vous réserve une fière surprise pour demain.

— Mon Dieu! lui dis-je, il est difficile d'avoir un trésor dans sa maison, sans que le public en soit instruit. Je crois deviner la surprise que vous me préparez. Mais, si c'est de votre statue qu'i

s'agit, la description que mon guide m'en a faite, n'a servi qu'à exciter ma curiosité et à me disposer à l'admiration.

— Ah! il vous a parlé de l'idole, car c'est ainsi qu'ils appellent ma belle Vénus Tur... mais je ne veux rien vous dire. Demain, au grand jour vous la verrez, et vous me direz si j'ai raison de la croire un chef-d'œuvre. Parbleu! vous ne pouviez arriver plus à propos! Il y a des inscriptions, que moi, pauvre ignorant, j'explique à ma manière... mais un savant de Paris!... Vous vous moquerez peut-être de mon interprétation... car, j'ai fait un mémoire... moi qui vous parle... vieil antiquaire de province, je me suis lancé... Je veux faire gémir la presse... Si vous vouliez bien me lire et me corriger, je pourrais espérer... Par exemple je suis bien curieux de savoir comment vous traduirez cette inscription sur le socle? *CAVE*... Mais, je ne veux rien vous demander encore! A demain, à demain! Pas un mot de la Vénus aujourd'hui!

— Tu as raison, Peyrehorade, dit sa femme, de laisser là ton idole. Tu devrais voir que tu empêches Monsieur de manger. Va, Monsieur a vu à Paris de bien plus belles statues que la tienne. Aux Tuileries il y en a des douzaines, et en bronze aussi.

— Voilà bien l'ignorance! la sainte ignorance de la province, interrompit M. de Peyrehorade. Comparer un antique admirable aux plates figures de Coustou!

Comme avec irrévérence
Parle des dieux ma ménagère!

Savez-vous que ma femme voulait que je fondisse ma statue pour en faire une cloche à notre église. C'est qu'elle en eût été la marraine. Un chef-d'œuvre de Myron, monsieur!

— Chef-d'œuvre! chef-d'œuvre! un beau chef-d'œuvre qu'elle a fait! Casser la jambe d'un homme!

— Ma femme, vois-tu? dit M. de Peyrehorade d'un ton résolu et tendant vers elle sa jambe droite dans un bas de soie chinée, si ma Vénus m'avait cassé cette jambe-là, je ne la regretterais pas.

— Bon Dieu! Peyrehorade, comment peux-tu dire cela? Heureusement que l'homme va mieux..... Et encore, je ne peux pas prendre sur moi de regarder la statue qui fait des malheurs comme celui-là. Pauvre Jean Coll!

— Blessé par Vénus, monsieur, dit M. de Peyrehorade riant d'un gros rire, blessé par Vénus, le maraud se plaint.

Veneris nec præmia nôris.

Qui n'a été blessé par Vénus?

M. Alphonse, qui comprenait le français mieux que le latin, cligna de l'œil d'un air d'intelligence, et me regarda comme pour me demander : Et vous, Parisien, comprenez-vous?

Le souper finit. Il y avait une heure que je ne mangeais plus. J'étais fatigué, et je ne pouvais parvenir à cacher les fréquens bâillemens qui m'échappaient. Mme de Peyrehorade s'en aperçut la première, et observa qu'il était temps d'aller dormir. Alors commencèrent de nouvelles excuses sur le mauvais gîte que j'allais avoir. Je ne serais pas comme à Paris. En province, on est si mal. Il fallait de l'indulgence pour les Roussillonnais. J'avais beau protester qu'après une course dans les montagnes une botte de paille me serait un coucher délicieux, on me priait toujours de pardonner à de pauvres campagnards, s'ils ne me traitaient pas aussi bien qu'ils l'eussent désiré. Je montai enfin à la chambre qui m'étais destinée, accompagné de M. de Peyrehorade. L'escalier, dont les marches supérieures étaient en bois, aboutissait au milieu d'un corridor, sur lequel donnaient plusieurs chambres.

— A droite, me dit mon hôte, c'est l'appartement que je destine à la future Mme Alphonse. Votre chambre est au bout du corridor opposé. Vous sentez bien, ajouta-t-il d'un air qu'il voulait rendre fin, vous sentez bien qu'il faut isoler de nouveaux mariés. Vous êtes à un bout de la maison, eux à l'autre.

Nous entrâmes dans une chambre bien meublée, où le premier objet sur lequel je portai la vue, fut un lit long de sept pieds, large de six, et si haut, qu'il fallait un escabeau pour s'y guinder. Mon hôte m'ayant indiqué la position de la sonnette, et s'étant assuré par lui-même que le sucrier était plein, les flacons d'eau de Cologne duement placés sur la toilette, après m'avoir demandé plusieurs fois si rien ne me manquait, me souhaita une bonne nuit et me laissa seul.

Les fenêtres étaient fermées. Avant de me déshabiller, j'en ouvris une pour respirer l'air frais de la nuit, délicieux après un long souper. En face était le Canigou, d'un aspect admirable en

tout temps, mais qui me parut, ce soir-là, la plus belle montagne du monde, éclairé qu'il était par une lune resplendissante. Je demeurai quelques minutes à contempler sa silhouette merveilleuse, et j'allais fermer ma fenêtre, lorsque, baissant les yeux, j'aperçus la statue sur un piédestal à une vingtaine de toises de la maison. Elle était placée à l'angle d'une haie vive, qui séparait un petit jardin d'un vaste carré parfaitement uni, qui, je l'appris plus tard, était le jeu de paume de la ville. Ce terrain, propriété de M. de Peyrehorade, avait été cédé par lui à la commune, sur les pressantes sollicitations de son fils. A la distance où j'étais, il m'était difficile de distinguer l'attitude de la statue; je ne pouvais juger que de sa hauteur, qui me parut de six pieds environ. En ce moment, deux polissons de la ville passaient sur le jeu de paume, assez près de la haie, sifflant le joli air du Roussillon : *Montagnes regalades*. Ils s'arrêtèrent pour regarder la statue; un d'eux l'apostropha même à haute voix. Il parlait catalan; mais j'étais dans le Roussillon depuis assez de temps pour pouvoir comprendre à peu près tout ce qu'il disait.

—Te voilà donc, coquine! (Le terme catalan était plus énergique.) Te voilà! disait-il. C'est donc toi qui as cassé la jambe à Jean Coll? Si tu étais à moi, je te casserais le cou.

— Bah! avec quoi? dit l'autre. Elle est de cuivre, et si dure, qu'Étienne a cassé sa lime dessus, essayant de l'entamer. C'est du cuivre du temps des païens; c'est plus dur que je ne sais quoi.

— Si j'avais mon ciseau à froid (il paraît que c'était un apprenti serrurier), je lui ferais bientôt sauter ses grands yeux blancs, comme je tirerais une amande de sa coquille. Il y a pour plus de cent sous d'argent.

Ils firent quelques pas en s'éloignant.

— Il faut que je souhaite le bonsoir à l'idole, dit le plus grand des apprentis, s'arrêtant tout à coup.

Il se baissa, et probablement ramassa une pierre. Je le vis déployer le bras, lancer quelque chose, et aussitôt un coup sonore retentit sur le bronze. Au même instant, l'apprenti porta la main à sa tête en poussant un cri de douleur.

— Elle me l'a rejetée! s'écria-t-il.

Et mes deux polissons prirent la fuite à toutes jambes. Il était

évident que la pierre avait rebondi sur le métal, et avait puni ce drôle de l'outrage qu'il faisait à la déesse.

Je fermai la fenêtre en riant de bon cœur. « Encore un Vandale puni par Vénus! Puissent tous les destructeurs de nos vieux monumens avoir ainsi la tête cassée! » Sur ce souhait charitable, je m'endormis.

Il était grand jour quand je me réveillai. Auprès de mon lit étaient, d'un côté, M. de Peyrehorade, en robe de chambre, de l'autre, un domestique envoyé par sa femme, une tasse de chocolat à la main.

— Allons, debout, Parisien! Voilà bien mes paresseux de la capitale, disait mon hôte pendant que je m'habillais à la hâte. Il est huit heures, et encore au lit! Je suis levé, moi, depuis six heures. Voilà trois fois que je monte; je me suis approché de votre porte sur la pointe du pied. Personne. Pas de signe de vie. Cela vous fera mal de trop dormir à votre âge. Et ma Vénus que vous n'avez pas encore vue? Allons, prenez-moi vite cette tasse de chocolat de Barcelonne.... Vraie contrebande... Du chocolat comme on n'en a pas à Paris. Prenez des forces, car lorsque vous serez devant ma Vénus, on ne pourra plus vous en arracher.

En cinq minutes, je fus prêt, c'est-à-dire à moitié rasé, mal boutonné, et brûlé par le chocolat, que j'avalai bouillant. Je descendis dans le jardin, et me trouvai devant une admirable statue.

C'était bien une Vénus, et d'une merveilleuse beauté. Elle avait le haut du corps nu, comme les anciens représentaient d'ordinaire les grandes divinités; la main droite, levée à la hauteur du sein, était tournée, la paume en dedans, le pouce et les deux premiers doigts étendus, les deux autres légèrement ployés. L'autre main, rapprochée de la hanche, soutenait la draperie qui couvrait la partie inférieure du corps. L'attitude de cette statue rappelait celle du joueur de mourre, qu'on désigne, je ne sais trop pourquoi, sous le nom du Germanicus. Peut-être avait-on voulu représenter la déesse jouant au jeu de mourre.

Quoi qu'il en soit, il est impossible de voir quelque chose de plus parfait que le corps de cette Vénus; rien de plus suave, de plus voluptueux, que ses contours; rien de plus élégant et de plus noble que sa draperie. Je m'attendais à quelque ouvrage du bas-empire; je voyais un chef-d'œuvre du meilleur temps de la sta-

tuaire. Ce qui me frappait surtout, c'était l'exquise vérité des formes, en sorte qu'on aurait pu les croire moulées sur nature, si la nature produisait d'aussi parfaits modèles.

La chevelure, relevée sur le front, paraissait avoir été dorée autrefois. La tête, petite comme celle de presque toutes les statues grecques, était légèrement inclinée en avant. Quant à la figure, jamais je ne parviendrai à exprimer son caractère étrange, et dont le type ne se rapprochait de celui d'aucune statue antique dont il me souvienne. Ce n'était point cette beauté calme et sévère des sculpteurs grecs, qui, par système, donnaient à tous les traits une majestueuse immobilité. Ici, au contraire, j'observais avec surprise l'intention marquée de l'artiste de rendre la malice arrivant jusqu'à la méchanceté. Tous les traits étaient contractés légèrement : les yeux un peu obliques, la bouche relevée des coins, les narines quelque peu gonflées. Dédain, ironie, cruauté, se lisaient sur ce visage, d'une incroyable beauté cependant. En vérité, plus on regardait cette admirable statue, et plus on éprouvait un sentiment pénible, qu'une si merveilleuse beauté pût s'allier à l'absence de toute sensibilité.

— Si le modèle a jamais existé, dis-je à M. de Peyrehorade, et je doute que le ciel ait jamais produit une telle femme, que je plains ses amans. Elle a dû se complaire à les faire mourir de désespoir. Il y a dans son expression quelque chose de féroce, et pourtant je n'ai jamais vu rien de si beau.

— C'est Vénus tout entière à sa proie attachée!

s'écria M. de Peyrehorade, satisfait de mon enthousiasme.

Cette expression d'ironie infernale était augmentée peut-être par le contraste de ses yeux incrustés d'argent et très brillans, avec la patine d'un vert noirâtre que le temps avait donnée à toute la statue. Ces yeux brillans produisaient une certaine illusion, qui rappelaient la réalité, la vie. Je me souvins de ce que m'avait dit mon guide, qu'elle faisait baisser les yeux à ceux qui la regardaient. Cela était presque vrai; et je ne pus me défendre d'un mouvement de colère contre moi-même, en me sentant un peu mal à mon aise devant cette figure de bronze.

— Maintenant que vous avez tout admiré en détail, mon cher collègue en antiquaillerie, dit mon hôte, ouvrons, s'il vous plaît,

une conférence scientifique. Que dites-vous de cette inscription, à laquelle vous n'avez point pris garde encore?

Il me montrait le socle de la statue, et j'y lus ces mots :

CAVE AMANTEM.

— *Quid dicis, doctissime?* me demanda-t-il en se frottant les mains. Voyons si nous nous rencontrerons sur le sens de ce *cave amantem?*

—Mais, répondis-je, il y a deux sens. On peut traduire : « Prends garde à celui qui t'aime; défie-toi des amans. » Mais dans ce sens je ne sais si *cave amantem* serait d'une bonne latinité. En voyant l'expression diabolique de la dame, je croirais plutôt que l'artiste a voulu mettre en garde le spectateur contre cette terrible beauté. Je traduirais donc : « Prends garde à toi si elle t'aime. »

— Humph! dit M. de Peyrehorade, oui, c'est un sens admissible; mais, ne vous en déplaise, je préfère la première traduction, que je développerai pourtant. Vous connaissez l'amant de Vénus?

— Il y en a eu plusieurs.

— Oui, mais le premier c'est Vulcain. N'a-t-on pas voulu dire : « Malgré toute ta beauté, ton air dédaigneux, tu auras un forgeron, un vilain boiteux pour amant. » Leçon profonde, monsieur, pour les coquettes!

Je ne pus m'empêcher de sourire, tant l'explication me parut tirée par les cheveux.

— C'est une terrible langue que le latin avec sa concision, observai-je pour éviter de contredire formellement mon antiquaire, et je reculai de quelques pas, afin de mieux contempler la statue.

— Un instant, collègue! dit M. de Peyrehorade en m'arrêtant par le bras, vous n'avez pas tout vu. Il y a encore une autre inscription. Montez sur le socle et regardez au bras droit. En parlant ainsi il m'aidait à monter.

Je m'accrochai sans trop de façons au cou de la Vénus, avec laquelle je commençais à me familiariser. Je la regardai même un instant *sous le nez*, et la trouvai de près encore plus méchante et encore plus belle : puis je reconnus qu'il y avait gravés sur le bras quelques caractères d'écriture cursive antique, à ce qu'il me sembla. A grand renfort de bésicles j'épelai ce qui suit, et cependant

M. de Peyrehorade répétait chaque mot à mesure que je le prononçais, approuvant du geste et de la voix. Je lus donc :

VENERI TVRBVL....
EVTYCHES MYRO
IMPERIO FECIT

Après ce mot *TVRBVL* de la première ligne, il me sembla qu'il y avait quelques lettres effacées; mais *TVRBVL* était parfaitement lisible.

— Ce qui veut dire?..... me demanda mon hôte radieux et souriant avec malice, car il pensait bien que je ne me tirerais pas facilement de ce *TVRBVL*.

— Il y a un mot que je ne m'explique pas encore, lui dis-je; tout le reste est facile. Eutychès Myron a fait cette offrande à Vénus, par son ordre.

— A merveille. Mais *TVRBVL*, qu'en faites-vous? Qu'est-ce que *TVRBVL*?

— *TVRBVL* m'embarrasse fort; je cherche en vain quelque épithète connue de Vénus qui puisse m'aider. Voyons! que diriez-vous de *TVRBVLENTA*? Vénus qui trouble, qui agite..... Vous vous apercevez que je suis toujours préoccupé de son expression méchante. *TVRBVLENTA*, ce n'est point une trop mauvaise épithète pour Vénus, ajoutai-je d'un ton modeste, car je n'étais pas moi-même fort satisfait de mon explication.

— Vénus turbulente! Vénus la tapageuse! Ah! vous croyez donc que ma Vénus est une Vénus de cabarets. Point du tout, monsieur, c'est une Vénus de bonne compagnie. Mais je vais vous expliquer ce *TVRBVL*..... Au moins vous me promettez de ne point divulguer ma découverte avant l'impression de mon mémoire? C'est que, voyez-vous, je m'en fais gloire, de cette trouvaille-là.... Il faut bien que vous nous laissiez quelques épis à glaner, à nous autres pauvres diables de provinciaux. Vous êtes si riches, messieurs les savans de Paris!

Du haut du piédestal où j'étais toujours perché, je lui promis solennellement que je n'aurais jamais l'indignité de lui voler sa découverte.

— *TVRBVL*.... monsieur, dit-il en se rapprochant et baissant la voix de peur qu'un autre que moi ne pût l'entendre, lisez *TVRBVLNERAE*.

— Je ne comprends pas davantage.

— Ecoutez bien. A une lieue d'ici, au pied de la montagne, il y a un village qui s'appelle Boulternère. C'est une corruption du mot latin *TVRBVLNERA*. Rien de plus commun que ces inversions. Boulternère, monsieur, a été une ville romaine. Je m'en étais toujours douté, mais jamais je n'en avais eu la preuve. La preuve, la voilà. Cette Vénus était la divinité topique de la cité de Boulternère. Et ce mot de Boulternère, que je viens de démontrer d'origine antique, prouve une chose bien plus curieuse, c'est que Boulternère, avant d'être une ville romaine, a été une ville phénicienne!

Il s'arrêta un moment pour respirer et jouir de ma surprise. Je parvins à réprimer une forte envie de rire.

— En effet, poursuivit-il, *TVRBVLNERA* est pur phénicien. *TVR*, prononcez *TOUR*... *TOUR* et *SOUR*, même mot, n'est-ce pas? *SOUR* est le nom phénicien de Tyr; je n'ai bas besoin de vous en rappeler le sens. *BVL*, c'est Baal, Bàl, Bel, Bul, légères différences de prononciation. Quant à *NERA*, cela me donne un peu de peine. Je suis tenté de croire, faute de trouver un mot phénicien, que cela vient du grec νηρός, humide, marécageux. Ce serait donc un mot hybride. Pour justifier νηρός, je vous montrerai, à Boulternère, comment les ruisseaux de la montagne y forment des mares infectes. D'autre part la terminaison *NERA* aurait pu être ajoutée beaucoup plus tard, en l'honneur de Nera Pivesuvia, femme de Tétricus, laquelle aurait fait quelque bien à la cité de Turbul. Mais, à cause des mares, je préfère l'étymologie de νηρός.

Il prit une prise de tabac d'un air satisfait.

— Mais laissons les Phéniciens et revenons à l'inscription. Je traduis donc : « A Vénus de Boulternère, Myron dédie, par son ordre, cette statue son ouvrage. »

Je me gardai bien de critiquer son étymologie, mais je voulus à mon tour faire preuve de pénétration, et je lui dis : — Halte-là! monsieur; Myron a consacré quelque chose, mais je ne vois nullement que ce soit cette statue.

— Comment, s'écria-t-il, Myron n'était-il pas un fameux sculpteur grec? Le talent se sera perpétué dans sa famille; c'est un de ses descendans qui aura fait cette statue. Il n'y a rien de plus sûr.

— Mais, répliquai-je, je vois sur le bras un petit trou; je pense qu'il a servi à fixer quelque chose, un bracelet, par exemple, que

ce Myron donna à Vénus en offrande expiatoire. Myron était un amant malheureux; Vénus était irritée contre lui; il l'apaisa en lui consacrant un bracelet d'or. Remarquez que *fecit* se prend fort souvent pour *consecravit*. Ce sont termes synonymes. Je vous en montrerais plus d'un exemple si j'avais sous la main Gruter ou bien Orelius. Il est naturel qu'un amoureux voie Vénus en rêve, qu'il s'imagine qu'elle lui commande de donner un bracelet d'or à sa statue. Myron lui consacra un bracelet... Puis les barbares, ou bien quelque voleur sacrilége...

— Ah! qu'on voit bien que vous avez fait des romans, s'écria mon hôte en me donnant la main pour descendre. Non, monsieur, c'est un ouvrage de l'école de Myron. Regardez seulement le travail, et vous en conviendrez.

M'étant fait une loi de ne jamais contredire à outrance les antiquaires entêtés, je baissai la tête d'un air convaincu, en disant: C'est un admirable morceau!

— Ah! mon Dieu, s'écria M. de Peyrehorade, encore un trait de vandalisme! On aura jeté une pierre à ma statue!

Il venait d'apercevoir une marque blanche, un peu au-dessus du sein de la Vénus. Je remarquai une trace semblable sur les doigts de la main droite, qui, je le supposai alors, avaient été touchés dans le trajet de la pierre, ou bien un fragment s'en était détaché par le choc et avait ricoché sur la main. Je contai à mon hôte l'insulte dont j'avais été témoin, et la prompte punition qui s'en était suivie. Il en rit beaucoup, et comparant l'apprenti à Diomède, il lui souhaita de voir, comme le héros grec, tous ses compagnons changés en oiseaux blancs.

La cloche du déjeuner interrompit cet entretien classique, et de même que la veille, je fus obligé de manger comme quatre. Puis vinrent des fermiers de M. de Peyrehorade, et pendant qu'il leur donnait audience, son fils me mena voir une calèche qu'il avait achetée à Toulouse, pour sa fiancée, et que j'admirai, cela va sans dire. Ensuite j'entrai avec lui dans l'écurie où il me tint une demi-heure à me vanter ses chevaux, à me faire leur généalogie, à me conter les prix qu'ils avaient gagnés aux courses du département. Enfin il en vint à me parler de sa future, par la transition d'une jument grise qu'il lui destinait.

— Nous la verrons aujourd'hui, dit-il. Je ne sais si vous la

trouverez jolie. Vous êtes difficiles à Paris; mais tout le monde, ici et à Perpignan, la trouve charmante. Le bon, c'est qu'elle est fort riche. Sa tante de Prades lui a laissé son bien. Oh! je vais être fort heureux.

Je fus profondement choqué de voir un jeune homme paraître plus touché de la dot que des beaux yeux de sa future.

— Vous vous connaissez en bijoux, poursuivit M. Alphonse, comment trouvez-vous ceci? Voici l'anneau que je lui donnerai demain.

En parlant ainsi, il tirait de la première phalange de son petit doigt, une grosse bague enrichie de diamans, et formée de deux mains entrelacées, allusion qui me parut infiniment poétique. Le travail en était ancien, mais je jugeai qu'on l'avait retouchée pour enchasser les diamans. Dans l'intérieur de la bague se lisaient ces mots en lettres gothiques : *sempr' ab ti*, c'est-à-dire : toujours avec toi.

— C'est une jolie bague, lui dis-je; mais ces diamans ajoutés lui ont fait perdre un peu de son caractère.

— Oh! elle est bien plus belle comme cela, répondit-il en souriant. Il y a là pour douze cents francs de diamans. C'est ma mère qui me l'a donnée. C'était une bague de famille, très ancienne... du temps de la chevalerie. Elle avait servi à ma grand'mère qui la tenait de la sienne. Dieu sait quand cela a été fait.

— L'usage à Paris, lui dis-je, est de donner un anneau tout simple, ordinairement composé de deux métaux différens, comme de l'or et du platine. Tenez, cette autre bague, que vous avez à ce doigt, serait fort convenable. Celle-ci, avec ses diamans et ses mains en relief, est si grosse, qu'on ne pourrait mettre un gant par-dessus.

— Oh! Mme Alphonse s'arrangera comme elle voudra. Je crois qu'elle sera toujours bien contente de l'avoir. Douze cents francs au doigt, c'est agréable. Cette petite bague-là, ajouta-t-il en regardant d'un air de satisfaction l'anneau tout uni qu'il portait à la main gauche, celle-là, c'est une femme à Paris, qui me l'a donnée, un jour de mardi gras. Ah! comme je m'en suis donné quand j'étais à Paris, il y a deux ans! C'est là qu'on s'amuse!... Et il soupira de regret.

Nous devions dîner ce jour-là à Puygarrig, chez les parens de la

future; nous montâmes en calèche, et nous nous rendîmes au château, éloigné d'Ille d'environ une lieue et demie. Je fus présenté et accueilli comme l'ami de la famille. Je ne parlerai pas du dîner ni de la conversation qui s'ensuivit, et à laquelle je pris peu de part. M. Alphonse, placé à côté de sa future, lui disait un mot à l'oreille tous les quarts d'heure. Pour elle, elle ne levait guère les yeux, et, chaque fois que son prétendu lui parlait, elle rougissait avec modestie, mais lui répondait sans embarras.

Mlle de Puygarrig avait dix-huit ans; sa taille souple et délicate contrastait avec les formes osseuses de son robuste fiancé. Elle était non-seulement belle, mais séduisante. J'admirais le naturel parfait de toutes ses actions, de toutes ses réponses; et son air de bonté, qui pourtant n'était pas exempt d'une légère teinte de malice, me rappela, malgré moi, la Vénus de mon hôte. Dans cette comparaison, que je fis en moi-même, je me demandais si la supériorité de beauté qu'il fallait bien accorder à la statue, ne tenait pas, en grande partie, à son expression de tigresse; car l'énergie, même dans les mauvaises passions, excite toujours en nous un étonnement et une espèce d'admiration involontaire.

— Quel dommage, me dis-je, en quittant Puygarrig, qu'une si aimable personne soit riche, et que sa dot la fasse rechercher par un homme indigne d'elle!

En revenant à Ille, et ne sachant trop que dire à Mme de Peyrehorade, à qui je croyais convenable d'adresser quelquefois la parole :

— Vous êtes bien esprits forts en Roussillon! m'écriai-je; comment, madame, vous faites un mariage un vendredi! A Paris, nous aurions plus de superstition; personne n'oserait prendre femme un tel jour.

— Mon Dieu! ne m'en parlez pas, me dit-elle, si cela n'avait dépendu que de moi, certes on eût choisi un autre jour. Mais Peyrehorade l'a voulu, et il a fallu lui céder. Cela me fait de la peine pourtant. S'il arrivait quelque malheur? Il faut bien qu'il y ait une raison, car enfin, pourquoi tout le monde a-t-il peur du vendredi?

— Vendredi! s'écria son mari, c'est le jour de Vénus! Bon jour pour un mariage! Vous le voyez, mon cher collègue, je ne pense qu'à ma Vénus. D'honneur! c'est à cause d'elle que j'ai choisi le

vendredi. Demain, si vous voulez, avant la noce, nous lui ferons un petit sacrifice; nous sacrifierons deux palombes, et si je savais où trouver de l'encens...

— Fi donc! Peyrehorade, interrompit sa femme scandalisée au dernier point. Encenser une idole! Ce serait une abomination! Que dirait-on de nous dans le pays?

— Au moins, dit M. de Peyrehorade, tu me permettras de lui mettre sur la tête une couronne de roses et de lys :

Manibus date lilia plenis.

Vous le voyez, monsieur, la charte est un vain mot. Nous n'avons pas la liberté des cultes!

Les arrangemens du lendemain furent réglés de la manière suivante. Tout le monde devait être prêt et en toilette à dix heures précises. Le chocolat pris, on se rendrait en voiture à Puygarrig. Le mariage civil devait se faire à la mairie du village, et la cérémonie religieuse, dans la chapelle du château. Viendrait ensuite un déjeuner. Après le déjeuner on passerait le temps comme l'on pourrait, jusqu'à sept heures. A sept heures, on retournerait à Ille, chez M. de Peyrehorade, où devaient souper les deux familles réunies. Le reste s'ensuit naturellement. Ne pouvant danser, on avait voulu manger le plus possible.

Dès huit heures, j'étais assis devant la Vénus, un crayon à la main, recommençant pour la vingtième fois la tête de la statue, sans pouvoir parvenir à en saisir l'expression. M. de Peyrehorade allait et venait autour de moi, me donnait des conseils, me répétait ses étymologies phéniciennes; puis disposait des roses du bengale sur le piédestal de la statue, et d'un ton tragi-comique, lui adressait des vœux pour le couple qui allait vivre sous son toit. Vers neuf heures, il rentra pour songer à sa toilette, et en même temps parut M. Alphonse, bien serré dans un habit neuf, en gants blancs, souliers vernis, boutons ciselés, une rose à la boutonnière.

— Vous ferez le portrait de ma femme? me dit-il en se penchant sur mon dessin. Elle est jolie aussi.

En ce moment commençait, sur le jeu de paume dont j'ai parlé, une partie qui sur-le-champ attira l'attention de M. Alphonse. Et moi, fatigué, et désespérant de rendre cette diabolique figure, je quittai bientôt mon dessin pour regarder les joueurs. Il y avait

parmi eux quelques muletiers espagnols arrivés de la veille. C'étaient des Aragonais et des Navarrois, presque tous d'une adresse merveilleuse. Aussi les Illois, bien qu'encouragés par la présence et les conseils de M. Alphonse, furent-ils assez promptement battus par ces nouveaux champions. Les spectateurs nationaux étaient consternés. M. Alphonse regarda à sa montre. Il n'était encore que neuf heures et demie. Sa mère n'était pas coiffée. Il n'hésita plus; il ôta son habit, demanda une veste, et défia les Espagnols. Je le regardais faire en souriant, et un peu surpris.

— Il faut soutenir l'honneur du pays, dit-il.

Alors je le trouvai vraiment beau. Il était passionné. Sa toilette, qui l'occupait si fort tout à l'heure, n'était plus rien pour lui. Quelques minutes avant, il eût craint de tourner la tête de peur de déranger sa cravate. Maintenant il ne pensait plus à ses cheveux frisés ni à son jabot si bien plissé. Et sa fiancée?... Ma foi, si cela eût été nécessaire, il aurait, je crois, fait ajourner le mariage. Je le vis chausser à la hâte une paire de sandales, retrousser ses manches, et, d'un air assuré, se mettre à la tête du parti vaincu, comme César ralliant ses soldats à Dyrrachium. Je sautai la haie, et me plaçai commodément à l'ombre d'un micocoulier, de façon à bien voir les deux camps.

Contre l'attente générale, M. Alphonse manqua la première balle; il est vrai qu'elle vint rasant la terre et lancée avec une force surprenante par un Aragonais qui paraissait être le chef des Espagnols.

C'était un homme d'une quarantaine d'années sec et nerveux, haut de six pieds, et sa peau olivâtre avait une teinte presque aussi foncée que le bronze de la Vénus.

M. Alphonse jeta sa raquette à terre avec fureur.

— C'est cette maudite bague, s'écria-t-il, qui me serre le doigt, et me fait manquer une balle sûre!

Il ôta, non sans peine, sa bague de diamans : je m'approchais pour la recevoir; mais il me prévint, courut à la Vénus, lui passa la bague au doigt annulaire, et reprit son poste à la tête des Illois.

Il était pâle, mais calme et résolu. Dès-lors, il ne fit plus une seule faute, et les Espagnols furent battus complètement. Ce fut un beau spectacle que l'enthousiasme des spectateurs. Les uns poussaient mille cris de joie en jetant leurs bonnets en l'air; d'au-

tres lui serraient les mains, l'appelant l'honneur du pays. S'il eût repoussé une invasion, je doute qu'il eût reçu des félicitations plus vives et plus sincères. Le chagrin des vaincus ajoutait encore encore à l'éclat de sa victoire.

— Nous ferons d'autres parties, mon brave, dit-il à l'Arragonais, d'un ton de supériorité; mais je vous rendrai des points.

J'aurais désiré que M. Alphonse fût plus modeste, et je fus presque peiné de l'humiliation de son rival.

Le géant espagnol ressentit profondément cette insulte. Je le vis pâlir sous sa peau basanée. Il regardait d'un air morne sa raquette en serrant les dents; puis, d'une voix étouffée, il dit tout bas : *Me lo pagaràs.*

La voix de M. de Peyrehorade troubla le triomphe de son fils; mon hôte, fort étonné de ne point le trouver présidant aux apprêts de la calèche neuve, le fut bien plus encore en le voyant tout en sueur, la raquette à la main. M. Alphonse courut à la maison, se lava la figure et les mains, remit son habit neuf et ses souliers vernis, et cinq minutes après, nous étions au grand trot sur la route de Puygarrig. Tous les joueurs de paume illois et grand nombre de spectateurs nous suivirent avec des cris de joie. A peine les chevaux vigoureux qui nous traînaient pouvaient-ils maintenir leur avance sur ces intrépides Catalans.

Nous étions à Puygarrig, et le cortége allait se mettre en marche pour la mairie, lorsque M. Alphonse, se frappant le front, me dit tout bas :

— Quelle brioche! J'ai oublié la bague! Elle est au doigt de la Vénus, que le diable puisse emporter! Ne le dites pas à ma mère au moins. Peut-être qu'elle ne s'apercevra de rien.

— Vous pourriez envoyer quelqu'un, lui dis-je.

— Bah! mon domestique est resté à Ille. Ceux-ci, je ne m'y fie guère. Douze cents francs de diamans! Cela pourrait en tenter plus d'un. D'ailleurs, que penserait-on ici de ma distraction. Ils se moqueraient trop de moi. Ils m'appeleraient le mari de la statue... Pourvu qu'on ne me la vole pas. Heureusement que l'idole fait peur à mes coquins. Ils n'osent l'approcher à longueur du bras. Bah! ce n'est rien; j'ai une autre bague.

Les deux cérémonies civile et religieuse s'accomplirent avec la pompe convenable; et Mlle de Puygarrig reçut l'anneau d'une mo-

diste de Paris, sans se douter que son fiancé lui faisait le sacrifice d'un gage amoureux. Puis, on se mit à table, où l'on but, mangea, chanta même, le tout fort longuement, Je souffrais pour la mariée de la grosse joie qui éclatait autour d'elle; pourtant, elle faisait meilleure contenance que je ne l'aurais espéré, et son embarras n'était ni de la gaucherie ni de l'affectation.

Peut-être le courage vient-il avec les situations difficiles.

Le déjeuner terminé quand il plut à Dieu, il était quatre heures; les hommes allèrent se promener dans le parc, qui était magnifique, ou regardèrent danser sur la pelouse du château, les paysannes de Puygarrig, parées de leurs habits de fête. De la sorte, nous employâmes quelques heures. Cependant les femmes étaient fort empressées autour de la mariée, qui leur faisait admirer sa corbeille. Puis, elle changea de toilette, et je remarquai qu'elle couvrit ses beaux cheveux d'un bonnet et d'un chapeau à plumes, car les femmes n'ont rien de plus pressé que de prendre, aussitôt qu'elles le peuvent, les parures que l'usage leur défend de porter quand elles sont encore demoiselles.

Il était près de huit heures quand on se disposa à partir pour Ille. Mais d'abord eut lieu une scène pathétique. La tante de Mlle de Puygarrig, qui lui servait de mère, femme très âgée et fort dévote, ne devait point aller avec nous à la ville. Au départ, elle fit à sa nièce un sermon touchant sur ses devoirs d'épouse, duquel sermon résulta un torrent de larmes et des embrassemens sans fin. M. de Peyrehorade comparait cette séparation à l'enlèvement des Sabines. Nous partîmes pourtant, et pendant la route chacun s'évertua pour distraire la mariée et la faire rire; mais ce fut en vain.

A Ille, le souper nous attendait, et quel souper! Si la grosse joie du matin m'avait choqué, je le fus bien davantage des équivoques et des plaisanteries dont le marié et la mariée surtout furent l'objet. Le marié, qui avait disparu un instant avant de se mettre à table, était pâle et d'un sérieux de glace. Il buvait à chaque instant du vieux vin de Collioure presque aussi fort que de l'eau-de-vie. J'étais à côté de lui, et me crus obligé de l'avertir :

— Prenez garde! on dit que le vin...

Je ne sais quelle sottise je lui dis pour me mettre à l'unisson des convives.

Il me poussa du genou, et très bas il me dit :

— Quand on se lèvera de table... que je puisse vous dire deux mots.

Son ton solennel me surprit. Je le regardai plus attentivement, et je remarquai l'étrange altération de ses traits.

— Vous sentez-vous indisposé? lui demandai-je.

— Non.

Et il se remit à boire.

Cependant, au milieu des cris et des battemens de mains, un enfant de onze ans, qui s'était glissé sous la table, montrait aux assistans un joli ruban blanc et rose qu'il venait de détacher de la cheville de la mariée. On appelle cela sa jarretière. Elle fut aussitôt coupée par morceaux et distribuée aux jeunes gens, qui en ornèrent leur boutonnière, suivant un antique usage qui se conserve encore dans quelques familles patriarcales. Ce fut pour la mariée une occasion de rougir jusqu'au blanc des yeux.. Mais son trouble fut au comble, lorsque M. de Peyrehorade, ayant réclamé le silence, lui chanta quelques vers catalans, impromptus, disait-il. En voici le sens, si je l'ai bien compris :

« Qu'est-ce donc mes amis? Le vin que j'ai bu me fait-il voir « double? Il y a deux Vénus ici... »

Le marié tourna brusquement la tête d'un air effaré, qui fit rire tout le monde.

« Oui, poursuivit M. de Peyrehorade, il y a deux Vénus sous « mon toit. L'une, je l'ai trouvée dans la terre comme une truffe; « l'autre, descendue des cieux, vient de nous partager sa ceinture.»

Il voulait dire la jarretière.

« Mon fils, choisis de la Vénus romaine ou de la catalane celle « que tu préfères. Le maraud prend la catalane, et sa part est la « meilleure. La romaine est noire, la catalane est blanche. La ro- « maine est froide, la catalane enflamme tout ce qui l'approche. »

Cette chute excita un tel hourra, des applaudissemens si bruyans et des rires si sonores, que je crus que le plafond allait nous tomber sur la tête. Autour de la table, il n'y avait que trois visages sérieux : ceux des mariés et le mien. J'avais un grand mal de tête; et puis, je ne sais pourquoi un mariage m'attriste toujours. Celui-là, en outre, me dégoûtait un peu.

Les derniers couplets ayant été chantés par l'adjoint du maire,

et ils étaient fort lestes, je dois le dire, on passa dans le salon pour jouir du départ de la mariée, qui devait être bientôt conduite à sa chambre, car il était près de minuit.

M. Alphonse me tira dans l'embrasure d'une fenêtre, et me dit en détournant les yeux :

— Vous allez vous moquer de moi... Mais je ne sais ce que j'ai... Je suis ensorcelé ! le diable m'emporte !

La première pensée qui me vint, fut qu'il se croyait menacé de quelque malheur du genre de ceux dont parlent Montaigne et Mme de Sévigné :

« Tout l'empire amoureux est plein d'histoires tragiques, etc. »

Je croyais que ces sortes d'accidens n'arrivaient qu'aux gens d'esprit, me dis-je à moi-même.

— Vous avez trop bu de vin de Collioure, mon cher monsieur Alphonse, lui dis-je. Je vous avais prévenu.

— Oui, peut-être. Mais c'est quelque chose de bien plus terrible.

Il avait la voix entrecoupée. Je le crus tout-à-fait ivre.

— Vous savez bien mon anneau ? poursuivit-il après un silence.

— Eh bien ! on l'a pris ?

— Non.

— En ce cas, vous l'avez ?

— Non..... Je..... je ne puis l'ôter du doigt de cette diable de Vénus.

— Bon, vous n'avez pas tiré assez fort.

— Si fait... Mais la Vénus... Elle a serré le doigt.

Il me regardait fixement d'un air hagard, s'appuyant à l'espagnolette pour ne pas tomber.

— Quel conte ! lui dis-je. Vous avez trop enfoncé l'anneau. Demain vous l'aurez avec des tenailles. Mais prenez garde de gâter la statue.

— Non, vous dis-je. Le doigt de la Vénus est retiré, reployé ; elle serre la main, m'entendez-vous ?..... C'est ma femme, apparemment, puisque je lui ai donné mon anneau... Elle ne veut plus le rendre.

J'éprouvai un frisson subit, et j'eus un instant la chair de poule. Puis, un grand soupir qu'il fit, m'envoya une bouffée de vin, et toute émotion disparut.

Le misérable, pensai-je, est complètement ivre.

— Vous êtes antiquaire, monsieur, ajouta le marié d'un ton lamentable; vous connaissez ces statues-là... Il y a peut-être quelque ressort, quelque diablerie, que je ne connais point... Si vous alliez voir?

— Volontiers, dis-je. Venez avec moi.

— Non, j'aime mieux que vous y alliez seul.

Je sortis du salon.

Le temps avait changé pendant le souper, et la pluie commençait à tomber avec force. J'allais demander un parapluie, lorsque une réflexion m'arrêta. Je serais un bien grand sot, me dis-je, d'aller vérifier ce que m'a dit un homme ivre. Peut-être, d'ailleurs, a-t-il voulu me faire quelque méchante plaisanterie pour apprêter à rire à ces honnêtes provinciaux, et le moins qu'il puisse m'en arriver, c'est d'être trempé jusqu'aux os et d'attraper un bon rhume.

De la porte, je jetai un coup d'œil sur la statue ruisselante d'eau, et je montai dans ma chambre sans rentrer dans le salon. Je me couchai; mais le sommeil fut long à venir. Toutes les scènes de la journée se représentaient à mon esprit. Je pensais à cette jeune fille si belle et si pure abandonnée à un ivrogne brutal. Quelle odieuse chose, me disais-je, qu'un mariage de convenance! Un maire revêt une écharpe tricolore, un curé une étole, et voilà la plus honnête fille du monde livrée au minotaure! Deux êtres qui ne s'aiment pas, que peuvent-ils se dire dans un pareil moment, que deux amans achèteraient au prix de leur existence? Une femme peut-elle jamais aimer un homme qu'elle aura vu grossier une fois? Les premières impressions ne s'effacent pas, et, j'en suis sûr, ce M. Alphonse méritera bien d'être haï...

Durant mon monologue, que j'abrège beaucoup, j'avais entendu force allées et venues dans la maison, les portes s'ouvrir et se fermer, des voitures partir; puis il me semblait avoir entendu sur l'escalier les pas légers de plusieurs femmes se dirigeant vers l'extrémité du corridor opposé à ma chambre. C'était probablement le cortége de la mariée qu'on menait au lit. Ensuite on avait redescendu l'escalier. La porte de Mme de Peyrehorade s'était fermée. Que cette pauvre fille, me dis-je, doit être troublée et mal à son aise! Je me tournais dans mon lit de mauvaise humeur. Un garçon joue un sot rôle dans une maison où s'accomplit un mariage.

Le silence régnait depuis quelque temps, lorsqu'il fut troublé par des pas lourds qui montaient l'escalier. Les marches de bois craquèrent fortement.

— Quel butor ! m'écriai-je. Je parie qu'il va tomber dans l'escalier.

Tout redevint tranquille. Je pris un livre pour changer le cours de mes idées. C'était une statistique du département, ornée d'un mémoire de M. de Peyrehorade sur les monumens druidiques de l'arrondissement de Prades. Je m'assoupis à la troisième page.

Je dormis mal, et me réveillai plusieurs fois. Il pouvait être cinq heures du matin, et j'étais éveillé depuis plus de vingt minutes, lorsqu'un coq chanta. Le jour allait se lever. Alors j'entendis distinctement les mêmes pas lourds, le même craquement de l'escalier que j'avais entendus avant de m'endormir. Cela me parut singulier. J'essayai, en bâillant, de deviner pourquoi M. Alphonse se levait si matin. Je n'imaginais rien de vraisemblable. J'allais refermer les yeux, lorsque mon attention fut de nouveau excitée par des trépignemens étranges, auxquels se mêlèrent bientôt le tintement des sonnettes et le bruit de portes qui s'ouvraient avec fracas; puis je distinguai des cris confus.

— Mon ivrogne aura mis le feu quelque part ! pensais-je en sautant à bas de mon lit.

Je m'habillai rapidement et sortis sur le corridor. De l'extrémité opposée partaient des cris et des lamentations, et une voix déchirante dominait toutes les autres : « Mon fils ! mon fils ! » Il était évident qu'un malheur était arrivé à M. Alphonse. Je courus à la chambre nuptiale; elle était pleine de monde. Le premier spectacle qui frappa ma vue, fut le jeune homme à demi vêtu, étendu en travers, sur le lit dont le bois était brisé. Il était livide, sans mouvement. Sa mère pleurait et criait à côté de lui. M. de Peyrehorade s'agitait, lui frottait les tempes d'eau de Cologne, ou lui mettait des sels sous le nez. Hélas ! depuis long-temps son fils était mort. Sur un canapé, à l'autre bout de la chambre, était la mariée agitée d'horribles convulsions. Elle poussait des cris inarticulés, et deux robustes servantes avaient toutes les peines du monde à la contenir.

— Bon Dieu ! m'écriai-je, qu'est-il donc arrivé ?

Je m'approchai du lit, et soulevai le corps du malheureux jeune

homme; il était déjà raide et froid. Les dents serrées et la figure noircie exprimaient les plus horribles angoisses. Il paraissait assez que sa mort avait été violente et son agonie terrible. Nulle trace de sang cependant sur ses habits. J'écartai sa chemise, et vis sur sa poitrine une empreinte livide qui se prolongeait sur les côtes et le dos. On eût dit qu'il avait été étreint dans un cercle de fer. Mon pied posa sur quelque chose de dur qui se trouvait sur le tapis; je me baissai et vis la bague de diamans.

J'entraînai M. de Peyrehorade et sa femme dans leur chambre; puis j'y fis porter la mariée.—Vous avez encore une fille, leur dis-je, vous lui devez vos soins.—Alors je les laissai seuls.

Il ne me paraissait pas douteux que M. Alphonse n'eût été victime d'un assassinat, dont les auteurs avaient trouvé moyen de s'introduire la nuit dans la chambre de la mariée. Ces meurtrissures à la poitrine, leur direction circulaire, m'embarrassaient beaucoup pourtant, car un bâton ou une barre de fer n'aurait pu les produire. Tout d'un coup je me souvins d'avoir entendu dire qu'à Valence, des braves se servaient de longs sacs de cuir, remplis de sable fin, pour assommer les gens dont on leur avait payé la mort. Aussitôt je me rappelai le muletier aragonais et sa menace; toutefois j'osais à peine penser qu'il eût tiré une si terrible vengeance d'une plaisanterie légère.

J'allais dans la maison, cherchant partout des traces d'effraction, et n'en trouvant nulle part. Je sortis dans le jardin pour voir si les assassins s'étaient introduits de ce côté; mais je ne trouvai aucun indice certain. La pluie de la veille avait d'ailleurs tellement détrempé le sol, qu'il n'aurait pu garder d'empreinte bien nette. J'observai pourtant quelques pas profondément imprimés dans la terre; il y en avait dans deux directions contraires, mais sur une même ligne, partant de l'angle de la haie contiguë au jeu de paume, et aboutissant à la porte de la maison. Ce pouvaient être les pas de M. Alphonse, lorsqu'il était allé chercher son anneau au doigt de la statue. D'un autre côté, la haie, en cet endroit, étant moins fourrée qu'ailleurs, ce devait être sur ce point que les meurtriers l'auraient franchie. Passant et repassant devant la statue, je m'arrêtai un instant pour la considérer. Cette fois, je l'avouerai, je ne pus contempler sans effroi son expression de méchanceté ironique; et la tête toute pleine des scènes horribles

dont je venais d'être le témoin, il me sembla voir une divinité infernale applaudissant au malheur qui frappait cette maison.

Je regagnai ma chambre et j'y restai jusqu'à midi. Alors je sortis et demandai des nouvelles de mes hôtes. Ils étaient un peu plus calmes. Mlle de Puygarrig, je devrais dire la veuve de M. Alphonse, avait repris connaissance. Elle avait même parlé au procureur du roi de Perpignan, alors en tournée à Ille, et ce magistrat avait reçu sa déposition. Il me demanda la mienne. Je lui dis ce que je savais, et ne lui cachai pas mes soupçons contre le muletier aragonais. Il ordonna qu'il fût arrêté sur-le-champ.

— Avez-vous appris quelque chose de Mme Alphonse? demandai-je au procureur du roi, lorsque ma déposition fut écrite et signée.

— Cette malheureuse jeune personne est devenue folle, me dit-il en souriant tristement. Folle! tout-à-fait folle. Voici ce qu'elle conte :

« Elle était couchée, dit-elle, depuis quelques minutes, les rideaux tirés, lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit, et quelqu'un entra. Alors Mme Alphonse était dans la ruelle du lit, la figure tournée vers la muraille. Elle ne fit pas un mouvement, persuadée que c'était son mari. Au bout d'un instant, le lit cria comme s'il était chargé d'un poids énorme. Elle eut grand'peur, mais n'osa pas tourner la tête. Cinq minutes, dix minutes peut-être... elle ne peut se rendre compte du temps, se passèrent de la sorte. Puis elle fit un mouvement involontaire, ou bien la personne qui était dans le lit en fit un, et elle sentit le contact de quelque chose froid comme la glace. Ce sont ses expressions. Elle s'enfonça dans la ruelle tremblant de tous ses membres. Peu après, la porte s'ouvrit une seconde fois, et quelqu'un entra, qui dit : Bon soir, ma petite femme. Bientôt après on tira les rideaux. Elle entendit un cri étouffé. La personne qui était dans le lit, à côté d'elle, se leva sur son séant et parut étendre les bras en avant. Elle tourna la tête alors... et vit, dit-elle, son mari à genoux auprès du lit, la tête à la hauteur de l'oreiller, entre les bras d'une espèce de géant verdâtre, qui l'étreignait avec force. Elle dit, et m'a répété vingt fois, pauvre femme!... elle dit qu'elle a reconnu... devinez-vous? La Vénus de bronze, la statue de M. de Peyrehorade... Depuis qu'elle est dans le pays, tout le monde en rêve. Mais je reprends

le récit de la malheureuse folle. A ce spectacle, elle perdit connaissance, et probablement depuis quelques instans elle avait perdu la raison. Elle ne peut en aucune façon, dire combien de temps elle demeura évanouie. Revenue à elle, elle revit le fantôme, ou la statue, comme elle dit toujours, immobile, les jambes et le bas du corps dans le lit, le buste et les bras étendus en avant, et entre ses bras son mari, sans mouvement. Un coq chanta. Alors la statue sortit du lit, laissa tomber le cadavre et sortit. Mme Alphonse se pendit à la sonnette, et vous savez le reste. »

On amena l'Espagnol; il était calme, et se défendit avec beaucoup de sang-froid et de présence d'esprit. Du reste, il ne nia pas le propos que j'avais entendu; mais il l'expliquait, prétendant qu'il n'avait voulu dire autre chose, sinon que le lendemain, reposé qu'il serait, il aurait gagné une partie de paume à son vainqueur. Je me rappelle qu'il ajouta :

—Un Aragonais, lorsqu'il est outragé, n'attend pas au lendemain pour se venger. Si j'avais cru que M. Alphonse eût voulu m'insulter, je lui aurais sur-le-champ donné de mon couteau dans le ventre.

On compara ses souliers avec les empreintes de pas dans le jardin; ses souliers étaient beaucoup plus grands.

Enfin l'hôtelier chez qui cet homme était logé assura qu'il avait passé toute la nuit à frotter et à médicamenter un de ses mulets qui était malade.

D'ailleurs cet Aragonais était un homme bien famé, fort connu dans le pays où il venait tous les ans pour son commerce. On le relâcha donc en lui faisant des excuses.

J'oubliais la déposition d'un domestique qui le dernier avait vu M. Alphonse vivant. C'était au moment qu'il allait entrer chez sa femme, et appelant cet homme, il lui demanda d'un air d'inquiétude s'il savait où j'étais? Le domestique répondit qu'il ne m'avait point vu. Alors M. Alphonse fit un soupir et resta plus d'une minute sans parler, puis il dit : *Allons! le diable l'aura emporté aussi!*

Je demandai à cet homme si M. Alphonse avait sa bague en diamans lorsqu'il lui parla? Le domestique hésita pour répondre, enfin il dit qu'il ne le croyait pas; qu'il n'y avait fait au reste aucune attention.— S'il avait eu cette bague au doigt, ajouta-t-il en se

reprenant, je l'aurais sans doute remarquée, car je croyais qu'il l'avait donnée à Mme Alphonse.

En questionnant cet homme je ressentais un peu de la terreur superstitieuse que la déposition de Mme Alphonse avait répandue dans toute la maison. Le procureur du roi me regarda en souriant, et je me gardai bien d'insister.

Quelques heures après les funérailles de M. Alphonse, je me disposai à quitter Ille. La voiture de M. de Peyrehorade devait me conduire à Perpignan. Malgré son état de faiblesse, le pauvre vieillard voulut m'accompagner jusqu'à la porte de son jardin. Nous le traversâmes en silence, lui se traînant à peine, appuyé sur mon bras. Au moment de nous séparer, je jetai un dernier regard sur la Vénus. Je prévoyais bien que mon hôte, quoiqu'il ne partageât point les terreurs et les haines qu'elle inspirait à une partie de sa famille, voudrait se défaire d'un objet qui lui rappellerait sans cesse un malheur affreux. Mon intention était de l'engager à la placer dans un musée. J'hésitais pour entrer en matière, quand M. de Peyrehorade tourna machinalement la tête du côté où il me voyait regarder fixement. Il aperçut la statue et aussitôt fondit en larmes. Je l'embrassai, et sans oser lui dire un seul mot, je montai dans la voiture.

Depuis mon départ je n'ai point appris que quelque jour nouveau soit venu éclairer cette mystérieuse catastrophe.

M. de Peyrehorade mourut quelques mois après son fils. Par son testament, il m'a légué ses manuscrits que je publierai peut-être un jour. Je n'y ai point trouvé le mémoire relatif aux inscriptions de la Vénus.

P. S. Mon ami M. de P. vient de m'écrire de Perpignan que la statue n'existait plus. Après la mort de son mari, le premier soin de Mme de Peyrehorade fut de la faire fondre en cloche, et sous cette nouvelle forme elle sert à l'église d'Ille. Mais, ajoute M. de P., il semble qu'un mauvais sort poursuive ceux qui possèdent ce bronze. Depuis que cette cloche sonne à Ille, les vignes ont gelé deux fois.

P. Mérimée.

MOUVEMENT

DE

LA PRESSE FRANÇAISE

EN 1836.

DEUXIÈME SEMESTRE.[1]

Il est assez ordinaire qu'en déplorant l'infécondité présente de notre littérature et l'engourdissement inexpliqué des esprits, on s'en prenne à la critique, qu'on accuse tout d'abord de partialité et d'indifférence. Elle manque, dit-on, à son devoir de sentinelle vigilante entre le peuple qui lit et cet autre peuple qui compose : elle fait de la publicité un véritable privilége au profit des siens et d'elle-même, et abandonne au découragement amer le mérite modeste et isolé. Nous n'entreprendrons pas de vérifier jusqu'à quel point le reproche peut être fondé en général; mais, pour notre compte, il nous est permis de dire que nous n'avons pas besoin de justification. Pour ne parler que de l'année 1836, nous nous sommes condamnés à suivre, jour par jour, le laborieux enfantement de plus de quatre mille volumes. Notre attention s'est particulièrement portée sur la multitude de ceux qui se rangent dans les trois grandes divisions : philosophie, histoire, littérature. De notre part, ni paresse, ni préventions. Les promesses, souvent menteuses du titre, ont été une recommandation suffisante, et nos lectures ne se sont pas bornées aux

(1) Voyez la *Revue littéraire* du premier semestre, numéro du 1er septembre 1836.

œuvres que nous avons dû mentionner. Si nous méritions quelque blâme, ce serait plutôt pour avoir élargi trop facilement les cadres de notre revue littéraire, et disputé à l'oubli des compositions pour lesquelles l'examen, fût-il même sévère, était déjà une faveur.

C'est une remarque qu'on fera peut-être en lisant la série d'analyses qui va suivre, et qui comprend ce que les sciences morales et historiques ont publié de plus intéressant pendant le second semestre de l'année passée. Nous avons à dire, pour excuse, qu'à défaut d'œuvres de premier ordre, il a bien fallu descendre dans cette région secondaire, où la maigreur et la monotonie des productions rendent les préférences fort difficiles. Nous étant proposé de constater l'état présent des études graves et la direction des esprits, notre choix a dû se porter sur les livres instructifs, soit par eux-mêmes, soit par les discussions qu'ils soulèvent. La tâche exigeait une abnégation véritable. Ce n'est pas sans peine qu'on renonce à la séduisante unité de cette critique, qui, se mirant, pour ainsi dire, dans un seul et bel ouvrage, en prend elle-même l'éclat et les nobles proportions. Les livres de sciences abstraites et d'érudition, sans art et sans style pour l'ordinaire, ne livrent que péniblement leur pensée, et on contracte aisément avec eux la raideur pédantesque, sorte de tache originelle, bien rarement effacée par le baptême de l'esprit. C'est ce que nos lecteurs sauront comprendre; et, en faveur du résultat, utile, sinon brillant, ils trouveront en eux un peu de cette patience attentive dont les travaux scientifiques nous ont trop souvent fait sentir le besoin.

§ I. — PHILOSOPHIE.

A une époque fertile, s'il en fut jamais, en régénérateurs, on s'étonne de n'avoir pas à citer, dans l'œuvre de plusieurs mois, un seul évangile philosophique, un programme nouveau de la science humaine. Une vingtaine de livres ou de brochures se divisent par moitié en études critiques sur d'anciens systèmes, et en traités relatifs à l'éducation de l'enfance. Ceux-ci ne se présentent pas avec assez d'autorité pour obtenir de nous une mention spéciale. Il suffit de signaler en masse ces tentatives réitérées, et trop souvent infructueuses, comme de louables efforts pour affranchir les générations suivantes du désaccord de sentimens et de principes, du parlage désordonné, de la curiosité vaine, du doute et des mille angoisses de l'esprit, qui fatiguent notre époque jusqu'à l'hébéter.

Revenons aux livres purement critiques, parmi lesquels figurent trois ouvrages, dont l'analyse ne sera pas sans profit.

En tête d'un énorme volume sorti des presses du gouvernement, et intitulé : *Ouvrages inédits d'Abélard*, pour servir à l'histoire de la philosophie scolastique en France, se trouve une introduction fort instruc-

tive de M. Victor Cousin; nous signalons seulement le travail de l'éditeur, car nous ne savons si les fragmens retrouvés d'Abélard méritaient la peine qu'on a prise pour les mettre au jour. Les libéralités ministérielles favorisent particulièrement l'érudition littérale et pédantesque. Sous prétexte de recueillir les matériaux d'une histoire nationale, on multiplie, par l'impression, des écrits oubliés dans la poussière des bibliothèques, et dédaignés long-temps par des hommes tout aussi capables que nous-mêmes d'en apprécier la valeur. Il nous semble qu'on accorde assez légèrement les ressources du budget pour les exhumations de ce genre, et que, par exemple, un examen réfléchi n'eût pas été favorable à la publication du *Sic et Non*, et de la Dialectique tronquée d'Abélard. Le premier de ces ouvrages, souvent cité par les historiens de la philosophie, avait usurpé une sorte de célébrité. On a cru long-temps que le sophiste du XIIe siècle s'offrait à prouver *le oui et le non* en toutes matières religieuses, afin de conclure à un scepticisme absolu; et cette supposition, assez naturelle d'après l'énoncé du titre, empêcha les bénédictins, possesseurs du manuscrit, de le comprendre dans leurs vastes recueils. Cette arme si redoutée, tant qu'elle resta dans l'ombre, est dans nos mains, et il se trouve qu'elle n'a pas la moindre portée. Le livre d'Abélard n'est qu'un arsenal d'érudition, un répertoire de sentences empruntées aux anciens pères, et groupées de manière à faire voir la dissidence de leurs opinions sur les principaux points théologiques; mais, dans le prologue, il est déclaré formellement que ces contradictions ne sont qu'apparentes (*contrariæ videntur*), qu'elles s'expliquent par la forme d'enseignement des pères, qui s'adressaient le plus souvent à des esprits grossiers, et surtout par l'incertitude des textes, exposés aux altérations de l'ignorance et de la mauvaise foi. Il rappelle encore que les auteurs sacrés étaient individuellement sujets à l'erreur, et qu'il faut tenir compte de leurs rétractations. Ces principes de saine critique prouvent que l'intention du compilateur n'était pas hostile à la croyance générale. Le *Sic et Non* attaquait seulement l'abus qu'on pouvait faire de la tradition : il nous paraît dirigé contre ceux qu'on appelait alors *doctores biblici et sententiarii*, qui, ayant pour système de professer sans règle ni logique, et de s'en tenir, pour toutes preuves, à l'accumulation des textes sacrés, repoussaient la méthode rationnelle des scolastiques, comme une innovation dangereuse. Au reste, l'idée d'accorder la foi avec la raison, et de fonder un cours complet de science chrétienne, n'appartient pas exclusivement à Abélard : elle préoccupait toutes les têtes actives du même temps, et on la retrouve nettement exprimée par Guillaume, abbé de Saint-Thierry, celui-là même qui appela les sévérités de l'église sur les aberrations philosophiques du disciple d'Aristote. Dans une sorte de préface, adressée à saint Bernard, Guillaume rappelle que

les pères n'ont jamais écrit de traités dogmatiques, qu'ils se contentaient de fournir des solutions aux difficultés qu'on leur opposait; mais que cette polémique naïve étant insuffisante pour un siècle qui faisait orgueilleusement valoir l'indépendance de sa raison, il devenait urgent d'appuyer l'orthodoxie sur les bases d'une démonstration rigoureuse. De ce programme sortit, avec le temps, la théologie proprement dite. Mais avant de se mettre à la tâche, il fallait créer un instrument indispensable, l'art du raisonnement. On prit les leçons du seul maître qu'on connût alors, Aristote; et c'est pour avoir été un des plus subtiles disciples du philosophe grec qu'Abélard obtint une éclatante considération, même de la part de ses adversaires religieux. Trouvera-t-on aujourd'hui dix lecteurs pour ces traités de dialectique, qui émurent l'Europe entière au XIIe siècle? Il est permis d'en douter. Les problèmes qu'ils débattent, renouvelés depuis sous vingt formes différentes, sont d'une latinité assez lourde pour étouffer l'intérêt de curiosité historique qu'ils peuvent offrir. On s'en tiendra sans doute à l'introduction de l'éditeur, où se trouve une exposition très lucide de la grande querelle qui partagea le moyen-âge en *réalistes* et en *nominaux*.

Les genres et les espèces ont-ils une existence propre, réelle, ou bien ne sont-ils que des abstractions de l'esprit? Quand on dit, par exemple, *le genre humain*, faut-il comprendre par ce terme un être collectif existant, ou bien n'est-ce qu'une expression conventionnelle, un *flatus vocis*, pour désigner le groupe des êtres semblables en apparence? Les novateurs professaient, suivant la maxime fondamentale d'Aristote, qu'il n'y a de notions vraies et possibles que celles qui nous viennent par les sens. Or, la sensation ne leur pouvant offrir que des individualités, ils n'attribuaient l'existence réelle qu'aux individus : le mot *genre humain* n'était pour eux qu'une dénomination grammaticale, qu'un *nom* collectif, ce qui les fit appeler dans l'école *nominalistes*. Les philosophes chrétiens, qui faisaient du réalisme un article de foi, soutenaient que le genre existe par lui-même, qu'il est une substance réelle et vivante, dont les individus ne sont que les accidens divers. De même, disaient-ils, que plusieurs personnes divines forment une seule divinité, l'ensemble des êtres humains forme une seule humanité. Le dernier mot de la philosophie a donné gain de cause au réalisme théologique; Descartes et Kant ont réduit au silence les derniers partisans de la doctrine des sensations, héritiers directs des nominalistes du XIIe siècle. Cette remarque, faite par M. Cousin, devient, pour lui, l'occasion d'une profession de foi. Il eût été bon de dire aussi que les défenseurs de l'orthodoxie ne tiraient pas leurs solutions des arguties de l'école, mais qu'elles jaillissaient généreusement de leur sentiment moral. Ne voir dans le monde que des individus sans autre lien qu'une ressemblance apparente, c'était déclarer les hommes inégaux en droit, comme

ils le sont par leur organisme. Pour que l'égalité fraternelle devînt possible et que la plus sainte parole du christianisme fût réalisable, il fallait enseigner que l'humanité n'est qu'une même chair et qu'un même sang, ici riches et vivaces, là souffrans et misérables : il fallait que le fort s'accoutumât à ne voir dans le faible qu'un membre de lui-même, et qu'il se portât à le secourir aussi naturellement que la main droite saine à la main gauche blessée. Au XIIe siècle, on n'avait pas inventé le mot prétentieux de sociabilité, mais un sentiment vraiment social échauffait les grands cœurs.

Entre ces deux partis, Abélard joue le rôle d'un bel esprit sans croyances impérieuses, qui veut, avant tout, se faire une réputation sans partage et un système à lui seul. Il combat le réalisme par le nominalisme, et Aristote par Platon. Il fait de l'éclectisme. C'est ce dont M. Cousin ne veut aucunement convenir. « Il ne faut pas s'y tromper, dit-il (page 178), l'école que fonda Abélard n'est pas une école éclectique; c'est même précisément tout le contraire. Le drapeau de l'éclectisme est ce grand mot de Leibnitz : tous les systèmes sont vrais en grande partie par ce qu'ils affirment; ils sont faux par ce qu'ils nient. L'éclectisme, s'il est profond, doit donc être positif; il doit emprunter aux écoles rivales toutes leurs parties positives, et ne leur laisser que leurs parties négatives, leurs contradictions et leurs querelles. L'éclectisme au XIIe siècle, dans la querelle des universaux, eût consisté à discerner dans le nominalisme et le réalisme les vérités essentielles sur lesquelles ces deux systèmes reposaient, à les réunir et à les organiser dans le sein d'un système plus vaste. » Nous avouerons, en nous prosternant devant la grande ombre de Leibnitz, que nous ne comprenons pas plus son grand mot, que le commentaire qui prétend l'expliquer. D'abord nous ne voyons pas pourquoi la vérité résiderait plutôt dans l'affirmation que dans la négation; il nous semble encore que les élémens positifs des systèmes opposés ne peuvent se combiner en aucune façon, par la raison fort simple qu'une chose est ou n'est pas. Mettons en présence les deux doctrines qui seront éternellement rivales : le spiritualisme et le matérialisme; ou, pour rentrer dans l'école du XIIe siècle, laissons aux prises les disciples de saint Anselme, et les sectateurs de Roscelin. — Il n'y a rien que d'individuel dans l'individu, affirment ces derniers; et aussitôt les autres : — L'individu n'est qu'une partie d'un tout essentiellement identique. — Que peut faire l'éclectique entre ces deux affirmations inconciliables? Rien de plus que ce que fit Abélard. Il produira, non pas une explication nouvelle, mais un mot nouveau, il inventera le *conceptualisme*. « Les espèces et les genres, dit Abélard, sont des produits de l'esprit; ce ne sont ni des mots, quoique des mots les expriment, ni des choses en dehors ou en dedans des individus; *ce sont des concep-*

tions. » N'est-il pas évident que cette solution n'est nouvelle que par l'expression, et qu'au fond elle retombe positivement dans celles des nominalistes. Un mot, comme l'entendaient ces derniers, un terme métaphysique peut-il être autre chose qu'un signe intellectuel, une conception de l'esprit? Encore une fois, nous osons croire que le procédé éclectique de Leibnitz est d'une application souvent impossible, et qu'un système, si vaste qu'il soit, ne parviendra pas à concilier raisonnablement deux thèses contradictoires dans leurs affirmations.

De la philosophie scolastique à l'idéalisme allemand, la transition est facile et légitime. C'est encore l'interminable discussion sur la substance et ses modifications, avec cette différence que, pour nos pères, la substance n'était qu'une matière créée et mise en œuvre par un adorable ouvrier, tandis que, de nos jours, elle est saluée Dieu, et partant, condamnée à se régir elle-même, à ses risques et périls. Une autre distinction non moins remarquable est que la scolastique, si long-temps réputée barbare et ténébreuse, paraît un modèle de clarté, comparée aux visions de la raison pure dans les espaces de l'absolu. L'*Histoire de la Philosophie allemande* (1), par M. Barchou de Penhoën, attirera sans doute une utile controverse sur une doctrine admirée chez nous de confiance sur la foi de quelques adeptes, mais qui avait été trop vaguement exposée jusqu'ici pour donner prise à une critique sérieuse et désintéressée. La méthode de M. Barchou se prête heureusement à ce résultat. Elle consiste à faire connaître la philosophie allemande, non pas seulement dans sa formation et ses vicissitudes historiques, mais dans son essence propre, dans son élément scientifique. En cinq chapitres, qui portent les noms de Leibnitz, de Kant, de Fichte, de Schelling et de Hegel, l'auteur reconstruit et formule assez nettement le système propre à chacun de ces philosophes, en coordonnant toutes les vues théoriques éparses dans leurs innombrables productions.

Un reproche assez grave est si souvent mérité par les écrivains philosophiques, qu'il est presque injuste de l'adresser particulièrement à M. Barchou de Penhoën. Le seul moyen de s'entendre dans les matières abstraites est de remédier, par des définitions très précises, à l'indécision des langues usuelles, d'élever chaque terme à la puissance d'un signe algébrique en lui conservant toujours la valeur qu'on lui a d'abord attribuée. M. Barchou s'est souvent écarté de cette règle. Ainsi, il paraît établir une sorte de synonymie entre les mots spiritualisme et idéalisme, matérialisme et sensualisme. De là, une fâcheuse confusion entre deux problèmes très distincts, celui de la nature des êtres ou ontologie, et ce-

(1) 2 vol. in-8°, chez Charpentier, rue de Seine-Saint-Germain, 31.

lui de l'origine des idées. Les mots spiritualisme et matérialisme ne s'appliquent qu'au premier cas, et doivent exprimer d'une part la croyance d'un *dieu-esprit*, créateur et régulateur du monde, et de l'autre, l'opinion qui accorde au monde sensible une force créatrice. Les deux autres mots idéalisme et sensualisme ne peuvent se rapporter qu'à l'idéologie pure, et caractériser la doctrine des idées innées, en opposition à celle des idées acquises par la sensation. C'est encore par un étrange abus des mots que l'auteur justifie Spinosa de l'accusation d'athéisme. — Spinosa, dit-il, distingue la substance et les modifications de la substance; il n'accorde d'existence réelle qu'à la substance, tandis qu'il nie la réalité substantielle des modifications, c'est-à-dire des choses finies. *Il nie ainsi le monde, non Dieu.* Il serait plus vrai de l'accuser d'*acomisme* que d'athéisme (tom. II, p. 134). — Le raisonnement prêté aux panthéistes revient positivement à celui-ci : Je fais un dieu de vous et de moi, donc je ne suis pas athée! Présumant que M. Barchou ne redoute pas beaucoup l'excommunication, nous ne nous ferons pas scrupule de pousser ses principes jusqu'aux conséquences extrêmes, et nous dirons : Admettre l'identité de Dieu et de la matière, c'est être athée en ce sens qu'on nie la notion communément reçue de la Divinité. C'est donner au mot *Dieu* une signification nouvelle et arbitraire. Or, c'est en dénaturant toujours la langue qui est le lien sensible d'une nation, que les philosophes parviennent à brouiller toutes les idées d'autrui, et souvent à se duper eux-mêmes.

Il nous paraît peu exact de rapprocher Descartes, Malebranche et Spinosa dans une même école, d'où seraient sortis les enseignemens répandus depuis en Allemagne. Pour classer sans injustice les philosophes, il faut distinguer les principes qu'ils ont hautement professés des interprétations auxquelles se prêtent leurs théories. Descartes, Malebranche et Leibnitz étaient sincèrement spiritualistes, dans le sens qui vient d'être exposé. L'idée d'identifier Dieu et la matière les eût probablement révoltés. Entre leurs croyances et celles du panthéisme, se trouve l'abîme qui sépare les deux grands systèmes auxquels se rapportent tous les autres. Pour rester dans le vrai, il suffisait de dire que Descartes, avec ses hypothèses cosmogoniques, Malebranche avec sa *vision en Dieu*, qui ne lui permet plus d'apercevoir la matière, Leibnitz avec ses *monades* douées de force ou d'intelligence, ont fourni à leur insu des matériaux pour constituer scientifiquement la religion nouvelle de Spinosa.

L'école allemande (nous évitons de dire la *philosophie allemande*, car la philosophie, qui est la recherche du vrai, appartient à l'humanité entière: une nation ne peut avoir en propre que la manière de philosopher), l'école allemande fut réellement ouverte par Kant. Aussi l'avénement du

colosse de Kœnisberg est-il salué avec enthousiasme dans le livre de M. Barchou. — C'est, dit-il, de ce coin de terre (Kœnigsberg) qu'il résuma l'œuvre des siècles écoulés, qu'il embrassa la science d'un œil d'aigle, qu'il lança dans le monde son immense système, parole toute-puissante, sorte de *fiat lux* merveilleux qui, des abîmes de l'intelligence humaine, devait faire sortir comme un monde nouveau. (T. 1er, p. 237). — Sans partager ces exagérations, nous reconnaîtrons que Kant a rendu de grands services, et qu'il mérite une place honorable dans le petit groupe des hommes qui ont éclairé le chaos de la philosophie. Vers le milieu du XVIIIe siècle, le pédantisme et le paradoxe se trouvaient aux prises, et compromettaient les acquisitions de la science dans une mêlée sans dignité et sans bonne foi. Kant eut l'œil assez sûr et la main assez ferme pour séparer l'ontologie de l'idéologie. Il appliqua à cette dernière toutes les forces de son esprit, et résolut avec une subtilité rare un problème ainsi posé : Quelles sont les choses que je puis connaître ? La méthode et les résultats sont connus : c'est en étudiant le mécanisme interne de l'intelligence, en distinguant dans le monde extérieur la réalité essentielle des objets de l'apparence qui frappe nos sens, que Kant parvint à tracer les limites au-delà desquelles il n'y a plus pour nous de certitude absolue. Suivant lui, le cercle étroit et glacé demeure fermé à toutes les notions abstraites. L'existence de Dieu, la spiritualité de l'ame, l'unité ou la pluralité des substances, le commencement ou la fin probable du monde, la sanction des devoirs moraux, échappent à la démonstration solide. Ainsi, Kant combine un formidable instrument de logique, une machine qu'on peut mettre en jeu pour ou contre tout système. La nullité de la raison individuelle, rationnellement établie, conduit aussi bien le sceptique à repousser toute croyance, que l'orthodoxe à chercher hors de lui-même une autorité régulatrice. Au surplus, la philosophie s'est occupée jusqu'à la puérilité du problème de la certitude. Si nous sommes condamnés à l'ignorance sur beaucoup de choses, c'est qu'il nous est avantageux de ne les connaître pas. Soyons francs. Le don de voir la vérité sans voiles et sans ombres ne serait-il pas le plus funeste qu'on nous eût pu faire? Supposons un instant que l'existence d'un dieu vengeur nous fût irrésistiblement prouvée; l'homme pétrifié par la crainte perdrait aussitôt liberté et dignité : ou plutôt l'homme intelligent n'existerait plus, mais à sa place un automate auquel il serait impossible de ne pas faire le bien; dès-lors, juste sans combats et vertueux sans mérites. Avant de déterminer ce que nous pouvons connaître, le sage devrait s'enquérir de ce qu'il nous est bon de connaître, et rechercher si, à défaut de certitude absolue, il n'y a pas pour nous une certitude suffisante en merveilleuse harmonie avec l'exercice de la liberté morale.

La *Critique de la raison pure*, le seul ouvrage de Kant qui fasse autorité dans son école, est une méthode de logique dont la puissance est seulement négative. Le maître a révélé la loi du mécanisme psychologique : il a constitué le moi humain, laissant à ses disciples la tâche de mettre le moi en rapport avec le non-moi. On nous pardonnera, nous l'espérons, ce langage barbare que nous n'employons pas sans répugnance. Fichte aborde le premier la question ontologique : il décide bravement que le moi est identique au non-moi, en ce sens que le moi s'apparaît à lui-même sous une forme idéale dans le monde extérieur. « De cette façon, dit Fichte, par la voix de M. Barchou, le monde existe, mais non pas avec cette sorte de réalité matérielle que nous lui avons attribuée : il sort des abîmes de l'intelligence humaine ; sa forme et son existence ne sont qu'intellectuelles. L'importance et la dignité morale de l'homme ne font que gagner à ce dernier point de vue. L'homme n'est plus seulement le propriétaire et l'habitant du monde, il en est, en quelque sorte, le créateur, le souverain, le dieu (tome I, p. 362). » Après cette magnifique découverte, nous n'avons pas été peu surpris de lire plus loin (tome II, p. 16), que « la doctrine de Fichte n'embrassait pas dans son entier l'esprit allemand. » Mais aussitôt paraît Schelling, qui révèle à ses compatriotes l'identité absolue, substantielle du moi et du non-moi ! Voici la formule de cette nouvelle doctrine : — L'absolu, le tout primitif, se manifeste à l'individu, dans la nature, et se développe simultanément dans l'ordre réel et dans l'ordre idéal. Ce qui veut dire en français que la matière inerte ou organisée, l'instinct de la brute ou l'élan sublime de la pensée humaine, ne sont que des évolutions variées d'une seule et même substance ! L'homme est un monde en abrégé, en qui se réfléchissent les merveilles de l'univers entier. Enfin l'absolu, se saisissant, se sachant, se comprenant en tant qu'absolu, tel est, suivant M. Shelling, le dernier mot de la philosophie !

Les mauvais disciples qui ne parvinrent pas à saisir l'absolu de Shelling firent la fortune de Hegel. Celui-ci « fondit au feu de sa logique l'idéalisme, le criticisme, l'art, le naturalisme, la religion, l'état, l'histoire, que sais-je encore? s'écrie M. Barchou de Penhoën (t. II, p. 243). » A la vérité, le programme de Hegel était séduisant. « Dieu, disait-il, en tant qu'esprit, ne diffère en rien de l'esprit de l'homme. Il est cet esprit même; il se manifeste par l'intelligence humaine. Dieu existe donc parmi nous, mêlé à nous, au-dedans de nous. Pour nous, Dieu est en tout et partout (tome II, p. 132). » Comme ses devanciers, Hegel se déclare adversaire du dualisme en philosophie, c'est-à-dire de la pluralité des substances. Pour lui, le mot idée et substance sont synonymes. Ecoutez-le : « L'idée ou la notion est ce qui est; l'idée est la substance vivante qui, au

moyen d'un mouvement progressif, jamais interrompu, se manifeste sous telle ou telle forme de l'existence réelle (tome II, p. 135). » Nous avons exprimé la pensée fondamentale de chacune des sections de l'école; nous nous abstiendrons de suivre le transcendentalisme dans tous ses développemens, car il pourrait arriver, bien malgré nous, que nous appelassions sur lui le ridicule. Etrangers à toute pensée de prosélytisme, nous ne voulons point sortir des bornes de la critique littéraire, et encore moins blesser les personnes qui se sont vouées chez nous au culte des idoles allemandes.

Nous ne pouvons cependant garder le silence sur un fait qui nous a frappés. Tous les novateurs en philosophie reprochent à leurs devanciers d'imposer des croyances, sans prendre la peine d'en établir rationnellement la certitude. Les rêveurs allemands se sont fait de cette accusation une arme contre le dogmatisme chrétien. Mais eux-mêmes ne proposent-ils pas souvent des formules qu'ils avouent indémontrables, un *inconditionnel* qui échappe à tous nos moyens de connaître, et qui nous sont présentés comme articles de foi? Pour eux, par exemple, le couronnement de toute construction philosophique, la loi du devoir repose sur une pure fiction. Cet instinct inné du juste et de l'injuste, qui fournit à chacun sa règle de conduite, ce sens moral qu'on ajoute aux cinq autres sens physiques, n'est-il pas nié formellement par toutes les autres doctrines? N'est-il pas nié par l'expérience historique, qui nous montre que les idées sur le bien et le mal ont toujours varié selon les pays et les temps? Mais, réplique-t-on (tome I, p. 281), si vous parvenez à vous défaire de vos préjugés d'éducation, vous discernez qu'au fond des coutumes les plus atroces réside une notion vague, un instinct caché de la justice : qu'ainsi le sauvage qui égorge les vieillards au lieu de les soutenir, le Chinois qui peut noyer son enfant nouveau-né (combien de traits pareils à citer!), pourraient aussi bien les abandonner, *sans plus s'en inquiéter*, à toutes les angoisses de la faim, de la maladie, de la misère. Avec de telles argumentations, il n'y a pas d'actes qu'on ne puisse légitimer.

Disons-mieux. Si les panthéistes parlent souvent de liberté et de responsabilité morale, de droits et de devoirs, c'est une preuve de leur probité personnelle que nous ne songeons pas à mettre en doute; mais c'est aussi, de leur part, une rare inconséquence. Dans leur système, l'individu n'est qu'une pièce de la machine universelle, et ne se meut qu'en raison de la part de divinité à laquelle il a droit; son action, à ce titre, ne peut être que fatale, nécessaire, irrésistible. On n'a pas avoué ce fatalisme qui, par rapport à l'individu, serait trop évidemment absurde; mais, par une absurdité aussi grande, quoique moins apparente, on applique cette loi aux évolutions historiques de l'idée, c'est-à-dire de l'élé-

ment unique et universel.—Le génie d'un peuple, dit Hegel (t. II, p. 291), se trouve *nécessairement* en rapport avec sa position géographique, c'est-à-dire avec la place qu'il occupe dans l'espace, et *non moins nécessairement* avec le rôle qu'il *doit* jouer dans l'histoire, c'est-à-dire avec sa place dans le temps. » Citons encore. L'axiome favori de Spinosa était celui-ci : « Chaque peuple doit garder la forme de gouvernement sous lequel il existe. (T. II, page 277.) » Leibnitz, chrétien de cœur, mais panthéiste dans ses hypothèses, est conduit à l'optimisme en disant que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Arrivé à Shelling et Hegel, M. Barchou rappelle cette parole d'un écrivain allemand, M. Heine : « Si la philosophie de Shelling et de Hegel eût été plus répandue en France, la révolution de juillet n'eût pas été possible. » Niera-t-on encore que le panthéisme, quand il est d'accord avec lui-même, n'a pas d'autre rôle que la contemplation immobile de soi dans l'univers, et de l'univers en soi ? Et, en effet, peut-on songer raisonnablement à changer de condition, quand on se sent un des plus favorisés entre les dieux de première classe, capable en outre de comprendre *l'idée*, et de saisir *l'absolu ?*

Après avoir excité en Allemagne une commotion d'enthousiasme, après avoir introduit chez nous le fatalisme dans l'histoire, et dans la critique une phraséologie lourde et pédantesque, le transcendantalisme est, dit-on, tombé au-delà du Rhin dans un engourdissement mortel. Le discuter sérieusement aujourd'hui, ce serait peut-être s'attaquer à une ombre. L'engouement, si voisin du mépris, les continuelles oscillations de renommée, ne sont-ils pas la plus cruelle satire du philosophisme? Citons un autre exemple plus frappant encore que le premier. On a publié récemment un livre où l'homme qui, depuis deux siècles, a régné paisiblement sur la science expérimentale et la philosophie, où Bacon est traité de *misérable tête*, accusé d'*incapacité absolue, essentielle, radicale !* et ce livre a pour auteur, non pas une tête légère et misérable, mais un penseur célèbre, un chef à la parole ardente, qui a puissance d'entraîner après lui une grande fraction de la société ! Dans un ouvrage qu'il n'a pas publié de son vivant, sans doute pour éviter le reproche de paradoxe (1), le comte Joseph de Maistre s'offre à démontrer que la méthode rationnelle proposée dans le *Novum Organum*, à la place de l'ancienne syllogistique, est fausse et sans portée ; que toutes les sciences étaient en progrès quand Bacon parut, et qu'il est ridicule d'attribuer à celui-ci une impulsion dans l'ordre scientifique. Suivant page à page le chancelier an-

(1) *Examen critique de la philosophie de Bacon*, œuvre posthume de J. de Maistre, 2 vol. in-8° ; chez Perisse, place Saint-Sulpice.

glais, de Maistre l'interroge brutalement sur la cosmogonie, la physique générale, l'histoire naturelle, et le trouve ignorant et plein de préjugés, même pour son temps; et quand il a excité le rire et la pitié aux dépens de celui qu'on invoque souvent encore comme un initiateur inspiré, il s'écrie avec dédain : « On peut dès-lors savoir à quoi s'en tenir sur les réputations. Bacon est célébré de toutes parts pour avoir substitué l'induction au syllogisme, et il se trouve qu'il a déclaré la véritable induction *vaine et puérile*, en lui substituant, sous le nom d'induction légitime, une autre opération qu'il n'a pas comprise lui-même, mais qui est vaine et puérile dans tous les sens. On le célèbre encore pour avoir mis l'expérience en honneur, et il se trouve qu'au temps de Bacon, l'expérience légitime était en honneur dans toutes les parties de l'Europe, et qu'il a fait reposer son système d'expériences sur des idées fausses et directement contraires à l'avancement des sciences. » L'*Examen critique* du comte sera lu après les écrits du chancelier comme un précieux correctif. Il faut se défier toutefois de cette critique âcre et dissolvante, qui détruit tout ce qu'elle touche. Pour l'auteur *du Pape*, le crime irrémissible de Bacon est d'avoir été adopté par les sophistes et les savans anti-chrétiens du XVIIIe siècle. Nous n'entreprendrons pas de constater par des exemples l'hostilité flagrante et pieusement déloyale de l'auteur : la meilleure manière de le réfuter est de signaler les influences d'éducation et d'entourage qui ont pu fausser parfois une grande intelligence; c'est de montrer Joseph de Maistre vivant et passionné, tel enfin qu'il apparaîtra dans un tableau complet, promis depuis long-temps aux lecteurs de la *Revue*, et qui sera l'œuvre du critique-poète qui surprend si habilement les secrets de la composition littéraire en sondant ceux du cœur humain.

§. II. — Histoire.

I. *Généralités historiques.* — La tâche de l'historien devient de plus en plus rude et périlleuse. Il ne s'agit plus seulement, comme par le passé, de mettre en saillie les figures des grands hommes et de rejeter sur les plans reculés l'action vague et incomprise des masses. Notre siècle, qui veut tout savoir, et qui doute de tout, paraît préférer des faits et des preuves à ces tableaux saisissans où l'art de la composition et la sagacité des jugemens attestent la puissance de l'écrivain mieux que l'encombrement des citations. Le poids des études imposé à celui qui entreprend une histoire ferait fléchir le plus ferme génie. Il faut connaître la géologie et la physiologie pour expliquer l'état des lieux et le mécanisme organique des peuples; la théologie, la jurisprudence et l'économie politique, pour comparer les dogmes et le régime légal; l'archéologie, la

philologie et l'esthétique, pour critiquer les origines et les développemens intellectuels. Il faut demander tribut à toutes les sciences au profit de la science des faits. Il est à remarquer aussi que presque tous les travaux sérieux prennent plus ou moins légitimement la forme historique; ce qui nous oblige à comprendre dans cette division des ouvrages qui ne s'y rattachent pas directement.

On sait, par exemple, que l'ethnographie forme les prolégomènes obligés de toute narration, et que la classification du genre humain en espèces et en variétés s'introduit comme un fait démontré dans les traités élémentaires de géographie. Cette tendance nous autorise à rappeler ici deux ouvrages, qui se rattachent plus particulièrement aux sciences naturelles. Nous voulons parler d'un *Essai sur les races humaines*, par M. Broc, et de la réimpression de l'*Essai zoologique sur le genre humain*, par M. Bory de Saint-Vincent. La discussion sur l'unité primitive de l'humanité a moins été jusqu'ici un débat philosophique qu'une mêlée de sectaires. D'une part, le fanatisme religieux défendait obstinément la lettre biblique; à l'opposé on célébrait, comme une victoire de la science, tout démenti donné à la tradition. De nos jours, les esprits se complaisent dans un calme qui tient quelque peu de l'indifférence, et c'est sans passion qu'ils interrogent la physiologie sur un des plus graves problèmes de la morale et du droit naturel. Le genre humain a-t-il eu dans l'origine un type unique, que diverses circonstances ont pu modifier depuis? Ou bien les différences qui nous frappent présentement sont-elles essentielles, inaltérables, perpétuellement transmissibles? Etablissent-elles des variétés zoologiques, caractérisées par la constitution et l'aspect physiques, par des penchans et des aptitudes? De tous les naturalistes modernes, M. Bory de Saint-Vincent est celui qui s'est prononcé pour la seconde hypothèse avec le plus d'assurance. Après avoir divisé l'ordre des *bimanes* en deux genres, homme et orang-outang, il distribue le premier genre en quinze espèces, subdivisées elles-mêmes en races et familles : puis, il conduit son lecteur aux quinze berceaux de l'humanité, pour y dresser autant d'actes de naissance. Beaucoup plus réservé, M. Broc reconnaît et décrit soigneusement les différences qui apparaissent aujourd'hui entre les êtres humains : mais il laisse à penser que ces différences ne sont pas nécessairement originelles, et qu'une foule d'accidens physiques ou d'influences morales ont pu, à la longue, diversifier le type unique et primitif. Rappelons à cette occasion qu'en histoire naturelle une nomenclature n'est pas autre chose qu'une méthode d'étude : pour le philosophe elle est un indice, mais elle n'a pas valeur de démonstration. Relativement aux bimanes, comme dirait M. Bory de Saint-Vincent, ne suffit-il pas de rapprocher les classifications proposées jusqu'ici pour accuser

l'hypothèse qui désunit la grande famille des êtres intelligens? Linnée reconnaît dans le genre humain *quatre* races et fait une classe à part des monstruosités; Blumenbach en admet *cinq;* Cuvier distingue assez vaguement *trois* races; M. Duméril et M. Virey *six* chacun, mais qui ne correspondent pas entre elles. Le nombre des divisions s'élève, avec MM. Desmoulins, Bory de Saint-Vincent et Malte-Brun, à *onze, quinze* et *seize* espèces. Enfin, M. Gerdy, dont M. Broc reproduit la classification, s'en tient à quatre sous-genres, désignés par la couleur des individus. Ajoutons que chaque auteur répartit ces premiers groupes en familles et en variétés. Le mécanisme organique étant le même partout, les nomenclatures ne peuvent être établies que d'après les modifications de forme, de volume et de couleur. Or, les deux premiers indices nous paraissent fort incertains. Tout le monde sait que les organes surexcités se développent aux dépens des autres, et que la diversité du genre de vie explique suffisamment celle des aspects. Ainsi, tandis que la déplorable habitude de comprimer les pieds des femmes chinoises détruit chez elles l'instrument de la locomotion, les habitans des landes françaises, passant leur vie sur l'arbre qui produit la résine, se servant de leurs pieds pour en arracher l'écorce et pratiquer des incisions à l'aide d'un instrument tranchant, finissent par acquérir une flexibilité si remarquable, que, chez eux, le tact se déplace et descend, pour ainsi dire, des mains dans l'appareil inférieur. Ce seul exemple parle aussi haut que cent autres qu'on pourrait citer. Il permettrait de croire que la configuration attribuée à chaque race tient peut-être à des pratiques que l'observation n'a pas encore constatées. Sans sortir de notre pays, il suffit de parcourir l'échelle sociale pour voir qu'à chaque degré l'atmosphère morale est changée au point de modifier le masque des individus, et que ces différences, perpétuées dans chaque classe, produisent à la longue des types nettement tranchés et parfaitement saisissables. Le troisième indice, résultant de la couleur de la peau et de la chevelure, soulève une difficulté qui probablement ne sera jamais résolue méthodiquement; car il faudrait que l'expérience fût suivie pendant une longue série de générations pour qu'elle devînt décisive. Les dernières recherches de l'anatomie déplacent la question sans la résoudre. Après avoir affirmé que la couleur du noir ne tient pas, comme on l'avait annoncé, à des causes internes, M. Breschet, cité par M. Broc, continue en ces termes : « Si, comme je le présume, les écailles de la peau du nègre diffèrent de celles du blanc, et si la différence de forme en produit une dans la couleur, ce point d'organisation expliquerait *peut-être* dans les deux races la dissemblance de coloration. » L'influence du climat a été niée par la plupart des savans : cependant les voyageurs s'accordent à dire que les Arabes de l'Yemen, classés parmi les peuples

blancs, sont dans la réalité presque aussi noirs que leurs esclaves, nègres africains. Enfin, on sait que l'historien Niebuhr, tout en se prononçant avec les naturalistes pour la permanence des caractères physiques, admet une exception relativement à la chevelure, par déférence pour Virgile, Diodore et Ammien Marcellin, qui disent positivement que les Gaulois, nos ancêtres, étaient *presque tous* d'un blond doré. En présentant ces objections, qu'il serait facile de multiplier, nous ne prétendons pas trancher une question que nous considérons au contraire comme insoluble. Nous voulons établir seulement que le climat, l'alimentation, l'imitation instinctive, et surtout le régime social, agissent continuellement sur l'organisme, et qu'en conséquence des classifications tracées d'après des symptômes essentiellement variables doivent tenir en défiance le philosophe et l'historien.

L'application des sciences exactes à l'histoire peut être fort utile en beaucoup de cas; mais elle exige une raison ferme et exercée, une probité critique à l'épreuve des séductions du paradoxe. Un médecin distingué, M. Lélut, n'a pas évité cet écueil dans un livre intitulé : *Du Démon de Socrate*. Ce bon sens prophétique, cet élancement irrésistible vers le beau et le bien, que le sage attribuait naïvement à l'impulsion d'un bon génie, sont pour la faculté des symptômes qui appellent un rigoureux traitement. Figurons-nous, par un caprice d'imagination, M. Lélut médecin à Athènes, et consulté par des disciples inquiets. Il eût formulé dans le préambule de son ordonnance les lignes que nous lisons aujourd'hui dans son livre. — « Il résulte que Socrate est bien véritablement fou, puisque, s'il y a un caractère formel et indubitable de la folie, ce sont les hallucinations, c'est-à-dire cet état intellectuel où nous prenons nos propres pensées pour des sensations causées par l'action immédiate des objets extérieurs. Le philosophe a présenté, pendant quarante ans peut-être, ce caractère irréfragable de l'aliénation mentale. » — Ne concevant pas qu'un état maladif si long-temps prolongé n'eût pas altéré l'arme irrésistible dont Platon hérita, la logique socratique, nous nous en tiendrons à l'avis d'un véritable médecin de l'ame. « Le démon de Socrate, dit Montaigne, était une certaine impulsion de volonté qui se présentait à lui sans le conseil de sa raison. En une ame bien épurée, comme la sienne, et préparée par un continuel exercice de sagesse et de vertu, il est vraisemblable que ces inclinations, quoique téméraires et indigestes, étaient toujours importantes et dignes d'être suivies. » Notre dernier mot à M. Lélut sera que, quand même il eût prouvé sa thèse désolante, il n'eût pas justifié le titre ambitieux de son ouvrage, qu'il présente comme une application de la psychologie aux études historiques.

II. *Géographie.* — Trois publications intéressantes rapprochent les différens âges de la science. Les savantes recherches de Joachim Lelewel sur l'état des connaissances cosmographiques chez les anciens, viennent d'être résumées et reproduites chez nous, sous ce titre : *Pythéas de Marseille* (1). On sait que l'antiquité, d'ordinaire si crédule, refusait toute confiance à l'aventureux Pythéas. Polybe et Strabon tiennent pour fabuleuses les deux relations qu'il avait rédigées, et qui ne nous sont connues que par les rares citations des écrivains postérieurs. Quoique plusieurs des circonstances qui pouvaient paraître inadmissibles aux Grecs, eussent été confirmées par les découvertes récentes, la critique moderne a conservé des doutes sur la véracité du Marseillais : en France, l'érudit Gosselin s'est montré un adversaire intraitable. M. Lelewel néanmoins entreprend la réhabilitation de Pythéas. Dans son récit, et dans les cartes qui l'expliquent, on peut suivre le voyageur gallo-grec, cotoyant l'Ibérie jusqu'au détroit des Colonnes, doublant le promontoire Sacré (cap Saint-Vincent) et longeant, sur l'Océan, les côtes de la Celtique jusqu'au Finistère. Il quitte alors la route des Carthaginois que le commerce avait déjà attirés jusqu'aux Cassitérides (îles Sorlingues) et au cap Bélérion (côtes de Cornouailles). Il tend au nord jusqu'au détroit et longe la côte orientale de la Bretagne. Parvenu à l'extrémité, il se jette en pleine mer, et après six jours de navigation, il touche *ultima terrarum Thule*, l'Islande, selon quelques-uns, mais plus probablement l'une des Feroë. Pythéas quitte cette terre sans avoir pu la reconnaître : il regagne le continent européen, et courant vers le nord, il pénètre dans la Baltique, jusqu'à l'embouchure du Tanaïs. Nous croyons que M. Lelewel a définitivement restitué à Pythéas l'honneur de ses découvertes. L'érudition, qu'il a peut-être prodiguée dans son opuscule, doit faire désirer le grand ouvrage qu'il annonce sur la chronologie et la géographie des anciens, objets particuliers de ses études.

Dans une *Histoire de la Géographie du nouveau continent* (2), M. Alexandre de Humboldt se propose de traiter successivement : 1° des causes qui ont préparé et amené la conquête du Nouveau-Monde; 2° de quelques faits relatifs à Christophe Colomb, et à Amerigo Vespucci; 3° des premières cartes du Nouveau-Monde, et de l'époque à laquelle on a proposé le nom d'Amérique; 4° des progrès de l'astronomie nautique et du tracé des cartes dans le xve et le xvie siècle. Les deux volumes dont nous avons à nous occuper n'abordent que la première section. Il est bien rare que les grandes découvertes résultent d'un effort individuel.

(1) In-8° avec cartes. A la librairie polonaise, rue des Marais-Saint-Germain, 17.
(2) 2 vol. in-8°. Librairie de Gide, rue Saint-Marc, 13.

C'est plutôt un besoin du siècle qui détermine en un sens donné l'activité des esprits; c'est une passion contagieuse, pour ainsi dire, qui se déclare partout, mais qui tourmente plus particulièrement les hommes distingués par l'intelligence. Les progrès de l'astronomie et de l'art nautique au xve siècle permettant les voyages de long cours, les puissances maritimes durent songer à s'emparer du commerce de l'Orient, qui s'était fait jusqu'alors, au profit de Venise, par la Perse et la Méditerranée. Mais pendant que de hardis marins tentaient le littoral africain dans l'espoir de gagner la mer des Indes, la science entrevoyait la possibilité d'arriver au même point, en marchant directement à l'ouest. La sphéricité de la terre avait été annoncée chez les anciens par les pythagoriciens, par Aristote, Strabon, Sénèque, Macrobe. Cette opinion, confirmée par les Arabes, divulguée par les travaux de Dante, de Roger Bacon, d'Albert-le-Grand, de Vincent de Beauvais, de Pierre d'Ailly, était généralement admise. La conclusion dont on fait honneur à Christophe Colomb sortait si naturellement de ce principe, qu'elle dut frapper plusieurs esprits. Mais quelle distance à parcourir, quels dangers à prévoir, quelle direction, quelle tactique à suivre au milieu de l'Océan? Telles étaient les véritables difficultés du problème, et elles ne pouvaient être résolues que par un homme joignant, comme le Génois, aux connaissances théoriques de l'époque, l'expérience de la mer. Il nous paraît donc assez futile de rechercher aujourd'hui si l'idée d'atteindre *le levant par le couchant* a germé d'abord dans la tête de l'astronome Toscanelli, ou du négociant Martin Behaim, ou de quelques autres, dont M. de Humboldt nous apprend les noms. La gloire de l'entreprise ne saurait être disputée à celui qui en a calculé les chances pendant vingt ans, que n'ont ébranlé ni les moqueries, ni les refus humilians, ni les menaces d'une mer inconnue. Si une réclamation devait être admise, ce serait seulement en faveur de ceux qui n'en sont pas restés aux théories impuissantes, et il serait juste alors d'inscrire en première ligne le nom d'un Français dont l'audace et le bonheur ont propagé le goût des découvertes maritimes. Nous voulons parler de Jean de Béthencourt, seigneur normand ou picard, chambellan du roi Charles VI, et neveu du grand amiral de France. Les anciennes relations s'accordent à dire que, fatigué de nos discordes civiles, il préféra s'aventurer sur l'Océan, à la recherche des régions inconnues; mais que naviguant *à ses propres coûts et dépens*, l'insuffisance de ses moyens ne lui permit pas de s'avancer beaucoup vers l'occident, comme il en avait l'intention; qu'ainsi fut-il forcé de se jeter dans les îles Canaries, dont il prit possession en 1402, et dont il obtint plus tard la souveraineté. Nous avouons que cette assertion des vieux historiens ne repose pas sur des témoignages bien précis, et nous ne l'eussions pas relevée, si

le savant auteur de l'*Examen critique* ne lui eût prêté involontairement quelque vraisemblance. En suivant le développement progressif de la pensée de Colomb, M. de Humboldt démontre que ce dernier a puisé son érudition classique et sa conviction morale dans les œuvres de Pierre d'Ailly, qu'il invoque à tous propos. Or n'est-il pas présumable que Pierre d'Ailly, né à Compiègne, évêque de Cambrai, confesseur du roi dont le navigateur était le chambellan, a dû rencontrer ce dernier, soit à la cour, soit dans les provinces où l'un et l'autre résidaient habituellement? Est-il possible que les mêmes vues n'aient pas rapproché l'homme de science et l'homme d'action? Il est à noter encore que des chroniqueurs portugais et espagnols attribuent aux succès de Béthencourt le zèle de Henri de Portugal pour l'avancement de l'astronomie et de la navigation; et ce savant prince avait quelque raison sans doute de prendre pour devise ces mots français : *Talent de bien faire*, que les aventuriers portugais s'empressaient de graver sur la pierre et l'écorce, dès qu'ils avaient mis le pied sur un sol nouveau.

Cette conjecture historique ne serait peut-être pas indigne de la lumineuse critique que M. de Humboldt sait répandre abondamment sur tous les autres points. Lui seul en effet pouvait réunir autant de matériaux éprouvés pour l'un des plus intéressans chapitres de l'histoire moderne. Malheureusement, il y a peu de méthode dans leur emploi. La dissertation principale disparaît en quelque sorte sous les notes qui devraient l'éclairer, et l'attention partagée pourrait à la longue céder à la fatigue, si elle n'était constamment surexcitée par la magnificence du sujet.

Le dévouement à la science n'est plus, comme autrefois, exposé à l'ingratitude. Il y a trois ans à peine que le capitaine Back (1) reçut du gouvernement britannique la mission de chercher la trace du capitaine Ross qu'on croyait perdu, tout en poursuivant l'exploration des régions inconnues dans le nord-est de la pointe extrême du continent américain, et déjà les géographes ont donné le nom du navigateur anglais à la grande rivière du Poisson (*Thlew-ee-choh* en langue indienne), immense cours d'eau qui se précipite sur une longueur de cinq cent trente milles géographiques, à travers une contrée que pas un arbre n'égaie, qui parfois s'épanche en vastes lacs dont l'horizon de ciel et d'eau déroute le navigateur, et qui, après avoir franchi des chutes, des cascades, des rapides au nombre de quatre-vingt-trois, se décharge enfin dans la mer polaire, vers le soixante-septième degré de latitude nord. Il ne faut plus demander aujourd'hui aux relations de voyages l'intérêt romanesque qui s'attachait

(1) *Voyage aux régions arctiques en* 1834 *et* 1835, 2 vol. in-8° avec cartes. Chez Arthus Bertrand, rue Hautefeuille, 23.

aux aventuriers du XVIe siècle. Les pays non frayés sont ceux que le climat rend, pour ainsi dire, inhabitables. Plus de ces grandes luttes où une poignée d'Européens bravaient fièrement une population entière. Dans sa marche de plusieurs mois, le capitaine Back ne rencontre que des bandes d'Indiens affamés, implorant l'assistance des voyageurs comme les mendians de nos grandes routes, et plus loin une tribu d'Esquimaux, dont l'instinct défiant se tait à la vue de quelques verroteries. Un passage du voyageur donne raison, plutôt que les rigueurs du froid et la pauvreté du sol, de cette misère qui aura bientôt dévoré toutes ces peuplades abruties. « Ces grossiers enfans de la nature, dit le capitaine Back, une fois rassasiés et vêtus, ne connaissent plus ni jouissances ni émotions : la pitié est chez eux une sensation purement animale, disparaissant avec la présence de l'objet qui la cause; le but avoué ou secret de leurs actes n'est, à mon avis, que l'intérêt personnel. » Le lugubre aspect d'une nature désolée, fidèlement saisi par l'auteur anglais, la traduction facile et intelligente de M. Cazeaux, les notes scientifiques qui suivent le journal de route, recommandent le livre du capitaine Back aux lecteurs qui préfèrent l'exactitude des faits et l'instruction solide aux mensonges brillans de l'imagination.

III. *Histoire ancienne.* — L'attention plus ou moins bienveillante des érudits se porte sur les travaux paléographiques dont le succès renouvellerait pour nous l'aspect de l'antiquité. M. Salvolini procède à l'œuvre de vérification que nous avons annoncée, en publiant une *Analyse grammaticale et raisonnée des anciens textes égyptiens.* La première partie offre le texte et l'interprétation de la célèbre pierre de Rosette. La méthode analytique de M. Salvolini est déterminée par l'hypothèse de Champollion. Il s'applique d'abord à désigner l'objet dont le hiéroglyphe n'est souvent qu'une représentation imparfaite; secondement, à chercher si cet objet fonctionne dans le discours, en qualité d'image, de symbole ou de lettre phonétique; enfin lorsqu'un rôle est assigné à chaque caractère, l'auteur cherche à établir une phrase en langue copte, dont il discute les lois et les altérations probables. On voit que chaque figure exige une longue série de dissertations. Les juges compétens ne se sont pas encore prononcés sur un travail immense qui n'est connu que par une première livraison. Il est probable qu'à cette heure, tous les érudits de l'Europe répètent les expériences de M. Salvolini, mais silencieusement et sagement prémunis contre les illusions dont les annales scientifiques offrent tant d'exemples! C'est qu'en matière de philologie, ils sont de temps en temps rappelés à la circonspection. On n'a pas oublié la récente histoire des neuf livres de Sanchuniaton, qui mit en émoi toutes les universités de l'Allemagne, et dont l'*Analyse* obtint chez nous les honneurs de la traduction. On sait

aujourd'hui, par une correspondance portugaise, que la prétendue découverte de M. Wagenfeld n'est qu'un très docte roman historique (1), et que le couvent où le manuscrit avait été, disait-on, trouvé, n'existe pas plus que l'abrégé du chroniqueur grec.

M. Cayx a entrepris une Histoire de l'Empire romain depuis la bataille d'Actium jusqu'à la chute de l'empire d'Occident (2). Le premier volume de cette histoire, qui en promet plusieurs, contient le récit des évènemens écoulés depuis la fin des guerres civiles jusqu'à la mort de Néron. L'auteur, qui divise son sujet en trois périodes, a traité dans ce volume la première. La seconde, qu'il étend depuis l'avénement de Galba jusqu'à Dioclétien, et la troisième, qu'il prend de Dioclétien pour la pousser jusqu'à Augustule, seront l'objet des publications suivantes. Il pense que les deux périodes restantes ne demanderont pas chacune plus d'un volume égal à celui qu'il nous donne aujourd'hui, et qui n'a pas moins de sept cents pages. L'ensemble de son histoire serait donc de trois ou au plus peut-être de quatre volumes; ce qui, dans une aussi vaste matière, et avec le développement complet qu'y donne l'historien, indique un effort et un mérite de concision. La méthode que suit M. Cayx dans le premier volume, et qui sera celle des suivans, ne le range, à proprement parler, dans aucune des écoles historiques en vogue, et n'en est pas moins bonne pour cela. Il s'élève lui-même, dans sa préface, par quelques mots judicieux, contre l'école dite fataliste et l'école symbolique. Il n'est pas d'ailleurs de l'école pittoresque, en ce qu'il ne s'attache pas à raconter exclusivement et à décrire sans entremêler la réflexion. M. Cayx, esprit de sens et d'expérience, nourri des nombreuses lectures qu'exige une si mûre étude, a voulu reproduire toute la série de ces faits compliqués, en y jetant la clarté de l'exposition sans négliger celle des jugemens qu'il y ajoute. Il est, moins l'éclat, de cette école de Tacite dont il rencontre tout d'abord le secours et les exemples; il est de l'école judicieuse de Polybe, ne visant pas aux tableaux, mais à un enseignement sérieux et rassis. La lecture n'y perd rien en agrément : cela est presque redevenu une nouveauté que de rencontrer l'histoire ainsi écrite sans effets, sans théories, d'un style sain, avec les faits complets et les réflexions qui ne les quittent pas. Dès le second chapitre, M. Cayx a examiné et discuté dans un détail intéressant les moyens et le fond de cette constitution nouvelle, encore vague, qui se précisait en la personne d'Auguste, et que ses successeurs ont bien vite poussée au pur despotisme. M. Cayx fait très bien compren-

(1) On vient d'annoncer la publication prochaine du texte grec de Philon de Biblos : elle prouvera le savoir philologique de M. Wagenfeld, et non pas l'authenticité de sa découverte. Le seul moyen de lever tous les doutes serait de soumettre le manuscrit original à l'inspection de quelques érudits.

(2) Librairie de Colas, rue Dauphine, 32.

dre comment Auguste était maître absolu de l'empire, en ayant soin de toucher le moins possible aux anciennes formes républicaines. Il attribue (et en cela il émet une opinion particulière) la plus grande part de ce pouvoir impérial aux droits de la puissance tribunitienne qu'exerçaient, avec un surcroît de plénitude, Auguste et ses successeurs. Parmi les jugemens qui touchent les personnages, on remarquera ce qu'il y a d'assez nouveau dans l'appréciation du caractère de Claude, que M. Cayx n'a pas eu d'ailleurs la prétention de réhabiliter le moins du monde : il laisse aux Linguet ces ressources du paradoxe. Pour lui, il ne marche qu'appuyé sur Tacite, Suétone et les autorités antiques, et sur les modernes comme Tillemont, dans cette voie romaine si large, et toutefois si encombrée, où a déjà fait route le grand historien Gibbon, qu'il ne cite peut-être pas assez souvent. Ce premier volume achevé et la juste estime qui s'y attache doivent engager fortement M. Cayx à poursuivre.

L'Orient a cessé d'être pour nous le pays des illusions. Un jour viendra où son histoire véritable sera plus connue et mieux comprise en Europe que parmi les populations inertes qui couvrent le sol asiatique. L'honneur de ce résultat sera dû particulièrement au comité de traductions, dont le siége est à Londres, mais qui recherche la coopération de tous les philologues étrangers. Sa collection vient de s'enrichir de deux publications récemment faites en France. Une volumineuse compilation, semblable à celle que nos pères appelaient avec une emphase orientale, *la mer des histoires*, la chronique d'Abou-Djafar-Tabari, l'oracle de l'Asie au IXe siècle, est devenue célèbre dans les contrées musulmanes, et s'est multipliée depuis en plusieurs dialectes. Une version abrégée, écrite en langue persane par le visir d'un prince samanide, est enfin reproduite en français par M. Louis Dubeux, qui a corrigé les altérations du texte, en rapprochant dix manuscrits de la Bibliothèque du Roi. La première livraison, conduisant de la création aux patriarches, présente une confusion des traditions sémitiques, où domine cependant la Bible des Hébreux. A vrai dire, elle est d'un médiocre intérêt, si ce n'est pour ceux qui veulent démontrer scientifiquement une révélation primitive, en établissant la conformité de toutes les anciennes traditions. Mais les volumes suivans, consacrés à la Perse ancienne, à Mahomet et à ses premiers successeurs, auront une valeur historique, et même une sorte d'originalité, grace au traducteur qui conserve heureusement le génie oriental, sans sacrifier la netteté qu'exigent les lecteurs français.

Les hommes des temps héroïques revivent dans les *Lettres sur l'histoire ancienne des Arabes* (1), par M. Fulgence Fresnel. Ce sont les *on*

(1) Chez Benjamin Duprat, libraire de la Société orientale, rue Hautefeuille, 23.

dit que murmure la foule après les grandes actions, les émotions du moment transmises d'âge en âge par les échos populaires, qui arrivent miraculeusement jusqu'à nous. Dans le désert, les journées par excellence sont celles qui voient le choc de deux tribus, un hardi coup de main, une lutte chevaleresque, une *vendetta*. Le récit d'une mémorable *journée*, fait par un témoin, se grave dans la mémoire d'un *rawi*, historien de l'époque, dont le mérite consiste à pouvoir répéter mot pour mot, sans addition, sans omission d'une seule syllable, ce qu'il a entendu, et de la sorte, la rédaction première traverse plusieurs générations de conteurs, sans subir le moindre changement. Au VIIIe siècle de notre ère, un docteur nommé Abou-Oubaydah se rendit célèbre par le nombre et l'exactitude des traditions qu'il pouvait raconter. Un siècle se passa encore, jusqu'à ce qu'un compilateur arabe, établi à Cordoue, mit le tout en écrit, et en formât un répertoire qu'il nomma *le Collier*, parce que chacun des vingt-cinq volumes qui le composent porte le nom d'une pierre précieuse. Les récits conservés par Abou-Oubaydah remontent donc aux premiers siècles de notre ère. Ils sont en prose, la plus ancienne qui nous reste, et en ce dialecte que le seul Mahomet, dit-on, a possédé parfaitement, d'une interprétation si difficile, qu'un orientaliste anglais l'a appelé l'*arabe impossible*. M. Fresnel en essaie néanmoins la traduction, à l'aide d'un docteur arabe qu'il s'est attaché. Mais pour lui, le plus instructif des commentaires est sans doute l'aspect des lieux qui furent le théâtre des sanglantes journées. Quant aux notions précises sur les mœurs et le gouvernement des anciens Arabes, il faut les chercher dans les notes très étendues qui accompagnent le texte principal. On sent combien cette forme est nuisible à l'intérêt. Mais peut-on se permettre un seul mot de critique, quand on a lu cette supplique du courageux voyageur que nous nous faisons un devoir de transcrire? — « Je prie le lecteur de prendre en considération les circonstances dans lesquelles j'écris. Le retour de la peste, qui de bénigne qu'elle est à présent, peut devenir très meurtrière dans un mois, m'oblige d'en finir, et je ne puis faire pour le moment qu'un mémoire à consulter. »

IV. *Histoire de France*. — Cette section, assez pauvre en nouveautés, est grossie par la foule des mémoires et documens déjà connus en grande partie, et dont la place est marquée dans les grandes collections que la concurrence des libraires multiplie. Une distinction est à établir en faveur des *Archives curieuses de l'Histoire de France* (1), par MM. Cimber et Danjou. Ce répertoire, qui complète heureusement tous les autres, se

(1) Treize volumes sont en vente. Chez Beauvais, rue Saint-Thomas-du-Louvre.

compose de pièces inédites quelquefois et ordinairement d'une grande rareté. C'est une chronologie formée naturellement par les pamphlets, procès-verbaux, correspondances, actes authentiques, révélations, bulletins de complots ou de batailles, de fêtes ou de désastres, en un mot par les opuscules de circonstance qui, dévorés par la curiosité à leur apparition, ne se conservent pas dans les bibliothèques, et deviendraient introuvables à l'heure de l'étude, si des éditeurs prévoyans ne les rassemblaient en corps d'ouvrages. Les derniers volumes publiés (tomes 10 à 13) conduisent de la sixième prise d'armes des huguenots en 1580, jusqu'à la paix de 1598 entre les rois de France et d'Espagne; ils embrassent ainsi le drame entier de la Ligue. Les pièces qui se rapportent aux actes principaux sont groupées de façon à montrer toujours les partis aux prises. Protestans, catholiques, politiques royaux s'emparent des faits tour à tour pour se renvoyer l'injure et la menace. MM. Cimber et Danjou coordonnent les témoignages, en font pressentir la valeur dans de courtes notices, mais ne vont jamais jusqu'à l'affirmation. Cette réserve paraît commandée par la nature de leur travail. Les déclarations officielles, les écrits tracés dans le douloureux aveuglement des passions sont indispensables pour reconstruire historiquement le passé : par eux-mêmes, ils ne sont pas de l'histoire. Les contemporains ne sauraient avoir l'intelligence du mouvement qui les emporte. De près, leur vue ne saisit que les détails du tableau : l'ensemble leur échappe. Aussi, n'est-il pas facile de retrouver dans les monumens d'une époque le germe des hypothèses émises plus tard par les écrivains. Que la Ligue n'ait été qu'une orgie de fanatisme soudoyée par les princes lorrains ou espagnols, suivant la version du libéralisme voltairien; ou bien, au contraire, qu'elle ait combattu pour l'émancipation populaire, et affermi la nationalité française, comme le prétend le nouveau libéralisme catholique, on peut dire, d'après les pièces émanées de la *sainte union*, qu'elle n'avait pas la conscience de son œuvre politique. De même, dans le camp opposé, rien ne trahit l'intérêt qui, dit-on, rattacha la féodalité expirante à la cause de l'hérésie. Il est prudent encore de ne pas prendre à la lettre les proclamations à l'adresse du public, les paroles prononcées dans l'esprit de leur rôle par ceux qui occupent la scène. Qu'on lise les « *Déclarations du roi de Navarre* sur les justes occasions qui l'ont mû de prendre les armes pour la défense et tuition des églises réformées de France, » et l'on sera édifié du zèle pieux, du désintéressement de Henri. S'il tire l'épée, c'est à regret, et seulement pour la cause du saint nom de Dieu, pour la liberté des consciences, pour le rétablissement d'une bonne et sincère justice. Mais qu'on interroge d'Aubigné, confident indiscret qui s'honore d'avoir écrit *au pied du lit royal*, il vous dira naïvement que la femme du Béarnais son maître, sans

autre but que de susciter des embarras à son frère Henri III qu'elle détestait, fit agir toutes les femmes attachées plus ou moins légitimement aux seigneurs protestans, et notamment deux maîtresses du roi son mari; qu'elle-même s'employa auprès du sieur de Turenne pour déterminer une nouvelle prise d'armes; de sorte qu'une rupture qu'à la cour de France on appelait gaiement la *guerre des amoureux*, eut pour préface publique le grave et religieux manifeste reproduit dans les *Archives curieuses*. En trouvant plus loin la bulle d'excommunication fulminée par Sixte V, contre les princes de Bourbon, chefs des réformés, on se rappelle que ce même pape conseillait à Henri III le meurtre des Guises, chefs de la Ligue, et les tuteurs du catholicisme en France. Il faut donc louer MM. Cimber et Danjou de n'avoir pas hasardé, d'après les seuls monumens d'une époque, la solution des grands problèmes de philosophie historique. Leur collection se recommandait d'ailleurs par un autre genre d'intérêt. Elle rend aux personnages célèbres, passions, habitudes et langage; elle renouvelle jusqu'aux moindres émotions des vieux âges : sans composer le drame, elle en fournit les élémens, et satisfait ainsi les imaginations vives qui ne comprennent l'histoire que comme la résurrection pittoresque du passé.

La collection de pièces relatives à l'histoire de France, entreprise avec l'autorisation royale et les secours du budget, compte un volume de plus, *le Polyptique*, ou état des terres, des revenus et des serfs de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, dressé par l'abbé Irminon, sous le règne de Charlemagne. On prendrait une fausse idée de cette publication par la première livraison, texte latin d'une volumineuse comptabilité qui, ramenant toujours et nécessairement une même formule, est d'une sécheresse à rebuter les plus courageux lecteurs. Attendons la seconde livraison, dite partie française, c'est-à-dire une suite de dissertations et de commentaires, dans laquelle l'éditeur, M. Guérard, saura exposer l'état des personnes et la loi des relations privées au VIIIe siècle, avec toute la sagacité dont il a déjà fait preuve.

Ce qu'on demande avant tout aux écrivains qui ont eu part aux grands drames historiques, soit comme acteurs principaux, soit parmi les figurans, ce sont les indiscrétions piquantes, les rivalités de coulisses, le jeu secret des machines. A ce compte, le début des *Mémoires de Lucien Bonaparte* (1) causera quelque désappointement. S'ils rappellent le directoire et l'empire, c'est surtout par le style. Quant au fond, on signalerait difficilement jusqu'ici un trait caractéristique, une donnée nouvelle pouvant servir de correctif aux notions reçues; et sans la signature

(1) Librairie de Charles Gosselin. — L'ouvrage aura cinq ou six volumes.

authentique de M. le prince de Canino, on pourrait croire à une de ces compilations faites sur la commande d'un libraire avec les journaux du temps et des *on dit* de vieillards. Il ne faut pourtant pas désespérer de l'entreprise. Le premier volume conduit seulement à la crise qui provoqua la chute du directoire. Avec le second commencera la tragi-comédie du 18 brumaire, pour laquelle M. Lucien Bonaparte est le témoin le plus important. Viendra ensuite la grande épopée impériale qui doit réveiller d'ardentes sympathies, si l'auteur fait taire un peu sa rhétorique pour laisser parler ses souvenirs et son cœur. La curiosité publique, un peu déçue d'abord, peut donc être amplement dédommagée par les livraisons suivantes.

Avouons qu'il est difficile d'être neuf et heureusement indiscret sur la révolution et l'empire, après le déluge de livres qui devient menaçant pour les lecteurs. Chacun a désiré un travail où les faits, étroitement groupés, quoique sans confusion, conduisissent rapidement aux résultats. L'*Essai sur l'établissement monarchique de Napoléon* (1), par M. Camille Paganel, correspond à ce but. L'auteur ne donne pas exactement tout ce que son titre semble promettre, c'est-à-dire des détails précis sur l'agencement des ressorts administratifs, sur cette immense machine gouvernementale, dont la vitalité fut telle, comme il le dit lui-même, que la France actuelle, à un point de vue politique tout différent, conserve, comme gage de salut, la plupart des grands procédés pratiques de l'empire. Mais n'est-il pas assez honorable pour M. Paganel d'avoir donné une excellente biographie d'un homme qui absorbe en lui son époque, et d'avoir dissimulé, par un remarquable talent de style, la sécheresse ordinaire des résumés analytiques ?

V. *Histoire étrangère.*— Moins connue nécessairement que celle de notre pays, l'histoire extérieure fournit plus souvent d'instructives publications. La Péninsule espagnole achète, trop chèrement sans doute, l'honneur d'occuper l'Europe entière. On dirait qu'elle prend à tâche de confesser son impuissance, en laissant aux nations actives le soin de débrouiller ses propres annales. En Allemagne, MM. Aschbach, Lembkè et Schœfer poursuivent des travaux qui déjà font autorité. En France, on a entrepris l'année dernière trois histoires générales, et publié plus de vingt ouvrages sur les institutions du pays, ses ressources et la lutte présentement engagée. Nous pourrions citer ici, comme se rattachant aux origines du peuple espagnol, les recherches provoquées par l'Académie des inscriptions, sur les migrations des Wandales, et leur établissement en Afrique; mais le mémoire couronné, celui de M. Papencordt (de Berlin),

(1) Chez Armand Aubrée, rue de Vaugirard, 17.

n'a pas été imprimé, en France du moins. Une *Histoire des Wandales*, qui est demeurée en dehors des concours pour n'avoir pas été envoyée à temps, eût sans doute séduit les juges qui mesurent le mérite par le nombre des textes cités. A nos yeux, le lourd volume de M. Marcus n'est qu'un amas de matériaux préparés au profit d'une main plus habile. Un seul livre entre tous ceux qu'un intérêt de circonstance fait éclore, présente les caractères d'une œuvre durable : C'est l'*Histoire d'Espagne*, depuis l'invasion des Goths, jusqu'au commencement du XIXe siècle, par M. Rosseeuw Saint-Hilaire (1). Ses titres à une honorable distinction sont l'étude des documens originaux souvent faite sur les lieux, une érudition sévère, et surtout un sentiment vrai de la composition historique. Le premier volume, qui en promet cinq ou six autres, inaugure dignement l'entreprise. Après un coup d'œil jeté sur la configuration physique du pays, et des recherches sur les deux familles primitives dont la fusion est constatée par le nom de Celtibères, l'auteur commente les rares témoignages de l'antiquité sur la domination successive des Phéniciens, des Grecs et des Carthaginois. Vient la conquête romaine, et dès-lors on trouve les secours, ou plutôt les leçons des grands historiens de la Grèce et de Rome, Tite-Live et Plutarque, Polybe et Appien. Mais l'historien moderne est dans ses emprunts d'une réserve presque respectueuse; on dirait qu'il songe moins à ranimer Scipion, Viriathes et Sertorius, qu'à rappeler les portraits consacrés de ces grands hommes. A l'apparition des Barbares, la scène s'agrandit : le récit s'anime et se colore. Mais aussi, quel spectacle pour l'imagination, quel abîme pour la pensée! Une engeance brutale et vagabonde se laisse discipliner par de pauvres prêtres; la force aveugle se soumet à l'intelligence, pour pulvériser les ruines gênantes de l'ancien monde, et enfoncer dans un sol trempé de sang, la base des sociétés à venir. Une race, entre toutes celles qui concoururent au grand œuvre, a dû être particulièrement étudiée; c'est un groupe de la famille gothique, établi au commencement du Ve siècle sur les bords du Danube. Déplacé violemment par le choc des Huns, il retombe de tout son poids sur l'empire romain; l'Espagne lui est offerte pour rançon, à condition de la disputer aux Alains, aux Suèves et aux Wandales, qui déjà l'ont envahie. La marche des Goths, leur station d'un siècle dans le midi de la Gaule, leur expulsion au-delà des Pyrénées par Clovis, leur conversion au catholicisme sous les rois de Tolède, les révoltes, l'affreuse dépravation qui les laissent épuisés, quand surviennent les Arabes; en un mot, les points décisifs dans leur existence de trois cents ans, sont consignés dans toutes les histoires; mais dans celle de M. Rosseeuw Saint-Hilaire,

(1) Tome Ier in-8, prix : 8 francs. Chez Levraut, rue de La Harpe, 81.

l'intérêt nous a paru renouvelé par l'abondance et la sagacité des développemens. On lit dans l'introduction : « Une époque dont il reste un code et des conciles finit toujours par se comprendre. » En effet, l'analyse intelligente doit lire dans une loi la cause qui l'a provoquée : le remède y dénonce le mal. Dans le silence des chroniques, l'auteur a su faire parler les actes successifs des conciles de Tolède, et le Code gothique connu sous le titre de : *Forum Judicum;* c'est par eux qu'il éclaire le travail de la civilisation qui fait d'une peuplade farouche, le centre d'une société régulière. Il nous est arrivé rarement, dans notre revue des historiens, d'avoir à nous occuper de style. Le silence sur ce point serait une injustice envers M. Rosseeuw Saint-Hilaire. L'exécution de son livre est remarquable, moins peut-être par des qualités saisissantes, que par l'absence des défauts qui appartiennent à l'époque. On trouvera plaisir à un récit plein et suivi, que relèvent parfois des pages franchement, heureusement écrites; et c'est surtout ce genre de mérite qui nous fait espérer le succès pour l'une des plus utiles et des plus estimables productions de la nouvelle école historique.

Un devoir de la critique est de soutenir l'attention sur les livres sérieux, et pour lesquels on a courageusement sondé toutes les sources de la vérité. A ce titre, on nous pardonnera de revenir sur un ouvrage que nous avons déjà mentionné plusieurs fois, l'*Histoire de l'empire ottoman*, par M. de Hammer (1). La troisième livraison embrasse dans un demi-siècle (1520 à 1574) les règnes de Souleiman, que les nations chrétiennes ont salué du titre de grand, et de Sélim II, dont les défauts disparurent sous les reflets de la gloire paternelle. Plus de vingt campagnes, dont treize conduites en personne par Souleiman; des luttes sauvages où deux armées se dévorent; Rhodes arrachée enfin aux chevaliers de Jérusalem; Belgrade et Ofen emportées d'assaut; le sol allemand violé et les murs de Vienne entamés par le canon des Turcs; les côtes de la Méditerranée constamment menacées; les états barbaresques rendus tributaires; l'empire étendu à l'orient par la prise de Bagdad; au nord, par le refoulement des Slaves; au midi, par la conquête de l'Yemen, qui complète la soumission de la péninsule arabique; enfin, pour faire une ombre au tableau des victoires ottomanes, la bataille de Lépante, le seul avantage mémorable obtenu par les chrétiens : tels sont les faits qui, minutieusement racontés, animent le mouvement dramatique du récit. L'histoire de cette même époque répond encore à une des préoccupations présentes du monde politique. Le règne de Souleiman fut le plus haut point de la puissance ottomane; mais les historiens orientaux, ceux que

(1) Tomes V et VI, et 3e livraison de l'atlas. Chez Bellizard, rue de Verneuil, 1.

M. de Hammer consulte de préférence, reprochent à ce prince d'avoir semé imprudemment les premiers germes de dissolution. Un écrivain turc, Khotschibeg, qui doit à un ouvrage sur cette matière un titre non moins honorable pour notre littérature que pour lui-même, celui de *Montesquieu turc*, signale cinq causes de décadence. Souleiman, dit-il, s'abstint le premier de paraître aux séances du divan, et se contenta de les suivre derrière la fenêtre voilée. En dérobant sa personne aux regards, à l'exemple des anciens despotes de l'Orient, le souverain ne relevait le prestige de la majesté royale qu'aux dépens de son autorité réelle. La seconde faute est d'avoir nommé ses favoris aux grandes dignités sans qu'ils eussent traversé la série des fonctions secondaires, comme on l'exigeait précédemment, de sorte que, dans la suite, le bon plaisir du maître devint un titre suffisant pour les charges qui exigent les garanties du mérite et de l'expérience. Un autre grief est l'intervention du harem dans les affaires de l'état, influence corruptrice conquise au profit des favorites par les charmes irrésistibles de la célèbre Roxelane. Le juge sévère termine par le double reproche d'avoir enrichi les grands de l'état par de folles prodigalités, et d'avoir souffert que ceux-ci trafiquassent des emplois secondaires pour satisfaire les tentations toujours renaissantes du luxe et des vices qu'il entraîne. Telles sont donc, de l'aveu des Ottomans, les principales causes de ruine. Mais, à nos yeux, le mal est plus grave encore : c'est un vice organique et irrémédiable. C'est que ce qu'on appelle par inadvertance la nation turque n'est pas réellement une nation. La nationalité d'un peuple ne se trouve constituée que par un accord d'intérêts et de sentimens, par une tendance, soit raisonnée, soit instinctive, vers la réalisation d'une œuvre commune. Qu'on observe les sociétés chrétiennes, et on verra qu'elles ont travaillé sans relâche à la transformation du monde ancien. On verra que les bouleversemens, les institutions, l'étonnante activité d'esprit des Occidentaux, n'ont jamais été qu'un acheminement vers un but qui paraît être l'égalité politique, c'est-à-dire le libre développement des facultés de chacun et le bien-être général garanti par l'heureuse harmonie du droit et du devoir. Il est à remarquer surtout que les grands états de l'Europe ne sont pas mis en péril par les fautes de leurs chefs, que la force aveugle peut changer les gouvernemens et la ligne des frontières, mais que la communauté nationale n'en subsiste pas moins pour marcher vers l'accomplissement de ses destinées. Un pareil phénomène est-il donc possible dans une agglomération de quatorze millions d'hommes, suivant la plus récente estimation, où les vrais Turcs, la race conquérante, comptent à peine pour un vingtième, où la masse est partagée en peuplades rivales, Slaves, Albanais, Grecs, Arméniens, Francs, un tiers au plus mahométan, le reste réparti entre les différens

rites chrétiens; pour tout dire en un mot, tous divisés de foi et de loi? L'établissement et la splendeur des Ottomans ne sont vraiment qu'un fait transitoire et exceptionnel. Les succès militaires n'ont rien de surprenant avec des chefs comme Mahomet II, qui punissent à l'égal d'un crime le moindre revers, qui poussent en avant leurs soldats en braquant derrière eux leurs monstrueux canons, qui irritent les instincts féroces par la promesse du pillage, qui attirent les aventuriers de l'Europe par la chance d'une merveilleuse fortune; car, suivant la remarque de M. de Hammer, sur dix grands visirs nommés par Souleiman, huit étaient des renégats, ainsi que tous les hommes remarquables du même temps. Que les sauvages traditions du conquérant se soient conservées pendant quatre règnes et l'espace d'un siècle, c'est déjà merveille; mais une énergie qu'aucune source morale ne ravivait a dû s'affaisser à la longue. Le temps, qui use tout, a émoussé le tranchant du sabre; il ne faut pas chercher d'autre cause à la décadence d'un empire dont le sabre seul a tracé les limites.

Une crise dernière est assez imminente aujourd'hui pour occuper tous les cercles politiques. Quand sonnera l'heure fatale, que deviendra le plus riche sol de l'Europe? Relèvera-t-on en faveur d'une dynastie nouvelle le trône de Constantin? Ou bien, si l'on partage le territoire au profit des états limitrophes, comment offrir aux autres puissances une compensation assez forte pour conserver l'ancienne fiction des équilibristes politiques? Ce sont là des difficultés qui semblent menacer l'avenir d'une crise sanglante. Il se trouve pourtant des publicistes qui n'admettent pas ces tristes prévisions, et qui prétendent avoir découvert dans le régime ottoman des conditions de force et de durée inaperçues avant eux. Telle est la thèse soutenue dans un ouvrage, ou plutôt en deux mémoires réunis sous ce titre : *La Turquie, ses ressources, son organisation municipale et son commerce* (1). La plus importante moitié appartient à M. David Urquhart, secrétaire de l'ambassade anglaise à Constantinople, et en grande faveur aujourd'hui auprès du divan. L'introduction, qui forme le premier volume, est d'un auteur anonyme dont les sympathies sont françaises. Ce dernier, après avoir mis en contraste les institutions, les croyances et les mœurs de l'Orient et de l'Occident, admet fort légèrement que la différence du régime social, si tranchée entre ces deux régions, tient, comme un attribut naturel, à des causes locales et invariables; qu'en conséquence, ces deux mondes doivent renoncer à se modifier l'un l'autre, mais, au contraire, aider par une bienveillante réciprocité le développement du principe vital propre à chacun. Les

(1) Chez Arthus Bertrand, rue Hautefeuille, 23; 2 vol. in-8° avec carte. Prix : 16 fr.

dernières visions de ce beau rêve nous montrent, comme deux foyers lumineux rayonnant sur l'humanité entière, Constantinople et Paris : la machine à progrès est complétée par l'Autriche, qui fonctionne en qualité de *conducteur*, et promène bénévolement l'étincelle civilisatrice. La pensée de M. Urquhart est beaucoup moins pittoresque. Pour lui, Anglais, la Turquie est un pays qui possède 3,000 milles de côtes, un territoire de 5,000 milles carrés couvert des produits les plus variés, abondant en forêts et en richesses minérales, ouvrant d'innombrables communications avec l'Asie ; un pays qui, privé d'industrie, doit désirer l'échange des matières premières, et notamment du coton et de la soie, contre des objets manufacturés. L'auteur anglais démontre fort bien que l'intérêt de l'Angleterre est de maintenir l'intégrité de la Turquie, dans l'espoir d'y *commander le marché*. Enfin les deux écrivains tombent d'accord sur un point, qui a du moins le mérite de la nouveauté. Ils affirment que la Turquie possède en elle-même les élémens de sa réorganisation, qu'elle peut sortir plus forte que jamais de la crise qu'elle subit, déjouer toutes les intrigues mises en œuvre pour la perdre, et servir long-temps de barrière à l'Europe contre les envahissemens de la Russie. Or, ce principe de salut, c'est l'existence des institutions locales et municipales découvertes par M. Urquhart, à qui nous laissons la parole :

« En nous servant du terme : institutions municipales, nous entendons désigner l'administration que les habitans d'un village, d'un bourg, ont établie pour régir les affaires de la localité, avec une constitution bien distincte, et une indépendance bien nette du gouvernement politique. Les Turcs renversèrent l'administration, les institutions, les coutumes, la hiérarchie qui existaient sous l'empire d'Orient ; mais ils n'imposèrent à leurs tributaires ni leurs formes administratives, ni leur loi civile, qui était écrite dans leurs livres religieux. Aussi les institutions adoptées par les rayas sont si indépendantes du code musulman, que, *partout où la prospérité s'est développée*, on peut remarquer qu'il y a eu *absence complète de rapports politiques* avec la Porte. J'irai plus loin, et je dirai que le développement de la prospérité est la conséquence invariable de la *négligence* de l'administration centrale. »

Si la sublime Porte ne peut régénérer son peuple qu'à force de le *négliger*, il nous semble que sa conservation est au moins inutile. Nous croyons encore que la diversité des institutions ne sera pas généralement approuvée comme un gage de stabilité, et que les politiques persisteront à considérer l'empire turc comme une agglomération d'esclaves, auxquels on laisse la faculté de se régir comme ils veulent ou comme ils peuvent, pourvu qu'ils paient à leurs maîtres le tribut qui ne les exempte pas toujours des avanies. Au surplus, notre dissentiment en cette matière

avec M. Urquhart ne nous empêche pas de reconnaître l'intérêt de son livre, un des plus utiles à consulter sur la population, sur le régime administratif, financier et commercial de la Turquie.

Si, comme on paraît le craindre, la question orientale était livrée aux chances des batailles, les régions slaves et germaniques deviendraient le rendez-vous de toutes les ambitions européennes, et alors on sentirait l'importance d'un ouvrage récemment publié par le comte Stanislas Plater (1). C'est un atlas historique et militaire de la Pologne, figurant, dans une succession de cartes coloriées, les révolutions territoriales, le tracé des campagnes, le plan des siéges et batailles mémorables, depuis le commencement du XVIIe siècle jusqu'à nos jours. Le texte en regard de chaque tableau résume la situation politique de l'époque, les forces et le mouvement des armées, les résultats généraux de la campagne. L'histoire polonaise des deux derniers siècles devait prendre naturellement la forme d'un cours d'instruction militaire, la Pologne étant, pour ainsi dire, une carrière où ont exercé tour à tour les grands maîtres de l'art, Gustave-Adolphe, Sobieski, Charles XII, Frédéric et Napoléon.

On s'exposerait à de graves erreurs sur le principe vital des grands peuples, si l'on s'en tenait à l'impression d'un seul écrivain, quelque judicieux et désintéressé qu'il fût. Il faut, au contraire, rapprocher les témoignages et les contrôler l'un par l'autre. Les préjugés de pays et de doctrine, l'intérêt, le caprice, produisent sur chaque objet les avis les plus divers. Ainsi se forme une série d'idées dont l'exagération marque les limites extrêmes, mais au centre desquelles on a chance de trouver la vérité. Les expériences de ce genre sont autre chose qu'un jeu d'érudition, quand elles portent sur une nation éminemment laborieuse : il y a profit réel à lire des livres comme *L'Angleterre en* 1835 (2), lettres écrites à des amis par M. de Raumer, professeur d'histoire à l'université de Berlin, et *Observations recueillies en Angleterre* (3), par M. Simon, rédacteur en chef de l'une de nos meilleures feuilles provinciales. Le premier voyageur, franc Germain, c'est-à-dire un peu Anglais, ne perd jamais l'occasion d'exalter les trois royaumes aux dépens de ce pauvre royaume de France. A cette faiblesse près, il fait preuve de science et de raison élevée. Chez lui, la pensée déborde et noie l'observation : les coutumes anglaises ne sont plus qu'un texte de dissertations sur l'histoire et l'économie politique, qui ne portent pas tous leurs fruits, parce que les hasards de la correspondance en détruisent presque toujours l'enchaîne-

(1) Deux cahiers in-folio. Prix : 12 fr. Chez Dufart, quai Malaquais, 1.
(2) 2 vol. in-8°. Chez H. Fournier, rue de Seine, 14.
(3) Chez Pesron, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, 13; 2 vol. in-8°.

ment. L'ouvrage de M. Simon fait contraste avec le précédent par la précision du plan et par une impartialité de bon goût : la balance qu'il tient entre les deux peuples penche alternativement sans blesser jamais. Pour les côtés vulnérables de nos rivaux, comme la littérature, les arts, l'instruction supérieure, il atténue sa critique, et l'emprisonne, pour ainsi dire, en trois chapitres. Dans le reste du livre, ce n'est plus qu'un humble disciple qui vient étudier la grande science du *comfort* et les lois du mouvement industriel. Chose remarquable! ce séjour chez nos voisins paraît avoir relevé aux yeux de l'observateur l'importance commerciale de la France. Après avoir passé en revue les objets divers des transactions mercantiles, il affirme, ce sont ses propres termes, que, si l'Angleterre peut, sur certains articles, nous faire une concurrence fâcheuse, sur beaucoup d'autres, à notre tour, nous prenons notre revanche, et qu'enfin, sur un grand nombre, les avantages sont compensés. Ces conclusions, confirmées par des documens statistiques, appellent l'attention des spéculateurs, et promettent au livre de M. Simon le succès qui, tôt ou tard, récompense les travaux utiles.

Comment et sous quelle forme parviendrons-nous à nous approprier les innovations de la race anglaise? Tel est le programme inscrit par M. Michel Chevalier, en tête de ses *Lettres sur l'Amérique du Nord* (1). La supériorité des Anglais se conserve principalement par le système perfectionné des communications, et par la science du crédit. On conçoit que ces deux élémens de la prospérité commerciale aient pris, dans le Nouveau-Monde, plus de développemens que partout ailleurs; ils sont là des conditions d'existence. Disséminés sur un immense territoire, les Anglo-Américains sentent le besoin d'abréger les distances : trop jeunes pour avoir amassé les richesses réelles, souvent inactives en d'autres états, ils se procurent, par le crédit, un capital factice qui devient l'instrument du travail. En aucun pays, la fièvre industrielle n'a été plus ardente; mais du moins en Amérique la spéculation s'ennoblit par son but et ses résultats. Elle entre en lutte contre une nature sauvage et indomptée; elle sème dans les déserts qu'elle a conquis des villes, des ateliers, des écoles; elle prépare, pour la civilisation de l'ancien monde, un vaste et somptueux théâtre; elle apprend surtout aux nations exubérantes, que les contrées incultes, c'est-à-dire les deux tiers du globe, sont, pour l'intelligence et le travail, de véritables terres promises. Il faut en convenir, cette œuvre combinée de l'activité humaine et de la loi providentielle compose un magnifique ensemble; et quand il arrive, comme aujourd'hui, qu'il soit décrit par un homme chez qui le jet poétique domine la science, il prend

(1) Chez Charles Gosselin, rue Saint-Germain-des-Prés, 9; 2 vol. in-8°. Prix : 16 fr.

un caractère de grandeur auquel la plus froide raison doit céder. Mais dans cette chaleur d'enthousiasme, dans cette impatience d'imitation, n'a-t-on pas oublié trop facilement qu'entre la condition des Américains et la nôtre il existe des différences qu'il serait trop long d'énumérer, et dont une seule remarque de M. Chevalier fait ressortir l'importance. — « En Europe, dit-il, une coalition d'ouvriers ne peut signifier que l'une de ces deux alternatives : augmentez nos salaires, sinon nous nous laissons mourir de faim, nous, nos femmes et nos enfans (ce qui est absurde), ou : augmentez nos salaires, sinon nous prenons nos fusils (ce qui est un défi de guerre civile). En Amérique, au contraire, une coalition signifie : augmentez nos salaires, sinon nous allons à l'ouest. Voilà pourquoi les coalitions qui, en Europe, sont souvent de force à ébranler les pouvoirs robustement organisés, ne présentent aucun danger pour l'ordre public aux États-Unis où l'autorité est désarmée. »

Il est évident que le rapide accroissement de la tige américaine tient à des circonstances inouies dans les fastes de l'humanité. Mais la veine de prospérité n'est pas inépuisable. On peut prévoir l'époque où les pionniers atteindront les dernières limites de l'ouest, où le congrès n'aura plus de terrain à vendre à raison de 16 francs l'hectare. De 1790 à 1832, la population a suivi la loi progressive indiquée par Malthus (1). S'il arrivait que la progression arithmétique se soutînt encore pendant un siècle, le domaine de l'Union serait dès-lors plus chargé que l'Europe entière. Le peuple américain n'a pas eu de jeunesse : l'abus des forces viriles hâtera pour lui les infirmités qui affligent nos sociétés vieillies. Qu'on se le représente donc, dans un état analogue au nôtre, épuisé par l'encombrement, le combat des intérêts, l'héritage des passions, la fatigue morale, et qu'on se demande si ces maux trouveront leur remède dans la pétulance industrielle et l'équilibre fédératif qui ont aujourd'hui tant d'admirateurs en Europe? Il est permis d'en douter, en trouvant dans un ouvrage consacré à un peuple à peine constitué, une lettre qui a pour titre : *Symptômes de révolutions.* — « Une crise est imminente, dit l'auteur d'après M. Clay, une des lumières du congrès : le système américain ne joue plus régulièrement. Au nord, l'extension illimitée du droit de suffrage, sans la création d'aucune institution politique régulatrice, a rompu tout équilibre. Au sud, la vieille base empruntée aux sociétés d'avant J.-C., sur laquelle on a voulu élever au XIXe siècle un ordre social nouveau, s'agite et menace de bouleverser l'œuvre à demi achevée des imprévoyans bâtisseurs. Dans l'ouest, une population sortie de terre, affecte déjà des

(1) Cet économiste a établi que la population d'un état peut se doubler en vingt-cinq ans, en supposant toutes circonstances favorables. La Chine a, dit-on, réalisé cette loi sous les deux derniers règnes.

prétentions de prépondérance, disons mieux, de domination sur le nord et le sud. Partout les relations établies par l'ancien pacte fédéral viennent se heurter contre des incompatibilités. La rupture de l'Union, dont l'idée seule eût fait frémir, il y a dix ans, qui était rangée parmi les choses infâmes qu'il n'est pas permis de nommer, la rupture de l'Union a été appelée sans que la foudre soit tombée sur la tête du sacrilége. Maintenant, c'est un lieu commun de conversation. Or, la rupture de l'Union, si elle avait lieu, serait la plus complète des révolutions possibles. »

L'agitation intérieure n'est pas toujours dangereuse : elle peut n'être qu'une fièvre de croissance, une tendance vers d'utiles réformes. Mais ici, l'instinct qui se trahit dans les masses, lui donne un caractère sombre et inquiétant. M. Chevalier, dont le témoignage n'est certainement pas hostile, nous montre l'émeute s'érigeant en justice nationale, torturant dans la rue le citoyen sur le soupçon de sympathie pour les noirs. L'écrivain qui ne sait pas taire une vérité courageuse, n'échappe aux mauvais traitemens que par un exil volontaire. Pour la classe aisée, toutes les lois disparaissent devant celle de la convenance (*expediency*), et c'est en vertu de cette loi qu'on maintient l'esclavage et qu'on dépouille l'Indien. Le courage civil, dit encore M. Chevalier, cette vertu des Hampden, paraît s'éteindre : les riches, effrayés par de récentes dévastations, sentent le besoin de fortifier l'autorité; ils voudraient se former eux-mêmes en milice urbaine, et ils n'osent dans la crainte d'organiser la guerre civile. Il est remarquable que cette décadence prématurée est attribuée à l'influence du comptoir, par l'un des plus chauds promoteurs du régime commercial. — « La génération actuelle des États-Unis, dit-il, vivant dans une atmosphère d'intérêts, si elle est supérieure à la génération révolutionnaire en intelligence et en audace industrielle, lui est bien inférieure en courage civil et en amour du bien public. » — C'est encore par une semblable inadvertance que M. Chevalier, après une théorie assez obscure sur les inconvéniens d'une trop grande unité nationale, et les avantages d'un double type au sein d'un peuple, revient à plusieurs reprises sur les inimitiés et la désunion imminente de l'*Yankee* et du *Virginien*, les deux types des États-Unis. L'auteur, qui blâme chez autrui le penchant à l'idéalisation, se laisse aller, dans son introduction, à de vagues théories, à des mouvemens prophétiques, qui ont plus d'éclat que de justesse. Nous avons hâte de dire que si ces contradictions sont remarquées, c'est que les plus légères taches deviennent apparentes dans les beaux ouvrages. Elles tiennent évidemment à la forme épistolaire qui fractionne le cadre, et qui, en affranchissant l'écrivain du travail des transitions, laisse subsister l'inévitable divergence des premières idées. C'est d'ailleurs par l'impression de l'ensemble et par la portée des prin-

cipes qu'il faut juger une œuvre sérieuse, et cette épreuve laisse une haute idée de l'auteur. Nous avons surtout remarqué dans les lettres intitulées : *Amélioration sociale*, des pages sévèrement écrites, et que la plus scrupuleuse philosophie avouerait.

Les caprices de la bibliographie nous conduisent en Chine, sur les traces de M. Davis (1). L'auteur entre en matière par un exposé historique des relations établies entre les Européens et les Chinois, depuis les souvenirs confus de l'antiquité, jusqu'aux missions religieuses ou commerciales des Occidentaux, particulièrement des Anglais. Viennent ensuite la topographie et l'histoire politique de l'empire. Cette partie n'est pas exempte de sécheresse, et elle exigeait peut-être plus de deux chapitres ; mais la curiosité est satisfaite sur tout ce qui se rapporte au mécanisme social : gouvernement, législation, sectes diverses, caractères physiques des individus, aspect du pays, industrie, commerce à l'intérieur et dans ses relations avec l'Occident. Les pages consacrées par l'auteur anglais à la langue et à la littérature sont complétées par un travail de M. Bazin aîné, et par la traduction de plusieurs fragmens choisis. Tel est le cadre rempli par un homme qui a fait un séjour de vingt ans à Canton, en qualité d'agent commercial, qui a traversé à la suite des ambassades les provinces inaccessibles aux Européens, et qui, dit-on, parle et écrit le chinois comme l'anglais. Le livre de M. Davis, adressé aux lecteurs de toutes classes, corrigera sans doute beaucoup de notions fausses qu'on a répandues dans l'intérêt d'un système. Il fut de mode long-temps de répéter que le peuple chinois jouissait, depuis des milliers d'années, du bienfait de la civilisation, et que la sagesse de ses institutions le préservait des déchiremens, de la misère, des superstitions et des autres fléaux européens. On sait enfin ce que vaut cette assertion. L'immobilité du céleste empire, rompue d'ailleurs par d'assez fréquentes commotions, n'est réellement qu'une incurable inertie. Le régime patriarcal, le pouvoir absolu du chef de famille, qui est la forme rudimentaire des sociétés, subsiste dans toute sa force chez les Chinois. Là, comme dans l'antiquité, le père a droit de vie et de mort sur ses enfans. Il peut les détruire dès leur naissance, et plus tard devenir à la fois leur juge et leur bourreau, et il n'est même passible que d'une correction très légère, s'il lui arrive de les tuer sans cause légitime. Ce despotisme paternel, que les lois romaines ont successivement modéré, que le christianisme a aboli, en proclamant l'égalité de toutes les créatures devant Dieu et devant la loi, il a au contraire été entretenu en Chine par la législation et les coutumes religieuses. La chaîne de l'obéissance filiale n'est pas même rompue par la mort. Tout

(1) *La Chine*, 2 vol. in-8°, avec des gravures sur bois. Chez Paulin, rue de Seine, 33.

homme qui s'éloigne du sol où reposent ses ancêtres est en même temps frappé par les édits, et par la réprobation générale. Une solidarité est établie entre le fils et le père, et l'un est quelquefois puni ou récompensé selon les actes de l'autre. Le crime de lèse-majesté paternelle est considéré comme une calamité publique, et châtié comme une atteinte portée à la constitution de l'état. Nous citerons, d'après M. Davis, un exemple récent de sévérité. La cour de Pékin, ayant appris qu'un homme avait maltraité sa mère, résolut de fortifier, par une expiation solennelle, le principe vital de l'empire. Le théâtre du crime fut frappé d'anathème et de malédiction; le coupable fut mis à mort ainsi que sa femme, accusée de complicité; la mère de cette femme fut bâtonnée, et exilée comme responsable des torts de sa fille. Les examens publics auxquels se préparaient les étudians du district furent suspendus pendant trois années; les magistrats furent privés de leurs emplois et bannis; en même temps, un édit de l'empereur adressé à une population de plus de trois cent millions d'ames, déclarait que pareille justice serait faite de tous les enfans rebelles à leurs parens.

Dans un tel système d'éducation, l'obéissance est plutôt une habitude instinctive qu'une vertu morale; la volonté individuelle, le ressort de l'énergie peut être incessamment brisé par le caprice et l'inintelligence du chef de famille. Au lieu de modérer la sève quelquefois exubérante de la jeunesse, on la laisse absorber entièrement par la vieillesse défiante et chagrine. Le despotisme paternel, auquel on attribue en Chine la stabilité de l'empire, l'eût au contraire conduit à l'anéantissement, si sa déplorable influence n'avait pas été contrebalancée par une autre coutume traditionnelle, qui a pris force de loi. Là, le savoir, ou plutôt l'érudition littérale, conduit à tout. La noblesse militaire, qui doit ses titres à la conquête, est complètement éclipsée par le corps des lettrés, auxquels sont dévolues toutes les fonctions publiques. Ce privilége acquis au mérite a entretenu quelque peu d'émulation. Néanmoins la masse du peuple est toujours restée stationnaire et sans vigueur; elle n'a utilisé que très imparfaitement les avantages physiques qu'elle possède, et dans les découvertes industrielles, elle s'en est tenue à la première idée que le hasard peut-être a fournie. Fourbe et arrogante avec les Européens, dont les intentions ont toujours été pacifiques, elle n'a jamais su se défendre contre les hordes de l'Asie centrale, qui ont placé plusieurs dynasties sur le trône impérial. Les institutions chinoises sont tellement dissolvantes, que les conquérans barbares, qui les ont ordinairement adoptées, n'ont pas tardé à s'annuler eux-mêmes. M. Davis fait remarquer à ce sujet que la famille Mandchoue actuellement régnante, après avoir fourni deux hommes supérieurs, montre des symptômes non équivoques d'abâtardis-

sement. La domination d'une race dégénérée étant insupportable, il se forme partout des sociétés politiques, dont le but avoué est le renversement de Tao-Kouang (gloire de la raison) et l'expulsion des Tartares. La crise pourra être déterminée par l'accroissement prodigieux de la population, qui déjà est hors de proportion avec les moyens naturels de subsistance. On assure qu'un Français établi aux États-Unis sollicite, dans un mémoire adressé au congrès américain, l'autorisation et les moyens de se rendre en Chine, afin d'y déterminer une inévitable migration; ainsi, une colonie chinoise, établie sur la côte occidentale de l'Amérique du Nord, lierait intimement le monde nouveau à l'Orient; ce serait peut-être encore un moyen d'éluder les prétentions de l'Angleterre qui s'arroge des droits sur les bords de la mer Pacifique, et certainement n'en abandonnera pas la possession aux Américains sans indemnités (1). En supposant que cette gigantesque pensée fût autre chose qu'une ivresse d'imagination, elle échouerait devant le préjugé qui attache le Chinois au tombeau des ancêtres. Une révolution doit donc bientôt fractionner le plus grand peuple du monde. Sans prétendre au rôle de prophète, on peut dire que ses destinées se décideront sous l'influence de son dangereux voisinage; car la Chine, pressée au nord par la Russie asiatique, au sud par l'Inde anglaise, peut recevoir ironiquement le titre *d'empire du milieu*, qu'elle s'attribuait autrefois dans son orgueilleuse ignorance.

VI. *Archéologie.* — Les Occidentaux, assez riches pour être généreux, ont abandonné aux Chinois l'honneur des trois découvertes qui ont renouvelé le monde, la boussole, la poudre à canon et l'imprimerie. Il y a pourtant matière à litige pour les deux dernières. Les droits véritables de l'inventeur résultent, non pas de la remarque d'un fait souvent dû au hasard, mais de l'ingénieuse application d'un fait observé. Que les Chinois aient reconnu la propriété fulminante d'un certain mélange, il n'y a pas là grand mérite. On prétend même que la constitution géologique de quelques terrains à dû hâter cette découverte. Mais deviner le mécanisme de l'explosion, calculer la force de transition du corps solide à l'état gazeux, faire servir cette dilatation au jet d'un projectile, voilà l'œuvre du génie que les Chinois n'ont pas même soupçonnée avant le XVIe siècle. Relativement à l'imprimerie, on pourrait dire que c'est la mobilité des caractères qui en fait un merveilleux instrument de civilisation. Or, l'écriture idéographique ne permettant pas l'emploi de ce système, les Chinois en sont encore aux planches gravées en relief. Mais l'invention de la stéréotypie, qui ne date chez eux que du Xe siècle de notre ère, leur appartient-

(1) Les deux puissances sont convenues de laisser la question pendante jusqu'en 1840.

elle réellement? Ne serait-il pas juste de la restituer à l'antiquité romaine? Ce scrupule nous est suggéré par une dissertation qui fait partie d'un recueil récemment publié par M. Quatremère de Quincy. Les critiques latins attribuent à M. Varron une invention de nature, disent-ils, à faire envie aux dieux, puisqu'elle donne l'immortalité aux grands hommes, et les rend présens partout à la fois, en multipliant à l'infini leur image. Selon M. Quatremère de Quincy, Varron avait imaginé un procédé assez semblable à celui qui est encore en usage aujourd'hui pour l'impression des étoffes et des papiers peints. Il faisait graver au burin autant de planches d'ivoire qu'il y avait de nuances dans le portrait-modèle, et une toile de lin était appliquée successivement sur les planches diversement coloriées. La pression était exercée par une énorme pierre cylindrique. La conjecture du savant académicien repose sur une nouvelle interprétation de certains textes, et sur la représentation d'une scène d'atelier tracée à Herculanum : elle explique heureusement l'emploi de quelques instrumens dont l'usage avait été méconnu jusqu'ici, au grand désespoir des archéologues. Le but de Varron était d'enrichir à peu de frais les collections iconographiques dont les Romains avaient le goût : lui-même possédait un répertoire biographique où l'on comptait sept cents figures. Il est permis de supposer qu'on faisait graver, au bas de chaque portrait, le nom et peut être une notice succincte du personnage. On conçoit que la découverte n'ait pas été appliquée à la reproduction des écrits volumineux. La gravure en relief eût été beaucoup plus dispendieuse que la copie des manuscrits à une époque où les livres ne s'adressaient qu'à un très petit nombre d'adeptes. Quoique le germe précieux fût resté sans fécondation, il n'a pas été complètement abandonné, car la peinture n'eût pas choisi, pour décorer les murs d'un édifice, une pratique tombée en désuétude. Dans l'Orient au contraire, où l'écriture idéographique offre un sens même aux peuples d'idiomes divers; en Chine, où il faut savoir lire parce que souvent on est forcé de rectifier, en écrivant, l'imperfection du langage et de converser plume à la main, la multiplication des caractères au moyen de planches solides, pouvait devenir dès le xe siècle, l'objet d'une exploitation commerciale. Néanmoins la dissertation de M. Quatremère de Quincy nous autorise à revendiquer en faveur des Européens la première idée du procédé.

On trouve dans le même recueil un opuscule sur la *Vénus* de Milo, l'une des gloires de notre Musée. Il y a du charme à suivre l'analyse ingénieuse, le sentiment éprouvé qui arrivent à reconnaître dans le marbre vivant l'inspiration de Praxitèle.

La dernière publication de la Société des antiquaires n'a d'intérêt que par un mémoire de M. de Santarem. C'est une notice sur plusieurs manuscrits, véritables trésors enfouis dans les bibliothèques publiques de

l'Europe, et particulièrement du Portugal. Dans les miniatures qui en font l'ornement, l'auteur croit retrouver la richesse d'invention, la pureté de style, en un mot les qualités éminentes que l'école du Pérugin appliqua plus tard à la peinture monumentale. A ce compte, les artistes en miniature seraient les véritables régénérateurs de l'art, car un chef-d'œuvre est également digne d'admiration, qu'il soit exécuté sur une feuille de parchemin ou sur un pan de muraille. M. de Santarem ajoute que la pratique de la miniature florissait en France à une époque où l'Italie n'en possédait pas même le nom, que les dessinateurs étrangers se formaient à l'école française, et que les rois de Portugal entretenaient à Paris des pensionnaires, pour exécuter les belles compositions qu'on admire encore aujourd'hui dans les manuscrits célèbres. Cette assertion d'un étranger, si honorable pour notre pays, appelle l'examen des artistes français.

Un ouvrage justement estimé, le *Cours d'Antiquités monumentales*, par M. de Caumont, s'est enrichi d'un cinquième volume. L'analyse archéologique, en grande faveur aujourd'hui, prouve matériellement que l'invention est prodigieusement rare, et que de tous temps le nom d'artiste a été usurpé par des ouvriers plus ou moins habiles dans l'emploi des théories particulières à l'époque, acceptées et pratiquées de confiance. L'indépendance de l'esprit, unie à ce degré de conviction qui entreprend de réaliser une conception nouvelle, c'est là un de ces phénomènes que l'histoire des arts n'a jamais montrés qu'à longs intervalles. Entre deux novateurs heureux se groupe instinctivement l'engeance des copistes : les différences légères que remarquaient les contemporains disparaissent à distance, de sorte que, pour nous, tous les ouvrages d'un siècle portent l'empreinte d'une même pensée. C'est ainsi qu'en étudiant les détails d'un monument dont les titres historiques sont perdus, on reconnaît à quelle époque et par quelle inspiration il a été construit, de même qu'on classe un végétal par l'inspection analytique de ses organes. Ce mode de nomenclature archéologique n'est pourtant pas infaillible. Il est assez ordinaire, par exemple, d'accorder trop d'importance à l'ornementation, qui, loin d'être un indice de l'époque et du style, doit naturellement présenter les caractères de la simplicité ou de la richesse, selon la générosité des fondateurs ou les ressources matérielles de la localité. Il serait plus prudent de ne s'en rapporter qu'aux dispositions générales, à l'inévitable relation entre le plan et la destination d'un édifice, c'est-à-dire qu'il faudrait tenir compte, avant tout, des modifications commandées par les croyances et les pratiques de chaque siècle. Après s'être un peu écarté de cette règle, en parlant de l'architecture religieuse, M. de Caumont y est revenu forcément dans son nouveau volume, qui traite de l'architecture civile et militaire, trop pauvre d'ornemens, trop défigu-

rée, dans les débris qui nous en restent, pour représenter des périodes progressives de style. Ce sont les variations du système de guerre, les crises féodales, les exigences de la vie privée, qui déterminent les âges caractéristiques de ce genre d'architecture, et ces indices nous paraissent à la fois les plus sûrs et les plus instructifs. M. de Caumont ne pouvait pas tout voir par lui-même; le cercle de son investigation ne dépasse jamais l'ouest de la France. La base de ses conclusions est donc étroite et incertaine : ce qui n'atténue pas la reconnaissance des artistes pour avoir importé chez nous une bonne méthode d'observation, et s'être voué le premier à un enseignement qui déjà porte ses fruits.

Pour que l'archéologie monumentale pût affermir son autorité scientifique, il faudrait qu'elle comptât beaucoup d'explorateurs exacts et judicieux comme M. Prosper Mérimée. En sa qualité d'inspecteur des monumens historiques, M. Mérimée a visité cette année les monumens de l'ancienne Bretagne (1). Cette contrée, plus qu'aucune autre, a conservé l'empreinte des trois âges de la civilisation européenne. Les monumens celtiques y sont encore en grand nombre. Quoiqu'ils aient particulièrement attiré l'attention des antiquaires, leur origine et leur destination sont encore problématiques. La forme et la disposition de ces masses grossières varie tellement, qu'il est impossible d'asseoir un système sur un classement méthodique; enfin, les traditions, desquelles on devrait recevoir quelque lumière historique, sont encore confuses et mal interprétées. Néanmoins, le vague espoir d'une découverte décisive alimente le zèle des érudits; celle qu'on vient de faire dans une petite île du Morbihan n'est pas sans importance. Le dolmen de Gavr' Innis se distingue de toutes les constructions celtiques par des sculptures et des dessins bizarres qui couvrent ses parois intérieures. Au milieu de ces ornemens, on voit des triangles très allongés, fort semblables à des coins, rappelant par cela même l'écriture cunéiforme. M. Mérimée, qui, en fait d'archéologie, professe le scepticisme, se refuse à cette conjecture, parce que, dit-il, ces signes ne paraissent se prêter qu'à un très petit nombre de combinaisons. Il nous semble qu'un rapprochement si singulier, conforme d'ailleurs aux hypothèses de l'ethnographie, demanderait un examen plus approfondi. L'établissement des Romains dans la Bretagne ayant été purement militaire, les ruines qu'ils y ont laissées n'ont qu'un intérêt stratégique. Enfin, la même province, si profondément catholique, est moins riche qu'aucune autre en édifices religieux. Ses grandes constructions datent d'une époque de décadence pour l'architecture, de la fin du XIVe au commencement du XVIe siècle. On remarque pourtant que

(1) *Notes d'un voyage dans l'ouest de la France*, 1 vol. in-8°. Chez H. Fournier, rue des Petits-Augustins, 26.

les innovations de mauvais goût n'ont pas altéré le caractère le plus essentiel du beau style gothique, l'élancement et la prédominance des lignes verticales. La pauvreté de l'ornementation dépend de la rareté des matériaux convenables, et ne doit pas être reprochée aux artistes du pays, qui ont fait leurs preuves dans la sculpture sur bois. M. Mérimée attribue une origine anglaise à l'architecture bretonne. Nous devons dire que son opinion a trouvé des contradicteurs qui signalent les caractères du prétendu style anglais dans l'est de la France, et notamment dans plusieurs églises de la Bourgogne et du Nivernais.

De simples notes de voyage nous rendent cette clarté, cette sobriété d'expression, ce tour vif et facile, qui ont valu à M. Mérimée une place à part, même dans les premiers rangs des prosateurs de notre époque. Renonçant à briller par le coloris, évitant le mot technique, ou du moins l'enchâssant de telle sorte qu'il s'explique par lui-même, il se maintient entre les deux excès où tombent aisément les imaginations riches, quand elles dérogent jusqu'aux sciences exactes. M. Mérimée ne se laisse jamais distraire de son observation. En présence d'une ruine pittoresque, au souvenir d'une tradition, on épie un éclair d'émotion dramatique, et on ne retrouve que l'imperturbable archéologue. Cette impassibilité réjouira sans doute les très doctes antiquaires; mais la foule des lecteurs en pourrait éprouver quelque désappointement. Nous-mêmes, en sentant tout ce qu'il y a de méritoire dans une semblable abnégation des plus brillantes qualités, nous n'avons pas la vertu d'en faire l'éloge.

VII. *Philosophie historique.* — Si aux livres dont nous venons d'offrir l'analyse on joignait ceux qui sont condamnés au silence, on verrait qu'il suffit de peu de mois pour conduire les lecteurs par les âges et les pays les plus divers. La multitude de documens originaux, de témoignages, de dissertations, de conjectures, d'autres diraient, en deux mots, le fatras historique que chaque jour accumule chez nous, est plus que doublée par le labeur des autres nations littéraires. L'admiration irréfléchie peut prendre l'encombrement pour de la richesse; mais pour les esprits austères, pour ceux qui se sentent la force d'édifier, le remaniement sans règle et sans fin des matériaux a des inconvéniens qui déjà se sont fait sentir. La prétention d'utiliser toutes ces ébauches serait folie. Il faut même renoncer à les connaître. Chacun s'en tient d'ordinaire aux autorités qui favorisent une idée préconçue; car il y a tant de versions sur chaque point, que les systèmes les plus contradictoires peuvent s'arroger aujourd'hui la confirmation des faits. Notre époque a fourni d'excellentes études partielles; elle est aussi riche qu'aucune autre en observateurs ingénieux ou profonds, en écrivains assez habiles pour donner une apparence de raison à la thèse qu'ils ont soutenue. Cependant, si l'on vient à comparer leurs

assertions, on s'étonne de les trouver incohérentes et souvent hostiles. En se repoussant l'une l'autre, elles forment entre elles des vides qui arrêtent court celui qui tend vers l'instruction réelle. N'est-ce pas que jusqu'ici on a jugé les productions historiques, comme celles de l'imagination, par entraînement sympathique; que l'intérêt de curiosité ou l'émotion dramatique ont été les seuls gages de succès? Cependant l'histoire, sans cesser d'être une œuvre d'art et de sentiment, doit s'élever un jour à la précision d'une science exacte, affirmative. Elle aura son but parfaitement déterminé, sa méthode expérimentale, sa règle de vérification. On peut prédire avec assurance cette révolution. Comme toutes celles qu'un besoin a provoquées, elle est annoncée depuis long-temps par des essais obscurs, par des tâtonnemens instinctifs. Le semestre qui nous occupe a fourni, pour sa part, une *Philosophie de l'histoire* (1). C'est la traduction d'un cours professé à Vienne, en 1828, par Frédéric Schlegel. Rattaché par sa conversion à l'école catholique, l'auteur déclare, dès son début, qu'il se propose de réconcilier l'histoire avec la tradition sacrée, en laissant d'ailleurs en dehors de la discussion tout ce qui est article de foi. Un tel programme ne saurait être avoué par la saine logique. C'est conclure avant d'avoir démontré. L'affirmation est évidemment inutile aux croyans, et sans autorité pour ceux qui se montrent jaloux du droit d'examen. Dans les sciences expérimentales, c'est seulement quand les phénomènes particuliers sont hors de doute, qu'on songe à les expliquer par une loi générale de rapports. Une hypothèse est réputée vraie, quand elle donne raison des faits incompris, ou même contradictoires à première vue. Mais dans l'état présent de la science historique, quand presque tous les faits sont matière à controverse, il n'est pas permis de débuter par l'hypothèse. Pour poursuivre notre comparaison entre les deux ordres intellectuels, nous dirons que l'historien doit confirmer par une série d'expériences les résultats problématiques, avant de les coordonner en vertu d'une loi suprême. Ainsi, la méthode à suivre pour constituer une véritable philosophie de l'histoire consisterait à distinguer, dans la série des âges, les faits généraux, organiques, de ceux qui ne sont qu'accidentels, et par conséquent sans valeur probante. Ces points essentiels étant déterminés, il faudrait les controverser successivement, de bonne foi et sans préoccupation de système, et exprimer toutes les solutions acquises par des formules claires et d'une énergique précision. Alors seulement il deviendrait possible d'établir, comme dans plusieurs autres genres d'études, une succession de phénomènes, et de décider enfin si les faits humains ont entre eux un lien logique, nécessaire; si les puissances en action dans la sphère de l'humanité sont libres, intelligentes, respon-

(1) Traduction de l'abbé Lechat. 2 vol. in-8°; prix : 12 fr.

sables, ou, au contraire, entraînées fatalement par le revirement des forces matérielles. Faire sentir ici la valeur *morale* d'une semblable opération, ce serait proclamer le résultat avant l'expérience, et tomber nous-mêmes dans la faute que nous reprochons à autrui. Quant à ses avantages, comme *méthode critique*, ils sont assez évidens. La condition de l'espèce humaine, la loi vitale étant connue, l'histoire aurait pour but d'apprécier les mouvemens sociaux relativement à cette loi, sans négliger pour cela l'étude fidèle des détails, la peinture anecdotique ni aucun des moyens de séduction qui appartiennent aux artistes.

Le programme dont nous venons d'esquisser vaguement les proportions exigerait un rare assemblage de connaissances. Mais n'est-il pas facile aujourd'hui aux hommes laborieux et intelligens de se composer par des emprunts un véritable trésor encyclopédique? Le savoir, d'ailleurs, n'est pas ce qui manque à Frédéric Schlegel. En fait d'histoire, de psychologie, de philologie, de naturalisme, ses acquisitions sont immenses; c'est pour cela peut-être qu'il en dispose sans économie. On dirait qu'il obéit moins au désir de grouper des preuves et de fonder un enseignement, qu'au besoin de se soulager au plus vite en allégeant son bagage de penseur et d'érudit. Ainsi que nous l'avons dit, au lieu d'établir une déduction philosophique, il n'a fait qu'un plaidoyer en faveur d'une doctrine. Il y a plus : le fil mystique, engagé dans le pêle-mêle des citations, se rompt et disparaît plus d'une fois. Selon l'auteur, quatre forces luttent dans le monde et déterminent la progression historique : la nature ou la force matérielle, la volonté individuelle, le principe mauvais sur lequel on désirerait quelques explications, et la puissance divine qui doit délivrer la race humaine, et la conduire finalement au régime de la confraternité religieuse; mais ces quatre forces ne se montrant jamais en action, il devient impossible d'en calculer l'énergie. Pour conclure, l'ouvrage de M. Schlegel est loin de justifier son titre ambitieux. En ne se présentant que comme un précis historique, il se placerait avantageusement dans la foule des écrits de ce genre. Dans ce cas, il faudrait louer une érudition abondante, une pénétration peu commune, un sentiment si élevé, qu'il finit trop souvent par se perdre dans les régions du mysticisme. Les remarques critiques atteindraient certaines classifications qui nous paraissent fort contestables, et ne peuvent servir qu'à engendrer des idées fausses. Par exemple, après avoir établi quatre groupes dans la première époque du monde, l'auteur déclare que l'élément prédominant chez le Chinois, c'est la raison; chez l'Indien, l'imagination; chez l'Égyptien, l'entendement; chez l'Hébreu, la volonté. La famille persane, par laquelle doit s'opérer une transition, participe aux divers caractères des nations primitives. En vérité, si le XIXe siècle est jugé digne plus tard d'être caractérisé, ce sera par la manie de la généralisation, la tendance

vers les idées absolues, maladie de l'époque que M. Schlegel lui-même a fort bien reconnue chez les autres, et dont il déplore les effets en disant : — « que les appellations commencent par être le fruit d'un caprice souvent étrange; qu'elles prêtent à des bévues et à des méprises; qu'alors on brouille toutes les idées, et qu'il s'introduit une nouvelle confusion babylonienne dans les langues, et même dans celles qui se distinguaient auparavant par leur clarté et leur précision. »

Parlerons-nous enfin d'une autre faiblesse dont le philosophe n'a pas su se défendre? Qu'en Allemagne on nie l'action prédominante de la France dans le développement de la société européenne; que l'esprit du moyen-âge allemand se prononce dans l'architecture catholique, si ridiculement appelé gothique jusqu'ici; que nos grands écrivains parlent trop clairement pour être compris au-delà du Rhin; que la langue française, *toute pauvre qu'elle est,* ait pu suffire à deux profonds penseurs (de Maistre et Bonald), de semblables jugemens sont si fréquens dans la littérature critique de nos voisins, qu'il y aurait de la naïveté à les relever. Mais comment se résigner à ce passage? Il s'agit de la crise de 1789. — « Au fond, il est injuste d'appeler toujours cette révolution, révolution française, ou de la regarder comme exclusivement propre à la France. C'était une maladie politique dont tous les peuples étaient alors épidémiquement infectés. Elle avait même éclaté en Hollande et en Belgique plutôt qu'en France. » Faire sortir de l'émeute du Brabant le triple règne de Mirabeau, de la Convention, de Napoléon; dire que cette bataille de vingt ans contre l'Europe entière, et qui nous a coûté des millions d'hommes; que la révolution de France, enfin, n'est pas française; voilà qui nous paraît par trop allemand!

§. III — Mouvement commercial de la presse.

Après avoir examiné, soit isolément, soit dans nos revues collectives, les plus intéressantes publications de 1836, il nous reste à évaluer l'œuvre mercantile. Nous nous étions d'abord proposé de caractériser par des chiffres le mouvement général de la presse, ainsi que nous l'avons fait pour 1835. Mais il nous fut bientôt démontré que la librairie est un marché approvisionné par la routine. Sa fabrication répond machinalement à des besoins irréfléchis. D'une année à l'autre, la différence des résultats est trop peu marquée pour trahir les caprices de l'opinion : de sorte qu'une statistique complète, comme la première, eût inévitablement ramené les mêmes observations morales, et quelquefois les mêmes résultats numériques. Il nous suffira donc, pour approprier l'inventaire de 1835 à l'année suivante, de consigner brièvement les plus notables variations.

On se rappelle que nos calculs avaient pour base le nombre des feuilles typographiques, comptées d'après les indications du *Journal de la Li-*

brairie. L'année 1835 donnait le chiffre 82,298. On ne trouve plus, en 1836, que 79,238, c'est-à-dire une baisse de plus de 3,000. La distribution de ces feuilles nous autorise à croire encore que la moyenne du tirage général a subi une grande réduction. En 1835, nous avons évalué la production entière de la librairie à *cent vingt-cinq millions* de feuilles *imprimées;* nous présumons qu'en 1836 elle n'a pas dépassé de beaucoup *cent millions* ou 200,000 rames.

La différence n'est pas également répartie entre tous les genres de livres : il y a décroissance pour les uns et progression pour d'autres. Mettre les deux groupes en regard, c'est accuser hautement la tendance des esprits. Dans les sciences morales et métaphysiques, les sciences mathématiques et naturelles, les beaux-arts, la littérature classique et l'histoire, on voit les chiffres baisser d'une façon remarquable. Ils se relèvent, au contraire, avec la jurisprudence, la politique et la littérature capricieuse, romans, théâtre, poésie (1).

La plus forte diminution frappe la section théologique; résultat sans doute inattendu à une époque où le ton général des écrits pourrait faire croire à une restauration religieuse. La théologie n'a produit que 11,508 feuilles-types, au lieu de 14,365, suivant le relevé que nous prenons pour terme de comparaison. Encore ce déficit n'atteint-il que les ouvrages qui ont pour but l'exposition de la science sacrée, ceux qui pourraient agir sur les esprits exercés, dont le retour au catholicisme serait une conquête décisive. La liturgie et les petits livrets de mysticité arrivent positivement au chiffre de l'année précédente. C'est une marchandise dont la fabrication est invariable et le debit assuré. — La philosophie proprement dite ne s'est pas appauvrie pour avoir moins produit matériellement (1,042 feuilles). Ses travaux exclusivement critiques nous ont révélé, dans leur ensemble, une activité inquiète, qui cherche une direction. — Nos grands auteurs, que la presse fait revivre annuellement, ont été un peu négligés. Le nombre des réimpressions classiques s'est réduit d'un tiers (6,284 feuilles, au lieu de 9,188). — Nous ne reprocherons pas à l'histoire la baisse d'un dixième qu'elle a également subie, puisque, par compensation, elle nous a fourni presque tous les ouvrages dignes d'examen.

Les indications bibliographiques nous montrent la jurisprudence et la politique administrative en grande faveur, d'où il faudrait conclure qu'on abandonne les théories abstraites pour les expériences pratiques et les essais d'organisation. Les légistes ne se lassent pas d'entasser commentaires sur commentaires; il n'est pas si petit article des codes qui ne porte en germe plusieurs gros volumes. Quant à la science du gouver-

(1) Nous ne revenons pas ici sur ces ouvrages de littérature que nous avons déjà examinés ailleurs. Voyez les livraisons du 15 octobre et 15 décembre 1836, et du 1er mars 1837.

nement, elle inspire rarement des traités complets, assez logiquement assis pour commander l'attention et fournir aux esprits exercés un texte de controverse utile. C'est l'armée des fonctionnaires en charge ou en expectative qui dirige sur la société un feu roulant de brochures, avis, projets, adhésions, censures : feuillets livrés au vent, qui les disperse au hasard et sans profit, et qui pourtant font nombre dans le total de la production pour 3,167 feuilles typographiques et à peu près 5,000 rames imprimées. — Il faut citer comme un phénomène assez rare l'accord du pouvoir et du pays pour constituer un système d'éducation nationale. Les lois relatives à l'instruction publique ont excité entre les libraires une utile concurrence : ils multiplient les livres d'étude, et font de louables efforts pour les améliorer. De son côté, la classe bourgeoise, qui s'en tient à l'enseignement du roman, du théâtre et du feuilleton, a pu trouver dans les cabinets de lecture 9,218 feuilles nouvelles, ou environ trois volumes en deux jours. C'est un dixième de plus que l'année précédente. Le théâtre s'est enrichi en pareille monnaie. Le nombre des pièces jouées s'est élevé de 221 à 296, dont 237 ont été reproduites par la presse. Cette progression, déjà effrayante, n'en est pourtant pas à son dernier terme. Le théâtre et le roman, les seules branches lucratives du commerce littéraire, appellent de plus en plus l'exploitation, qui d'ailleurs n'est jamais complètement mauvaise. Le drame écrit ou représenté ne peut tomber si bas, qu'il ne se trouve encore au niveau de quelques intelligences. Mais comment expliquer la fécondité croissante de nos *poètes*, pour qui rien n'est plus rare qu'un public, si ce n'est un éditeur, et dont la première vertu doit être le désintéressement? En 1835, nous nous étonnions qu'on eût combiné assez de rimes pour en former 1,220 feuilles. Aujourd'hui nous en trouvons 1,663! Encore 11 grands poèmes (nous ne comptons pas *Jocelyn*, dont la place est marquée à part), 49 recueils, 19 traductions, et des cantates, des satires, des élégies, des opuscules sans nombre! — L'avidité niaise, l'orgueil impuissant, ont aussi acquitté l'impôt annuel qu'ils paient aux imprimeurs. 116 journaux ont été annoncés en 1836. Les neuf-dixièmes n'ont pas dépassé les premiers numéros qu'on répand en façon de prospectus; à la moitié de ceux dont l'apparition se prolonge, s'applique ce triste mot des pauvres gens : Exister n'est pas vivre.

Pour dernier mot, la stérilité du second semestre a démenti les espérances que nous avions énoncées en voyant les premiers mois de l'année signalés par d'estimables productions, et l'œuvre totale, réduite à l'élément glorieux et durable, est bien loin de répondre à ce qu'on doit attendre d'un grand peuple.

A. C. T.

DU
THÉATRE MODERNE
EN FRANCE.

SECONDE PARTIE.[1]

Pour déterminer avec précision quels sont aujourd'hui les devoirs de la poésie dramatique, il nous semble nécessaire d'examiner successivement de quels élémens elle se compose, quelles sont ses formes naturelles, et enfin ce que valent les traditions. A ces conditions, mais à ces conditions seulement, nous pouvons légitimement espérer de résoudre le problème de la réforme dramatique. Notre solution, il est vrai, ne paraîtra et ne sera jamais décisive, tant que les poètes n'auront pas pris la peine de la réaliser, de la traduire en œuvres vivantes; mais ce résultat facile à prévoir n'est pas une raison suffisante pour abandonner la recherche de la vérité. Si nous arrivons à l'évidence, et si nous parvenons à faire passer notre conviction dans les intelligences vouées à la pratique de la poésie, la tâche que nous aurons accomplie, sans être glorieuse comme le serait l'achèvement d'un

(1) Voyez la livraison du 15 février.

beau poème dramatique, ne sera pourtant pas inutile. Les applaudissemens ne seront pas pour nous; mais si nous décidons un poète, quel qu'il soit, aujourd'hui célèbre ou obscur, à tenter des voies nouvelles, et si nos conseils le conduisent à une popularité inespérée, il n'y aura pas lieu d'accuser la discussion de stérilité. Délibérer et démontrer ne compose pas, nous le savons bien, la vie entière de l'intelligence. L'invention est, à coup sûr, une des plus magnifiques expressions de la puissance humaine; mais il y aurait de l'injustice à proscrire la délibération et la démonstration comme des enfantillages. S'il est vrai que le géomètre, en résolvant une équation, peut décider, dans un avenir indéterminé, une découverte inattendue, il n'est pas moins vrai que la discussion littéraire, traitée sérieusement, peut agir sur la conduite de la poésie, par voie directe ou indirecte, soit en modifiant le mouvement des idées chez les intelligences poétiques, soit en changeant le cours des sympathies populaires. Si nous sommes dans le vrai, si nos affirmations ne reposent pas sur des rêves, peu importe que les poètes traitent nos conseils comme les hommes d'état ceux des publicistes. Il est naturel de penser que le maniement des affaires et la pratique de l'invention révèlent des secrets ignorés des critiques et des publicistes; ce n'est pas nous qui le nierons; mais le dédain, si superbe qu'il soit, ne comptera jamais à nos yeux pour un argument. C'est pourquoi nous discuterons avec une entière confiance les devoirs de la poésie dramatique.

Or, quels sont les élémens de la poésie dramatique? Ramenés à leur plus haute généralité, dégagés de toutes leurs formes passagères et locales, ces élémens ne sont-ils pas l'histoire et la société? Nous ne croyons pas possible d'apercevoir au-delà de l'histoire et de la société un élément mis en œuvre par la poésie dramatique. Mais à quelles conditions l'histoire paraît-elle sur le théâtre? Est-il nécessaire, est-il raisonnable d'accepter sans réserve, sans restriction, la réalité consacrée par les récits authentiques? L'emploi de l'histoire au théâtre n'est-il pas soumis à des lois très différentes des lois du récit historique? Nous nous prononçons hardiment contre l'acceptation littérale des données de l'histoire. La thèse contraire à celle que nous soutenons a été défendue plusieurs fois avec un talent remarquable; nous avons lu avec une attention scrupuleuse tous les argumens présentés par nos adversaires;

mais l'élégance et la vigueur du plaidoyer n'ont pas altéré nos convictions. Nous persistons à penser qu'il y aura toujours un immense intervalle entre l'invention et la réalité. La plus belle page de Tacite, mise en scène, pourra très bien ne produire qu'un effet assez médiocre. Pourquoi? Parce que Tacite s'est proposé de raconter, mais non d'inventer; parce qu'il n'avait en vue que l'expression de la réalité, parce que la réalité la plus belle n'est pas elle-même un poème complet. Que l'histoire, réduite à ses seules ressources, offre plus d'intérêt et de grandeur que la meilleure partie des pièces enfantées chaque jour, nous ne voulons pas le nier; car ce serait parler contre l'évidence; mais ce n'est pas une raison pour prescrire l'identification de l'histoire et de la poésie. Si l'histoire et la poésie n'étaient vraiment qu'une seule et même chose, nous serions forcés d'accepter une conclusion plus que singulière : M. Vitet serait très supérieur à Shakespeare et à Schiller. *Les Barricades, les Etats de Blois* et *la Mort de Henri III*, domineraient *Richard III* et *Jules César, Guillaume Tell* et *Wallenstein;* car M. Vitet est plus près de l'histoire que Shakespeare et Schiller. Or cette conséquence extrême du principe des réalistes est évidemment inadmissible. Nous ne contesterons jamais la patience ingénieuse qui a présidé aux restitutions de M. Vitet; mais restituer n'est pas créer, et le poète qui ne crée pas ne mérite pas le nom de poète. Lors même que George Cuvier eût reconstruit par la pensée toutes les espèces zoologiques aujourd'hui effacées de notre globe, ce ne serait pas une raison pour croire qu'il aurait pu créer et mettre en œuvre tous les systèmes anatomiques et physiologiques aperçus par son intelligence. Nous ne voulons pas comparer M. Vitet à George Cuvier, encore moins Shakespeare au créateur du règne animal; mais si une pareille comparaison pouvait être admise un seul instant, nous dirions, pour éclairer notre pensée, que M. Vitet est à Shakespeare ce que George Cuvier est au Créateur. Non il n'est pas vrai que l'histoire comprenne la tâche entière de la poésie; M. Vitet a rigoureusement appliqué la doctrine que nous réfutons, et ses œuvres n'ont pas pris rang parmi les monumens de la poésie. Les amitiés les plus complaisantes n'ont pu persévérer dans leur admiration. Non, il n'est pas vrai que savoir et inventer soient une seule et même chose. Cette affirmation a pu avoir son utilité comme moyen de réagir contre la poésie de pure con-

vention, contre l'application inintelligente des traditions littéraires; mais cet enseignement a fait son temps, et doit aujourd'hui se résigner au silence. La réalité est en possession d'une assez haute estime pour que la critique consente à la distinguer de la poésie. Il n'y a nul danger à séparer nettement la tâche de l'historien et la tâche du poète. La tradition ne règne plus en souveraine; loin de là, elle est méconnue et détrônée. Il ne s'agit plus de l'abattre, elle est gisante à nos pieds. Elle n'entrave plus le mouvement de la discussion. L'impartialité nous est facile, car notre colère ne saurait où se prendre; et le respect de la vérité nous défend de confondre l'histoire et la poésie.

Mais si l'histoire n'est pas la poésie, comment la poésie doit-elle employer l'histoire? Arrivée à ce point, nous en avons l'assurance, la discussion n'a plus rien d'embarrassant. La loi suprême de l'emploi de l'histoire au théâtre n'est autre que l'interprétation. Or, interpréter une vérité, quelle qu'elle soit, c'est évidemment en développer tous les élémens, en montrer toutes les faces, toutes les origines et toutes les conséquences. La loi d'interprétation ne permet donc pas, comme l'ont pensé plusieurs poètes contemporains, de transformer capricieusement la donnée historique; car le commentaire ne peut mentir au texte, sans cesser d'être commentaire. Interpréter l'histoire poétiquement, c'est agrandir, exagérer à propos les parties sur lesquelles on a résolu d'appeler l'attention, et qui, dans le modèle historique, n'ont qu'une importance secondaire; c'est éclairer d'une lumière abondante les faces d'un évènement ou d'un caractère que l'histoire a laissées dans l'ombre. Mais à moins que les mots dont se composent les langues humaines n'aient une valeur absolument arbitraire, à moins que les rapports de l'expression et de l'idée ne soient condamnés à une mobilité indéfinie, l'interprétation et la méconnaissance ne pourront jamais s'identifier; car pour agrandir, pour exagérer la donnée historique, il faut commencer par l'affirmer, par la proclamer; pour élargir le portique de l'édifice, il faut commencer par conserver religieusement le style adopté par l'inventeur. Ignorer, oublier ou méconnaître la donnée historique, c'est violer la loi d'interprétation, c'est rendre l'application de cette loi absolument impossible; c'est vouloir élargir un portique sans savoir dans quel ordre d'architecture il a été conçu, expliquer une page sans

l'avoir lue; à proprement parler, c'est vouloir une chose insensée. Et pourtant, il s'est rencontré de nos jours des hommes qui, au nom de la fantaisie, souveraine maîtresse de leur pensée, se sont arrogé le droit de traiter l'histoire comme un pays conquis, d'inscrire au front d'un siècle ou d'un roi des sentimens que le roi et le siècle n'avaient jamais connus. Ils ont cru que le génie tout entier se réduisait à l'apothéose du caprice, et ils se sont glorifiés dans leur ignorance, comme s'ils eussent aperçu, en fermant les yeux, une lumière divine. Il est évident pour tous les juges désintéressés que ces contempteurs de la vérité historique ne valent pas mieux que les continuateurs inintelligens de la tradition, ou les restituteurs patiens de la réalité.

La société contemporaine, c'est-à-dire le milieu même où vit le poète, est soumise à la loi d'interprétation, aussi bien que l'histoire. Les hommes et les choses d'aujourd'hui, aussi bien que les hommes et les choses d'autrefois, ont besoin, pour s'élever jusqu'à la beauté poétique, d'être agrandis, exagérés. Les évènemens qui s'accomplissent autour de nous, les caractères au développement desquels nous assistons, reproduits littéralement, ne sont et ne seront jamais que les élémens d'un poème dramatique. Mais pour combiner ces élémens, pour les ordonner selon les conditions de la poésie, il est indispensable de les interpréter, de changer leurs proportions individuelles. La société contemporaine a eu, comme l'histoire, ses poètes réalistes; comme l'histoire, elle a été racontée sur la scène par des esprits mesquins, qui se croyaient inventeurs. Mais le présent ne pouvait, pas plus que le passé, satisfaire par lui-même, sans le secours de l'interprétation, aux conditions de la poésie. Il n'offrait que des héros de boudoir ou de cour d'assises, des chevaliers d'industrie ou des charlatans de tribune; et quoique chacun de ces personnages, interprété par une imagination féconde, pût devenir un type poétique, il n'a pas été donné aux hommes les plus habiles dans l'art de dialoguer leurs souvenirs d'élever la réalité au rang de la poésie. Non-seulement en dialoguant leurs souvenirs, ils n'ont pas fait une œuvre poétique; mais il est arrivé, ce qui était facile à prévoir, qu'ils sont demeurés fort au-dessous de leur modèle. Quoique résolus à l'imitation littérale, ils n'ont pu cependant conserver la réalité tout entière, et chacune de leurs omissions a diminué l'intérêt de leur

ouvrage ; ils n'ont pu, malgré leur persévérance et leur servilité, lutter un seul jour avec la réalité de la *Gazette des Tribunaux*. Ils avaient engagé la lutte avec un adversaire invincible, et ils ont été vaincus. Les poètes réalistes auront beau s'évertuer et transcrire les paroles, les regards et le geste des hommes que la passion conduit à l'adultère, au meurtre, au suicide ; ils n'arriveront jamais à égaler la précision d'un juge d'instruction ou d'un greffier. Le plus misérable réquisitoire, l'acte d'accusation le plus maladroit sera toujours plus riche en renseignemens, en scènes ignobles ou sublimes, que les conceptions dramatiques, inspirées par le ministère public. L'acteur le plus habile ne réussira jamais à reproduire toutes les singularités d'un personnage contemporain ; qu'il se propose l'imitation de Mirabeau ou de Napoléon, si l'auteur, en retraçant le caractère de l'orateur ou du capitaine, n'a pas consenti à l'interprétation de la réalité, s'il a voulu obstinément copier le modèle, l'acteur, s'appelât-il Talma, sera toujours au-dessous de Mirabeau, que nos pères ont entendu, au-dessous de Napoléon, que nous avons vu à la tête de ses armées.

Ce que nous disons de la réalité dans la poésie dramatique, nous pourrions le dire avec une égale justesse de la réalité dans la peinture ou la statuaire. En effet, si le peintre, en composant un paysage, se propose de lutter avec la réalité qu'il a sous les yeux ; s'il veut, par exemple, copier toutes les nervures d'une feuille, toutes les fibres d'une fleur, il est évident qu'il sera vaincu. De pareilles tentatives ont été faites à plusieurs reprises, et chacune de ces luttes insensées n'a enfanté que des œuvres sans nom. Que le statuaire, au lieu de chercher dans le marbre les plans généraux, les grandes lignes de la forme humaine, se prescrive, comme un devoir impérieux, de reproduire avec son ciseau tous les pores de la peau, tous les détails de la musculature ; qu'il essaie, fût-ce même en fouillant le Paros, de nous montrer, non pas la forme abstraite, la forme harmonieuse et intelligible de son modèle, mais la forme telle qu'il l'aperçoit, telle qu'elle se révèle à tous les yeux, souple, transparente, animée, s'appelât-il Phidias, il sera vaincu et nous donnera une statue absurde.

Non, la poésie dramatique, pas plus que la peinture ou la statuaire, ne doit se proposer la réalité comme but suprême de ses efforts. Plusieurs fois déjà nous avons exprimé cette affirmation ;

mais le réalisme est aujourd'hui si populaire, qu'on ne saurait trop souvent le combattre. Ni l'histoire, ni la société contemporaine ne peuvent se montrer sur la scène sans interprétation. La vie humaine, prise en soi, n'est qu'une matière poétique et ne devient poème qu'en traversant la pensée d'Homère ou de Shakespeare. Nous insistons à dessein sur cette distinction, et nous espérons que le lecteur verra pourquoi. Ce n'est pas, de notre part, une obstination puérile, car cette distinction contient la réforme entière de la poésie dramatique. C'est pour avoir confondu la poésie et la réalité, la matière poétique et le poème, que le théâtre est aujourd'hui si malade. C'est pour avoir méconnu cette vérité, si simple qu'il y a presque de la naïveté à l'énoncer, que les poètes qui écrivent pour la scène voient chaque jour s'éloigner d'eux les intelligences élevées. Voyons maintenant quelle est la division naturelle des formes dramatiques, si la comédie et la tragédie sont des formes fausses et mesquines, si le drame est la seule forme vraie, la seule forme complète.

Si la tragédie, la comédie et le drame sont des formes vraies, chacune de ces formes doit se rapporter à un but distinct. Or, la tragédie, ramenée à son expression la plus générale, ne se propose-t-elle pas l'analyse et la peinture de la douleur morale, des passions qui agitent l'ame humaine, et qui la poussent au désespoir et au crime? Nous ne croyons pas possible de nier cette définition. La tragédie, en effet, chez quelque nation qu'on la prenne, en Grèce, en Italie ou en France, n'a en vue que la passion. Le poète tragique sait très bien que la vie tout entière n'est pas faite de passion; il sait très bien que l'ambition la plus ardente, l'amour le plus sincère, ne suffisent pas à remplir la trame entière d'une biographie. Mais il se voue à la peinture exclusive de la passion, et il trouve dans l'étude attentive de la souffrance, et des mouvemens tantôt variés, tantôt contradictoires, accomplis sur le théâtre de la conscience, une étoffe assez riche pour employer toutes les forces de son imagination, un thème assez fécond pour se prêter à tous les développemens de la pensée. Il circonscrit volontairement le champ de ses investigations: il ne prétend pas embrasser d'un regard toutes les faces de l'ame humaine; mais dans le champ où il s'enferme, sur la face de l'ame qu'il étudie et qu'il s'efforce de reproduire à l'exclusion de toutes les autres, il décou-

vre et il met en relief des trésors ignorés du vulgaire, et qui, pour être aperçus, ont besoin d'être cherchés long-temps et patiemment. Du moment que le poète tragique s'est résolu à ne contempler dans l'ame que la seule passion, il est naturel qu'il se plaise à l'orner d'une grandeur et d'une dignité sans lesquelles la passion se présente habituellement; il est naturel qu'il idéalise la souffrance, précisément parce qu'il envisage la souffrance sans tenir compte des sentimens d'un autre ordre qui jouent un rôle important dans la vie humaine. Cet agrandissement de la douleur, loin d'être une violation de la vérité, n'est qu'une intelligence plus parfaite, une manifestation plus complète de cette partie déterminée de la vérité. A proprement parler, la tragédie est à la douleur ce que la statuaire est aux formes sensibles du modèle humain. La tragédie est donc une forme vraie.

Le comédie, telle que nous l'ont transmise les deux antiquités, telle que la France l'a continuée glorieusement dans la seconde moitié du XVIIe siècle, se propose l'étude et la peinture exclusive du ridicule. De même que la tragédie se résout à ne voir que la passion, la comédie se résout à ne voir que le ridicule. A la place de la sympathie, elle met la raison; au lieu de pleurer sur les souffrances de la vie humaine, elle détourne ses yeux du spectacle de la douleur, et s'attache courageusement à découvrir les mobiles les plus mesquins de nos actions; elle néglige à dessein les momens où l'ame exaltée atteint les cimes les plus hautes du dévouement, de l'abnégation, et se renferme dans l'analyse de l'amour de soi; elle suit l'égoïsme humain à travers ses diverses métamorphoses. Qu'il s'appelle prudence ou économie, dévotion ou probité, elle sait le démasquer et lui donner son vrai nom. La comédie n'ignore pas que la vie, réduite à l'égoïsme, ne serait pas possible; que l'amour de soi, clairvoyant et obstiné, perpétuerait la guerre, et ferait de la société un supplice permanent. Aussi ne prétend-elle pas comprendre dans ses tableaux l'universalité de la conscience humaine. Mais ayant à choisir entre la passion et le ridicule, elle choisit le ridicule; ce dernier côté de l'ame, moins grand en apparence que le premier, n'est cependant ni moins varié, ni moins animé, ni moins profond. Pour sonder toutes les misères, toutes les lâchetés de la vie ordinaire, pour découvrir et montrer les trahisons et les mensonges qui se cachent sous le nom de prudence

et d'habileté, il ne faut pas un regard moins sûr, une parole moins puissante, que pour compter les blessures de la passion. Ici encore nous retrouvons la nécessité, la légitimité de l'idéal. La comédie, renfermée dans l'étude exclusive du ridicule, ressent et accepte le besoin d'agrandir et d'élever le sujet de sa contemplation. Pénétrée de l'importance des vérités qu'elle a surprises, elle comprend qu'il faut, pour les montrer, non-seulement les éclairer d'une lumière abondante, mais encore exagérer les proportions primitives de ces vérités. Tout en demeurant fidèle aux contours généraux des caractères qu'elle analyse, elle amplifie ces contours pour les rendre plus frappans et plus intelligibles. Elle ne viole pas la vérité, mais elle l'explique. La forme comique n'est donc pas moins légitime que la forme tragique.

Reste le drame. Or, en quoi le drame diffère-t-il de la tragédie et de la comédie? Ce que la tragédie et la comédie étudient séparément, la passion et le ridicule, le drame l'embrasse d'un seul regard. Il réunit dans une chaîne unique les anneaux dispersés de la conscience humaine : en d'autres termes, il se propose l'étude et la peinture de la totalité de l'ame. Il voit, il regarde et il montre les deux faces de la vie, l'égoïsme et l'exaltation, l'abnégation et l'amour de soi, la prudence et l'entraînement, l'aveuglement et la clairvoyance. Il s'attache à reproduire les mouvemens du cœur et de la pensée, sans tenir compte de la nature diverse de ces mouvemens; et il espère, grace à cette impartialité courageuse, ne pas rester au-dessous de la réalité. Il croit que la passion sans le ridicule, et le ridicule sans la passion, n'expriment qu'imparfaitement l'humanité, et il veut, par la mise en œuvre de tous les élémens de la réalité, s'élever jusqu'à la vérité générale, universelle. Le projet est beau, et digne assurément de tenter les plus hautes ambitions. Montrer l'ame dans ses alternatives de défaillance et de courage, suivre à la fois et d'un même regard, peindre sur une toile unique et du même pinceau le mendiant et le roi, la chaumière et le palais, c'est une tâche immense, mais une tâche glorieuse. Cependant, quoique le drame se propose la vérité totale par la peinture de la réalité complète, il n'est, pas plus que la tragédie ou la comédie, dispensé de l'idéalité. Si la tragédie et la comédie, pour accomplir la tâche plus étroite qu'elles ont choisie, sont forcés d'exagérer les proportions de leurs modèles, le drame, pour ac-

complir la tâche plus vaste qu'il préfère, est obligé de trier les élémens ridicules et passionnés qu'il met en œuvre, et d'agrandir ces élémens avant de les combiner. S'il méconnaît cette condition, il tombe dans la mesquinerie du procès-verbal; il abdique son caractère poétique et se fait chronique. Pour le drame, aussi bien que pour la tragédie et pour la comédie, idéaliser c'est comprendre la réalité plus profondément que les esprits vulgaires, c'est expliquer et rendre sensible à tous les yeux le sens caché de tout homme et de toute chose; mais le drame, fidèle à cette loi impérieuse, n'est pas moins vrai, moins légitime que la tragédie et la comédie.

Si donc toutes les formes de la poésie dramatique consacrées par l'histoire sont également légitimes, qu'y a-t-il à faire pour découvrir à quelles conditions s'accomplira la réforme du théâtre moderne? Ne faut-il pas chercher en quoi la tragédie et le drame diffèrent, en quoi la tragédie et le drame se ressemblent? S'il y a en effet une différence profonde entre ces deux formes de la poésie, malgré l'égale légitimité de ces deux formes il y aura lieu cependant à préférer l'une à l'autre. Si au contraire la différence n'est qu'apparente, s'il se trouve dans toutes deux un caractère commun, il sera naturel et sage, non pas de tenter la conciliation de la tragédie et du drame, mais de poursuivre la peinture dramatique des passions, sans exclure le drame au profit de la tragédie, ou la tragédie au profit du drame, sans croire à la mutuelle exclusion de ces deux formes.

Or il nous semble que la tragédie et le drame se personnifient admirablement dans Sophocle et dans Shakespeare, car chacun de ces deux hommes a fondé une dynastie poétique. Racine et Alfieri appartiennent à Sophocle, comme Schiller et Goëthe appartiennent à Shakespeare. Nous pouvons donc sans injustice étudier la tragédie dans Sophocle et le drame dans Shakespeare. Quels que soient les changemens imposés au génie grec par la France et l'Italie, au génie anglais par l'Allemagne, nous avons la certitude de juger les enfans en jugeant le père.

Les personnages, le chœur et la fable de la tragédie antique nous frappent également par leur simplicité. Les héros de Sophocle n'expriment guère qu'un sentiment unique; il est rare qu'ils offrent au spectateur la succession ou le combat de sentimens con-

traires. Il règne dans l'expression de la passion à laquelle ils appartiennent tout entiers je ne sais quelle majesté sûre d'elle-même et de sa puissance, qui dédaigne d'appeler à son aide une passion rivale. C'est à l'unité idéale des héros de Sophocle qu'il faut rapporter l'harmonie constante, l'élégance soutenue de toutes les paroles qu'ils prononcent. Comme ils ne songent jamais à exprimer plusieurs sentimens à la fois, il n'y a pas lieu de s'étonner s'ils traduisent avec une limpidité lumineuse le sentiment qui les domine. Face à face avec une idée qu'ils contemplent fidèlement, ils trouvent pour la peindre, pour l'expliquer à l'auditoire une série opulente de tropes, une multitude empressée d'images, qui saisissent l'idée au passage pour la revêtir et la parer.

Le chœur de la tragédie antique, pour être bien compris, ne doit pas être envisagé comme un personnage; car il est bien rare qu'il se mêle à l'action. Le chœur est une ode vivante qui se charge d'exprimer dans la strophe et l'antistrophe, non-seulement les sentimens qui animent les personnages de la pièce, mais encore une partie de ceux qui s'éveillent dans l'ame des spectateurs. A proprement parler, il joue le rôle d'interprète. Tantôt il explique à l'auditoire ce que les acteurs, dominés par la passion personnifiée en eux, n'ont pas le loisir de révéler, et dans ce cas il complète, sinon dramatiquement, du moins intellectuellement l'œuvre du poète; tantôt il se sépare de la pièce et des acteurs pour expliquer à l'auditoire l'auditoire lui-même. Quoiqu'il demeure sur le théâtre, il oublie pourtant la place qu'il occupe pour présenter sur l'action, un instant suspendue, les réflexions des spectateurs. Il est évident que le chœur, ainsi compris, n'appartient pas directement à l'œuvre tragique, et ne peut ni accroître ni diminuer la vraisemblance de la pièce. Il lui arrive rarement de se passionner, et lorsqu'il se décide à partager l'entraînement de l'acteur, la sympathie revêt chez lui le caractère de l'approbation; les accens de sa colère ou de son désespoir n'ont presque rien d'humain, et ressemblent à la voix divine. Je ne crois pas que le chœur signifie nécessairement l'enfance de l'art dramatique. Cette intervention de l'intelligence libre et clairvoyante dans la double lutte des acteurs entre eux et du poète contre l'auditoire me paraît, au contraire, appartenir à une littérature très avancée.

Quant à la fable de la tragédie antique, elle participe nécessai-

rement du caractère des personnages. Étant donnée la simplicité des acteurs, il est facile de prévoir et d'affirmer la simplicité de l'action. Si les acteurs obéissent exclusivement à une seule passion, l'action où ils s'engageront ne pourra jamais se compliquer au point de substituer la curiosité à l'intérêt; et, en effet, rien de pareil n'arrive jamais dans la tragédie antique; du moins Sophocle n'offre pas un seul exemple d'une pareille faute. Il serait possible, sans doute, de relever dans Euripide un grand nombre de scènes qui contredisent formellement ce que je dis de l'action tragique; mais Euripide est loin d'exprimer l'art grec dans toute sa pureté. Quoiqu'il fût contemporain de Sophocle, il ne se proposait pas le même but, et il n'employait pas les mêmes moyens pour agir sur son auditoire. C'est dans Sophocle qu'il faut chercher le type le plus élevé de la tragédie antique; la grandeur d'Eschyle inspire plus d'effroi que d'admiration. Sa virilité a quelque chose de titanien, et d'ailleurs il ne paraît pas avoir soupçonné un élément que Sophocle a mis en œuvre avec une habileté toute puissante, je veux dire l'élément féminin. S'il était possible de croire un instant que la simplicité de la fable s'oppose à l'expression pathétique, Sophocle réfuterait victorieusement cette croyance. Il n'y a pas une des tragédies de ce maître illustre dont l'action ne soit intelligible pour un enfant de douze ans; mais dans aucun de ces ouvrages la simplicité des ressorts ne ralentit le mouvement. Le Destin, supérieur à la volonté même des dieux, pourrait, en étreignant d'une main violente toutes les parties de l'action, la simplifier jusqu'à l'immobilité. Mais la gloire de Sophocle est précisément d'avoir vaincu le Destin, ou du moins d'avoir rendu aux dieux et aux hommes une part de liberté; s'il n'a pas donné aux habitans de l'Olympe et de la terre l'indépendance attribuée par le christianisme au Créateur et à la première de ses créatures, il est juste cependant de reconnaître qu'il a fait faire un grand pas à la tragédie, en mettant l'élément divin et l'élément humain en regard de l'élément fatal, au lieu de mettre les dieux et les hommes sous les pieds du Destin. OEdipe, conduit à l'inceste et au parricide par une puissance inconnue, est plus près de la piété, plus près de la liberté, que Promethée enchaîné.

Entre Sophocle et Shakespeare il y a la différence de la simplicité et de la complexité. En effet les personnages de Shakespeare ne

sont pas, comme ceux de Sophocle, dévoués à l'expression exclusive d'une passion unique. Ils subissent et ils traduisent dans le court espace de deux mille vers une série indéfinie de doutes et de contradictions. Ils se partagent entre des idées et des passions diverses; sans cesser d'être eux-mêmes, ils se métamorphosent et se multiplient. C'est là, si je ne me trompe, le caractère principal des pièces de Shakespeare; c'est à cette complexité qu'il faut rapporter l'admiration mêlée d'étonnement que la lecture de ses œuvres ne cesse d'exciter parmi les générations qui se succèdent. Si la complexité des personnages de Shakespeare n'était qu'une variété capricieuse, un assemblage irréfléchi de doutes inexpliqués et de passions sans but, l'étonnement dominerait l'admiration, ou plutôt lui imposerait silence. Mais il s'en faut de beaucoup que la complexité de ces personnages obéisse au seul caprice. Loin de là, toutes les parties, contradictoires en apparence, du caractère que le génie de Shakespeare a créé par sa seule volonté, se relient constamment dans une harmonieuse unité. L'homme du premier acte n'est pas précisément l'homme du second; souvent le troisième acte nous montre dans ce même homme les symptômes irrécusables d'une révolution inattendue; mais jamais aucun de ces trois hommes, sous quelque aspect qu'il se révèle à nous, ne réfute l'homme qui l'a précédé. Jamais la face nouvelle sous laquelle nous apparaît le caractère enfanté par le génie du poète n'équivaut à la négation de la face antérieurement étudiée. Unité dans la variété, variété dans l'unité, tel est le double point de vue sous lequel il convient d'envisager l'œuvre de Shakespeare. Que le poète anglais s'adresse à l'histoire de son pays ou à l'histoire romaine; qu'il peigne Henri VIII ou Coriolan, Richard III ou Jules César, il se montre constamment un et varié. Il ne répudie aucun des accidens humains qui peuvent compléter le portrait de son héros; il ne dédaigne aucun des détails familiers enregistrés par la biographie; mais il ne s'abstient jamais de soumettre ces accidens et ces détails aux grandes lignes tracées par sa volonté toute-puissante. Lors même qu'il emprunte aux nouvelles italiennes du XVIe siècle, à Giraldi, à Bandello, le thème de ses inventions comiques ou tragiques, il ne se croit pas dispensé d'obéir à cette loi impérieuse. Il s'attribue et il pratique librement le droit de modifier, d'élargir, d'interpréter les récits des conteurs italiens. Mais dès qu'il a

décidé le nombre et la nature des épisodes qu'il admettra, il les coordonne et les met en bataille d'après une logique inflexible. Car il sait et il affirme en toute occasion, sinon explicitement, du moins par la marche de son œuvre, que les personnages nés de la seule fantaisie sont, aussi bien que les personnages historiques, appelés à l'accomplissement des lois qui régissent les facultés humaines. Ce que je dis des héros de Shakespeare, je puis le dire avec une égale franchise, avec une égale justice, des fables où ces héros sont engagés. Les programmes dramatiques de cet homme si profondément sage dans ses plus hardies singularités, si prévoyant et si sûr de lui-même dans ses plus impétueux caprices, ont la même complexité que ses héros. Mais ce serait bien mal comprendre et bien mal apprécier la construction savante de ces drames que d'y chercher et d'y voir l'intention exclusive d'exciter la curiosité et d'enchaîner l'attention par la rapide succession des incidens. Soumis à l'épreuve d'une dialectique impitoyable, il n'y a pas un de ces mille incidens qui ne soit, entre les mains du poète, un ressort utile ou nécessaire. Les moyens se multiplient, mais ne s'annulent jamais; et c'est en cela précisément que consiste l'immense habileté de Shakespeare. Il pratique la volonté sur une échelle effrayante; mais il ne perd jamais de vue un point quelconque de sa volonté pour se préoccuper étourdiment du point suivant. Ce qu'il a voulu, il le veut encore, quoiqu'il propose à son activité un but nouveau. Il embrasse de son regard un champ immense, mais il n'oublie pas les lignes du paysage que ses yeux ont déjà parcourues. Si donc il lui arrive d'ajouter à sa machine dramatique un rouage qui vous semble inutile, soyez sûrs que vous ne tarderez pas à être détrompés. La machine qui vous paraissait complète eût été impuissante à produire les effets résolus par l'auteur. Elle était tout ce qu'elle devait être pour réaliser vos prévisions; mais pour réaliser celle du poète, elle attendait le surcroît de force qu'il vient de lui donner. Il lui arrive sans doute plus d'une fois d'abandonner la ligne directe et de décrire, avant de toucher le but, des sinuosités nombreuses; mais chacun de ces détours, loin d'être une distraction puérile, prépare l'intelligence de l'auditoire à mieux comprendre le dénouement résolu.

Le dialogue de Shakespeare ne possède assurément pas l'évidente unité du dialogue de Sophocle. Étant donnés les héros et les

fables créés par le poète anglais, le dialogue de ses pièces ne pourrait sans absurdité se proposer l'unité grecque. Il ne faut donc pas songer à estimer le langage de Richard III ou de Romeo, d'Hamlet ou du roi Lear, d'après le langage d'Œdipe ou d'Antigone, d'Ajax ou de Philoctète. Cette comparaison pourrait tout au plus fournir la matière d'une amplification d'école; mais, quelque soit notre respect pour la mélodie de la parole prise en elle-même et pour elle-même, nous ne consentirons jamais à prendre des mots éclatans et bien ordonnés pour des élémens de conviction. Ce qu'il faut chercher dans le dialogue de Shakespeare, ce n'est pas l'unité explicite, mais bien l'unité implicite. A des caractères complexes, quel langage peut convenir si ce n'est un langage complexe? La seule condition légitime que nous puissions imposer à la parole de ces personnages, c'est de ramener tous les rayons divergens de la pensée vers un centre commun. Or, je crois sincèrement que Shakespeare n'a jamais manqué à l'accomplissement de cette condition. Je ne prétends pas donner comme des modèles de goût, comme des perles inestimables tous les concetti qui enchantaient les seigneurs de la cour d'Élisabeth, toutes les plaisanteries grossières qui égayaient les matelots; mais ces concetti laborieux, ces grossières plaisanteries peuvent se détacher du dialogue sans en altérer la trame. A proprement parler, ces fils de soie dorée et de laine vulgaire ne tiennent que faiblement aux fils de l'étoffe; ce n'est pas dans ces hors-d'œuvre qu'il faut étudier le dialogue de Shakespeare. Le poète, malgré l'impartialité de son génie, malgré son admirable bon sens, a payé tribut à son temps. Il a imposé silence aux esprits ignorans et aux esprits blasés, en leur jetant comme une pâture digne d'eux des concetti énigmatiques et de triviales plaisanteries. Mais il y a sous cette écorce périssable un arbre immortel; sous cette gangue obscure, il y a un diamant d'une limpidité lumineuse; sous le poète du XVIe siècle, il y a un poète de tous les temps, et c'est du dernier seulement que nous devons parler. Le langage de ce poète, qui appartient à toutes les générations, sans rappeler en rien le langage du tragique grec, n'est cependant ni moins puissant, ni moins logique. Il n'est pas coulé dans le même moule, mais il est d'un métal aussi pur, et il traduit avec un égal bonheur l'énergie militaire et la majesté royale.

Il y a donc entre Sophocle et Shakespeare une étroite parenté. Le roi du théâtre antique et le roi du théâtre moderne, bien que fondateurs de deux dynasties, appartiennent donc à la même famille. Or, quelle est cette famille? N'est-ce pas la famille humaine? De ce que cette vérité frappe les yeux les moins clairvoyans, il ne faut pas conclure l'inutilité de la conclusion à laquelle nous arrivons; car il sera toujours sage de préférer l'évidence scientifique à l'évidence d'intuition. A se contenter de la vérité aperçue, sans essayer de la décomposer et d'en dénombrer les élémens, l'esprit perd la faculté de féconder les idées acquises. C'est à la seule réflexion aidée de la parole, à l'analyse patiente et déliée, qu'il appartient de découvrir les secrets cachés dans les entrailles d'une vérité, quelle qu'elle soit. Or, l'humanité de Sophocle et de Shakespeare, sérieusement interprétée, renferme un sens profond; le caractère commun au poète grec et au poète anglais peut servir à juger les tentatives dramatiques de la génération nouvelle, et à prévoir les conditions auxquelles s'accomplira la véritable réforme du théâtre. Si Shakespeare, en effet, n'équivaut ni à la négation ni à la réfutation de Sophocle, si le génie anglais et le génie grec ont une majesté de même origine, il est hors de doute que la réforme dramatique, pour être légitime et durable, ne devra pas proclamer l'apothéose d'Hamlet en haine et en mépris d'OEdipe roi. Si la beauté tragique devant laquelle s'agenouillait le peuple d'Athènes se compose des mêmes élémens que la beauté dramatique applaudie par la cour d'Élisabeth, la raison veut que la réforme ne se montre pas moins impartiale que l'histoire. Quelle que soit l'originalité des novateurs, ils ne pourront jamais méconnaître impunément une partie du passé; car ce n'est qu'en embrassant d'un regard patient et paisible tous les anneaux de la tradition, qu'ils arriveront à comprendre la voix de ces illustres aïeux. Une fois résolus à l'impartialité, ils oublieront les différences de la tragédie grecque et du drame anglais, pour affirmer comme nous l'identité humaine de Sophocle et de Shakespeare.

Cette affirmation ne sera pas stérile; elle résoudra victorieusement toutes les questions que la réforme a posées. Non que je prétende lire dans l'histoire du théâtre le programme entier de la réforme dramatique; mais les conseils renfermés dans cette affirmation n'ont pas moins de valeur qu'un programme. Si Shakespeare

et Sophocle sont unis entre eux par la vérité humaine de leurs créations, et personne, je crois, ne pourrait le nier de bonne foi après les avoir étudiés avec une égale attention, la conclusion est toute simple et se déduit sans effort. Ni le mouvement lyrique, ni la grace élégiaque, ni le trouble des sens, ni la pompe du spectacle ne peuvent remplacer l'élément humain, l'élément auquel Sophocle et Shakespeare doivent leur immortalité.

Les personnages, la fable et le dialogue du drame futur, quel qu'il soit, seront également soumis à la vérité humaine. Que le poète demande à l'histoire ou à la société contemporaine le type de ses créations, il ne sera jamais dispensé de mettre l'élément humain au-dessus de l'élément historique ou anecdotique. Dès que la nécessité d'obéir à cette loi impérieuse sera reconnue par les novateurs, l'érudition ne sera plus qu'un moyen, utile sans doute, mais cessera d'être un but. Il ne sera pas hors de propos de connaître les chartes et le blason; mais le blason et les chartes n'équivaudront plus à des brevets de génie dramatique. L'étude de l'histoire et l'étude de la société ne seront plus superficielles, mais profondes. Le poète qui voudra mettre en scène un roi célèbre, ou un vice qu'il aura coudoyé, abandonnera la lecture des pamphlets pour la lecture des annales authentiques, et le portrait satirique pour le portrait comique. S'il se propose la peinture de la passion, sans acception de temps ni de lieu, il évitera résolument la partie sensuelle pour exprimer de préférence la partie intelligible, la partie idéale du sujet qu'il aura choisi; car il saura que la partie sensuelle de la passion commence précisément où finit la poésie.

Les personnages une fois modifiés dans le sens humain, la fable et le style subiront naturellement une modification pareille. Dès que l'homme aura repris dans la poésie dramatique le rang et le rôle qui lui appartiennent légitimement, la pompe du spectacle, la variété puérile des incidens, la sonorité ou la sensualité du langage ne seront plus possibles. Et, certes, le jour où nous verrons disparaître du théâtre tous les fléaux que nous venons d'énumérer, sera un jour digne d'être salué par nos acclamations.

Que si les poètes nous reprochaient d'affirmer des vérités inutiles, et de nous complaire dans l'équation de deux quantités connues, nous aurions une réponse toute prête. L'histoire de la pein-

ture et de la statuaire parlerait plus haut que l'orgueil blessé. Depuis Phidias jusqu'à Puget, depuis Raphaël jusqu'à Rubens, quel est, dans les monumens glorieux de la statuaire et de la peinture, l'élément qui domine tous les autres? n'est-ce pas l'élément humain? Pourquoi les parques du Parthénon et les cariatides du Louvre sont-elles assurées d'une admiration impérissable? Pourquoi *la Transfiguration* et *la Descente de croix* sont-elles proposées à tous les amans de la peinture comme des chefs-d'œuvre dignes d'adoration? n'est-ce pas parce que Phidias et Jean Goujon, Raphaël et Rubens, ont toujours préféré la vérité humaine à la vérité locale et passagère? Consultez l'Académie des inscriptions, elle découvrira dans *la Transfiguration* et dans *la Descente de croix* des fautes de costume vraiment impardonnables, des fautes que MM. Caminade et Granger ne commettraient pas. Mais Rubens et Raphaël sont immortels malgré ces fautes. Les paysages bibliques de Nicolas Poussin fourniraient la matière de nombreux mémoires à celui qui voudrait relever toutes les erreurs de ce maître illustre. Mais ces erreurs, qui toutes se rapportent à la forme des vêtemens, à l'aspect des lieux, au style de l'architecture, n'entament pourtant pas la valeur de ces admirables paysages; car nous n'avons qu'une sympathie assez tiède pour la partie érudite de la peinture, pour celle qui s'apprend dans les livres et les estampes; nous réservons notre amour et notre enthousiasme pour la partie vraiment savante, pour la partie humaine, que les livres et les estampes n'enseigneront jamais.

Il est donc certain que les poètes qui se proposent la réforme du théâtre, ou qui croient l'avoir accomplie, seront amenés, tôt ou tard, à reconnaître la vérité de nos conclusions. Quand ils verront le public accueillir avec indifférence, avec dédain, la vingtième épreuve du système qu'ils ont construit, et détourner les yeux du drame splendide aussi bien que du drame physiologique, ils comprendront la nécessité de chercher dans l'histoire et dans la société, non pas le costume et le scandale, mais bien les passions qui agitent et les devoirs qui gouvernent l'humanité. Pour interpréter ainsi l'histoire et la société, il faut, il est vrai, plus que l'admiration de soi-même, il faut du génie.

GUSTAVE PLANCHE.

LES EXAGÉRÉS.

IVme LETTRE

DE DEUX HABITANS DE LA FERTÉ-SOUS-JOUARRE,

A M. LE DIRECTEUR DE LA REVUE DES DEUX MONDES.

MON CHER MONSIEUR,

Que les dieux immortels vous assistent et vous préservent des romans nouveaux! Polémon fut un aimable homme, et l'un des plus mauvais sujets de la quatre-vingt-dix-neuvième olympiade. Il sortait un matin, au lever du soleil, de chez une belle dame d'Athènes; ses vêtemens étaient en désordre, sa poitrine et ses bras nus; une couronne de fleurs fanées lui pendait sur l'oreille, et comme d'une part il avait soupé fort tard, et que d'une autre il marchait sur les courroies de ses brodequins mal attachés, il allait passablement de travers. En cet état, il vint à passer devant l'école du philosophe Xénocrate, qui était ouverte; je ne sais s'il la prit pour un cabaret, mais le fait est qu'il y entra, s'assit, regarda les assistans sous le nez, et se permit même quelques plai-

santeries. Xénocrate, qui était en chaire, perdit d'abord le fil de ses idées. Il avait, dit l'histoire, l'intelligence lente et pesante, et Platon le comparait à un âne auquel il fallait l'éperon, pour ne pas dire le bâton; lui-même se comparait à un vase dont le cou était étroit, recevant avec peine, mais gardant bien. Aristote le comparait encore à autre chose, à un cheval, je crois, mais peu importe. Xénocrate donc, qui avait les mœurs dures et l'extérieur rebutant, et qui parlait dans ce moment-là des nombres impairs et des monades, resta coi pendant cinq minutes. Le regard aviné de l'adolescent l'avait fait rougir dans sa barbe longue. Mais, après quelques efforts, quittant le sujet qu'il avait entamé, il se mit à parler tout à coup de la modestie et de la tempérance. C'était, à vrai dire, son fort que ce chapitre, et certes il y devait faire merveille, lui que Phryné ne put dégourdir. Il parla donc, fit le portrait du vice dont le modèle posait devant lui, peignit d'abord les voluptés grossières et leur inévitable fin, le cœur usé, l'imagitation flétrie, les regrets, le dégoût, les insomnies; puis changeant de ton, il vanta la sagesse, fit entrer ses auditeurs dans la maison et dans le cœur d'un homme sobre, montra l'eau pure sur sa table, la santé sur ses joues, la gaieté dans son cœur, le calme dans sa raison, et toutes les richesses d'une vie honnête; cependant Polémon se taisait, regardait en l'air, puis écoutait, et à mesure que Xénocrate parlait, prenait une posture plus décente. Il ramena peu à peu ses bras sous son manteau, se baissa, rajusta sa chaussure, enfin il se leva tout droit et jeta sa couronne. De ce jour-là il renonça au vin, au jeu, et presque à sa maîtresse; du moins professa-t-il la vie la plus austère, et, retiré dans un petit jardin, six mois après il était aussi sobre qu'il avait passé pour ivrogne. Sa fermeté devint telle que, mordu à la jambe par un chien (enragé, dit-on, mais ce n'est pas sûr), il ne voulut jamais convenir que cela lui fît le moindre mal. Il parla à son tour des monades et des nombres impairs, de la divinité mâle et de la femelle, forma Zénon, Cratès le stoïcien, Arcésilas et Crantor, qui écrivit un traité *de luctu;* après quoi il mourut phthisique, mais fort vieux et fort honoré.

Que pensez-vous, monsieur, de cette histoire? Je l'ai toujours aimée, et Cotonet aussi, non à cause de l'exemple, dont on peut disputer; mais de pareils traits peignent un monde. Ne vous sem-

ble-t-il pas d'abord que l'affaire n'a pu se passer qu'en Grèce, et qu'à Athènes, et qu'en ce temps-là? Car il ne s'agit pas, notez bien, d'une conversion par la grace de Dieu, à la manière chrétienne, excellente d'ailleurs, mais où il y a miracle, et c'est autre chose. Il ne s'agit que d'un simple *discours* d'un citoyen à un autre citoyen. Et n'y a-t-il pas dans cette rencontre, dans cet accoutrement de Polémon, dans cette apostrophe de Xénocrate, dans ce coup de théâtre enfin, je ne sais quoi d'antique et d'archi-grec? Prenez donc la peine d'en faire autant à l'époque où nous sommes, si vous croyez que ce soit possible. Menez à un cours de la Sorbonne un homme qui sort de chez sa maîtresse, en l'année 1837. Combien de nous, en pareil cas, bâilleraient là où Polémon rattachait sa veste, et à l'instant où il jeta ses roses, hélas! monsieur, combien dormiraient!

Mais je suppose que quelqu'un de nous fasse l'action de Polémon, fût-ce à Notre-Dame, il le peut, s'il le veut; dites-moi pourquoi vous poufferiez de rire, et moi aussi, et peut-être le curé? Et pourquoi donc, en lisant l'histoire grecque, ne riez-vous pas de Polémon? Tout au contraire, vous le comprenez (blâmez-le ou approuvez-le, peu importe); mais enfin vous admettez le fait comme vrai, comme simple, comme énergique.

Supposons encore, et retranchant les détails, allons au résultat : c'est un garnement qui se range; ceci est vrai de tout temps, et probablement il avait des dettes. Il vend ses chevaux, loue une mansarde, et le voilà bouquinant sur les quais. Qui le remarquera aujourd'hui? Qui, à Paris, se souciera une heure d'une conversion qui fut, à Athènes, un évènement? Qui prendra exemple sur le converti? Quel compagnon de ses plaisirs passés va-t-il sermonner et convaincre? Son petit frère ne l'écoutera pas. Où tiendra-t-il école, et qui ira l'y voir? Ce qu'il a fait est sage, et on en convient; il n'a qu'à en parler pour n'être plus qu'un sot.

Pourquoi cela? Notre conte ne renferme ni intervention divine, ni circonstance réellement extraordinaire; il n'est qu'humain, et il a été vrai, et il serait absurde aujourd'hui. Pourquoi a-t-il été possible? Parce qu'il y avait à Athènes presque autant de philosophes que de courtisanes, et des courtisanes philosophes, et beaucoup de raisonneurs sur les choses abstraites, et beaucoup de gens qui les écoutaient, et Platon, qui, à lui seul, avec son automate, fai-

sait là autant de bruit qu'ici Mlle Elssler avec ses castagnettes ; parce que c'était une rage d'ergoter, parce que tout le monde s'en mêlait, parce qu'on achetait trois talens (somme énorme) les ouvrages de Speusippe, radoteur hypocrite qui prit plus de goût, dit l'Encyclopédie, pour Lasthénie et pour Axiothée, ses disciples, qu'il ne convient à un philosophe valétudinaire; parce qu'enfin Athènes était la ville bavarde par excellence, platonicienne, aristotélicienne, pythagoricienne, épicurienne, et que les gens à effet comme Polémon se trouvaient là comme des poissons dans l'eau. Pourquoi aujourd'hui n'est-ce plus possible? Parce que nous n'avons, nous, ni Épicure, ni Pythagore, ni Aristote, ni Platon, ni Speusippe, ni Xénocrate, ni Polémon.

Mais pourquoi encore? Que les miracles s'usent, cela s'entend, vu le grand effort que ces choses-là doivent coûter aux lois obstinées qui ont coutume de régir le monde. Mais cette grandeur, cette éloquence, ces temps héroïques de la pensée, sont-ils donc perdus?

Oui, monsieur, ils le sont, et voilà notre dire, et voilà aussi un long préambule; mais, si vous l'avez lu, il n'y a pas grand mal à présent; nous en profiterons, au contraire, et nous nous servirons de notre histoire, choisie au hasard entre mille, pour poser un principe : c'est que tout est mode, que le possible change, et que chaque siècle a son instinct. Et qu'est-ce que cela prouve? direz-vous. Cela prouve, monsieur, plus que vous ne croyez ; cela prouve que toute action, ou tout écrit, ou toute démonstration quelconque, faite à l'imitation du passé, ou sur une inspiration étrangère à nous, est absurde et extravagante. Ceci paraît quelque peu sévère, n'est-ce pas? Eh bien! monsieur, nous le soutiendrons; et si nous avons lanterné pour en venir là, nous y sommes.

Mais ce n'est pas tout. Je dis qu'à Athènes l'action de Polémon fut belle, parce qu'elle était athénienne; je dis qu'à Sparte celle de Léonidas fut grande, parce qu'elle était lacédémonienne (car, dans le fond, elle ne servait à rien). Je dis qu'à Rome Brutus fut un héros, autant qu'un assassin peut l'être, parce que la grandeur romaine était alors presque autant que la nature; je dis que, dans les siècles modernes, tout sentiment, vrai en lui-même, put être accompagné d'un geste plus ou moins beau, et d'une *mise en scène* plus ou moins heureuse, selon le pays, le costume, le temps et les

mœurs ; qu'au moyen-âge l'armure de fer, à la renaissance la plume au bonnet, sous Louis XIV le justaucorps doré, durent prêter aux actions humaines grace ou grandeur, à chacun son cachet ; mais je dis qu'aujourd'hui, en France, avec nos mœurs et nos idées, après ce que nous avons fait et détruit, avec notre horrible habit noir, il n'y a plus de possible que le simple, réduit à sa dernière expression.

Examinons un peu ceci, quelque hardie que soit cette thèse, et prévenons d'abord une objection : on peut me répondre que ce qui est beau et bon est toujours simple, et que je discute une règle éternelle; mais je n'en crois rien. Polémon n'est pas simple, et pour ne pas sortir de la Grèce, certes, Alexandre ne fut pas simple, lorsqu'il but la drogue de Philippe, au risque de s'empoisonner. Un homme simple l'eût fait goûter au médecin. Mais Alexandre-le-Grand aimait mieux jouer sa vie, et son geste, en ce moment-là, fut beau comme un vers de Juvénal, qui n'était pas simple du tout. *Le vrai seul est aimable*, a dit Boileau ; le vrai ne change pas, mais sa forme change, par cela même qu'elle doit être aimable.

Or, je dis qu'aujourd'hui sa forme doit être simple, et que tout ce qui s'en écarte n'a pas le sens commun.

Faut-il vous répéter, monsieur, ce qui traîne dans nos préfaces? Faut-il vous dire, avec nos auteurs à la mode, que nous vivons à une époque où il n'y a plus d'illusions? Les uns en pleurent les autres en rient ; nous ne mêlerons pas notre voix à ce concert baroque, dont la postérité se tirera comme elle pourra, si elle s'en doute. Bornons-nous à reconnaître, sans le juger, un fait incontestable, et tâchons de parler simplement à propos de simplicité : Il n'y a plus, en France, de préjugés.

Voilà un mot terrible, et qui ne plaisante guère ; et, direz-vous peut-être, qu'entendez-vous par-là? Est-ce ne pas croire en Dieu? Mépriser les hommes? Est-ce, comme l'a dit quelqu'un d'un grand sens, manquer de vénération? Qu'est-ce enfin que d'être sans préjugés? Je ne sais ; Voltaire en avait-il? Malgré la chanson de Béranger, si 89 est venu, c'est un peu la faute de Voltaire.

Mais Voltaire et 89 sont venus, il n'y a pas à s'en dédire. Nous n'ignorons pas que de par le monde, certaines coteries cherchent à l'oublier, et tout en prédisant l'avenir, feignent de se méprendre sur le passé. Sous prétexte de donner de l'ouvrage aux pau-

vres et de faire travailler les oisifs, on voudrait rebâtir Jérusalem. Malheureusement les architectes n'ont pas le bras du démolisseur, et la pioche voltairienne n'a pas encore trouvé de truelle à sa taille; ce sera peut-être le sujet d'une autre lettre que nous vous adresserons, monsieur, si vous le permettez. Il ne s'agit ici ni de métaphysique, ni de définitions, Dieu merci. Plus de préjugés, voilà le fait, triste ou gai, heureux ou malheureux; mais comme je ne pense pas qu'on y répon le, je passe outre.

Je dis maintenant que, pour l'homme sans préjugés, les belles choses faites par Dieu peuvent avoir du prestige, mais que les actions humaines n'en sauraient avoir. Voilà encore un mot sonore, monsieur, que ce mot de *prestige*; il n'a qu'un tort pour notre temps, c'est de n'exister que dans nos dictionnaires. On le lira pourtant toujours dans les yeux d'une belle jeune fille, comme sur la face du soleil; mais hors de là, ce n'est pas grand' chose. On n'y renonce pas aisément, je le sais, et si je soutiens cette conviction que j'ai, c'est que je crois en conscience qu'on ne peut rien faire de bon aujourd'hui, si on n'y renonce pas.

C'est là, à mon avis, la barrière qui nous sépare du passé. Quoi qu'on en dise et quoi qu'on fasse, il n'est plus permis à personne de nous jeter de la poudre au nez. Qu'on nous berne un temps, c'est possible; mais le jeu n'en vaut pas la chandelle, cela s'est prouvé, l'autre jour, aux barricades. Nous ne ressemblons, sachons-le bien, aux gens d'aucun autre pays et d'aucun autre âge. Il y a toujours plus de sots que de gens d'esprit, cela est clair et irrécusable; mais il n'est pas moins avéré que toute forme, toute enveloppe des choses humaines est tombée en poussière devant nous, qu'il n'y a rien d'existant que nous n'ayons touché du doigt, et que ce qui veut exister maintenant, doit en subir l'épreuve.

L'homme sans préjugés, le Parisien actuel, se range pour un vieux prêtre, non pour un jeune, salue l'homme et jamais l'habit, ou s'il salue l'habit, c'est par intérêt. Montrez-lui un duc, il le toise; une jolie femme, il la marchande; un monument, il en fait le tour; une pièce d'argent, il la fait sonner; une statue de bronze, il frappe dessus pour voir si elle est pleine ou creuse; une comédie, il cherche à deviner quel en sera le dénouement; un député, pour qui vote-t-il? un ministre, quelle sera la prochaine loi? un

journal, à combien d'exemplaires le tire-t-on? un écrivain, qu'ai-je lu de lui? un avocat, qu'il parle; un musicien, qu'il chante; et si la Pasta, qui vieillit, a perdu trois notes de sa gamme, la salle est vide. Ce n'est pas ainsi à la Scala; mais le Parisien qui paie, veut jouir, et, en jouissant, veut raisonner, comme ce paysan qui, la nuit de ses noces, étendait la main, tout en embrassant sa femme, pour tâter dans les ténèbres le sac qui renfermait sa dot.

Le Parisien actuel est né d'hier; et ce que seront ses enfans, je l'ignore. La race présente existe, et celui qui n'y voit qu'un anneau de plus à la chaîne des vivans, se noie comme un aveugle. Jamais nous n'avons si peu ressemblé à nos pères; jamais nous n'avons si bien su ce que nos pères nous ont laissé; jamais nous n'avons si bien compté notre argent, et par conséquent nos jouissances. Oserai-je le dire? jamais nous n'avons su si bien qu'aujourd'hui ce que c'est que nos bras, nos jambes, notre ventre, nos mains; et jamais nous n'en avons fait tant de cas.

Que ferez-vous maintenant, vous acteur, devant ce public? C'est à lui que vous parlez, à lui qu'il faut plaire, peu importe le rôle que vous jouez, poète, comédien, député, ministre, qui que vous soyez, marionnette d'un jour. Que ferez-vous, je vous le demande, si vous arrivez en vous dandinant, pour prendre une pose théâtrale, chercher dans les yeux qui vous entourent l'effet d'une renommée douteuse, bégayer une phrase ampoulée, attendre le bravo, l'appeler en vain, et vous esquiver dans un à-peu-près? Croirez-vous avoir réussi, quand quatre mains amies ou payées auront frappé les unes dans les autres, à tel geste appris, au moment convenu?

Cinq cents personnes, entassées sur des chaises, attendent que l'abbé Rose paraisse; son sermon est promis depuis trois mois pour la Pentecôte, à midi précis. Il paraît à deux heures, suivi du bedeau. Ses petits mollets gravissent lestement l'escalier en spirale. Il est en chaire; il laisse tomber son coude sur la balustrade de velours, son front dans sa main, et semble rêver; ses lèvres s'entr'ouvrent, et d'une voix flûtée, interrompue par une petite toux sèche, il commence en style melliflu une homélie qui dure trois heures. Il parle de la sainte Vierge, et l'appelle familièrement Marie; de Jésus-Christ, et il l'appelle Christ. Il est tout plein de Christ et de Jean. Paul est bien beau, bien énergique; mais Jean

est si doux! Il parle de la mort, de la résurrection, du paradis et de l'enfer, et ne laisse pas de donner en passant un coup de patte au ministère; car de quoi n'est-il pas question dans sa prose? Il parle de tout, ou plutôt croit parler, et l'assistance croit qu'elle écoute, et tous feignent d'être d'autres gens qu'ils ne sont, pour une matinée, par mode et par oisiveté. On dit en rentrant: « Je viens du sermon, » et l'abbé Rose affirme qu'il a prêché.

Soixante badauds, assis au large, composent l'auditoire de Florimond; les trois quarts sont des femmes. D'où viennent ces visages-là? Personne ne peut le dire. On les a évoqués, et ils sont sortis de terre. Florimond a cédé aux instances de ses nombreux et indiscrets amis, et il consent à ébaucher à ses heures perdues un cours d'histoire philosophique, fantastique et pittoresque. Mais il annonce que, parlant au beau sexe, il ne s'astreindra pas à une méthode aride, et il voltige, comme un papillon, de Pharamond à la Pompadour, et de Gengis-Khan à Moïse. Les uns se pâment, d'autres tendent le cou pour se donner un air d'attention; quelques gens graves froncent le sourcil et regardent si on croit qu'ils réfléchissent; les petites filles écarquillent leurs yeux et poussent de profonds soupirs. Florimond soulève son verre d'eau sucrée, se recueille une seconde, déroule sa péripétie, lance le trait, et avale le verre d'eau. On se lève, on l'entoure, il est épuisé. La foule s'écoule avec respect, et un petit nombre d'élus accompagne l'orateur au logis. Là, étendu sur un sopha, passant son mouchoir sur ses lèvres, il tend le nez aux encensoirs, et se couronne de palmes inconnues. « Vous avez parlé comme Bossuet, comme Fénélon, comme Jean-Jacques, comme Quintilien, comme Mirabeau! » Cependant le pauvre diable, assommé d'éloges, conserve encore une lueur de bon sens; il soulève le rideau, regarde les passans dans la rue; à l'aspect de cette ville immense, il sent que sa coterie s'agite au fond d'un puits, et que personne ne se doute à Paris de son triomphe d'entresol.

L'étudiant Garnier, qui manque de bois et qui déjeune avec des raves, a lu, pour deux sous le volume, les Mémoires de Casanova. Le siècle de Louis XV lui trotte dans la tête; il croit voir des nonnes à demi ivres, des boudoirs où les soupers arrivent par des trappes, des bas écarlates et des paillettes; il sort, ne sachant où aller, cherchant fortune comme faisait Casanova; il rencontre une

jolie femme, il la suit, l'accoste, c'est une fille; il va au jeu, perd six francs qui lui restent; à trois pas de là, il rencontre son tailleur qui se plaint qu'on ne le trouve jamais, et le menace du juge de paix; un fiacre qui passe l'éclabousse; il est cinq heures et il faut dîner; alors seulement il se gratte la tête, et se souvient qu'il n'y a pas de fiacres à Venise, qu'on y sortait jadis en masque, qu'on ne payait pas son tailleur en 1750, et que Casanova trichait au jeu.

Ce n'est pas l'habileté qui manque à Isidore; il parle bien, il écrit mieux; les hommes en font cas, et il plaît aux femmes; il a tout ce qu'il faut pour réussir, mais il ne réussira jamais. En tout ce qu'il fait, il fait un peu trop, et il veut toujours être un peu plus que lui-même. Le cardinal de Retz disait du grand Condé, qu'il ne remplissait pas son mérite. Isidore déborde le sien; c'est un verre de vin de Champagne qui mousse si bien, qu'il n'est plus que mousse, et qu'il ne reste plus rien au fond. Il rencontrera un bon mot, et il en voudra faire quatre, moyennant quoi le seul bon n'y sera plus. D'une idée longue comme un sonnet, il composera un poème épique. Vous a-t-il vu trois fois au bal? vous êtes son ami intime. A-t-il lu un livre qui lui a plu? c'est la plus belle chose qu'il y ait en aucune langue. A-t-il une piqûre au doigt? il souffre un martyre sans égal. Et ne croyez pas qu'il joue une comédie: il parle ainsi de bonne foi, tant l'habitude a de puissance. A force de se tendre de tous les côtés, il s'est allongé et élargi, mais aux dépens de l'étoffe première qui craque et se rompt à tout moment.

Narcisse n'est pas seulement ainsi; il est malade d'exagération au troisième degré. Il s'est trouvé un jour à un incendie, où il a aidé à porter de l'eau; il sait que Napoléon en a fait autant, et il se croit un petit Napoléon. Une femme de lettres, amoureuse de lui, l'a menacé d'un coup de couteau, et comme Margarita Cogni a failli en donner un à lord Byron, il se croit un petit Byron. Ces deux personnages, qu'il résume, l'inquiètent et le tourmentent beaucoup; mais comme il a été, d'autre part, assez bien vu d'une baronne, et qu'il lui a écrit des impertinences en se brouillant avec elle, il se croit aussi Crébillon fils; comment arranger tout ce monde ensemble? Il est tantôt l'un, tantôt l'autre, selon le moment et l'occasion. Aujourd'hui il a une vieille redingote, boutonnée jusqu'au menton, et son chapeau lui tombe sur les yeux; demain il porte un gilet rose, et vous frappe les jambes, en cau-

sant, avec une canne grosse comme une paille; le surlendemain, il va au théâtre, où il garde son manteau, et appuyé sur une colonne, il promène autour de lui des regards mornes et désenchantés; c'est à le croire fou de le rencontrer souvent. Pour faire de lui un portrait ressemblant, il faudrait peindre Dorat méditant sur les ruines de Palmyre, ou Napoléon avec des culottes vert-tendre et un casque de cuir bouilli (1).

Il est arrivé un grand malheur à Évariste, qui fait des romans presque lisibles, et dont le style, nourri de barbarismes, en impose. Les journaux le traitent bien; on l'invite à dîner, et il gagne par an une somme assez ronde. Mais il a écrit, en 1825, dans la préface d'un de ses livres, qu'un homme de génie devait être l'expression de son siècle. Depuis ce jour, il n'a repos ni trève qu'il ne découvre l'esprit de son siècle, afin d'en être l'expression; il cherche les mœurs du temps pour les peindre, et ne peut réussir à les trouver; sont-elles à la chaussée d'Antin, au faubourg Saint-Germain, dans les boutiques des marchands, ou dans les salons des ministres, au Marais, au quartier latin, à la place Maubert? Ne seraient-elles pas au corps-de-garde, au Jockey-club ou à Tortoni? La lanterne en main, comme Diogène, il va et vient, et, chemin faisant, dit que Walter Scott n'est qu'un drôle, et que, pour lui, il a plus d'influence sur notre siècle que Voltaire sur le sien. Mais ce damné siècle ne veut pas répondre; et au lieu de se contenter de peindre ce qu'il voit, et de constater les nuances, Évariste veut saisir un fil qui puisse tout réunir et tout concentrer; son ambition est d'être le *criterium*, le *nec plus ultrà* de l'époque, et d'en posséder seul une clé unique. En attendant, il avoue, en rougissant, qu'on lui paie ses livres vingt mille écus, que ses créanciers le supplient à genoux de leur emprunter quelque argent, que, du reste, les femmes faciles l'ennuient, mais qu'il a fait une folie, une vraie folie, et, que voulez-vous? il a été entraîné, et il a acheté, en passant à Saint-Cloud, une maison de campagne et une forêt.

Le peintre Vincent est un autre homme; un chagrin mortel le dévore; il est profondément méconnu; les journaux le maltraitent, le public n'est qu'une brute, ses confrères sont envieux, sa

(1) Byron, partant pour la Grèce, portait un casque de cuir bouilli.

servante elle-même est son ennemie. Il a pourtant exposé un paysage représentant trois femmes du temps de Louis XIII, passant en gondole dans le parc de Versailles; son cadre avait quatre pouces en hauteur et plus de trois pieds de large, et le gouvernement ne l'a pas acheté On lui a commandé, il est vrai, un tableau pour une église de province, et ce tableau, fait en conscience, a reçu quelques éloges; mais qu'a-t-on loué? Précisément ce qui n'a aucun mérite, des pieds, des mains, de vils contours! La pensée profonde de l'artiste n'a pas même été entrevue; car ce n'est rien que de regarder une toile, et de dire : voilà qui est bien dessiné. Un écolier en serait juge. Le beau, le sublime, ce n'est pas le tableau, c'est ce que le peintre pensait en le faisant, c'est l'idée philosophique qui l'a guidé, c'est l'incalculable suite de méditations *thoséophistiques* qui l'ont amené, décidé et contraint à faire un nez retroussé plutôt qu'un nez aquilin, et un rideau amarante plutôt qu'un cramoisi. Voilà la grande question dans les arts; mais nous vivons dans la barbarie. Un seul journaliste a saisi la chose, entre mille; un seul a touché la corde sensible; et il a dit, dans son feuilleton, que la descente de croix du peintre Vincent était le *Requiem* de Mozart, combiné avec les *Lettres d'Euler* et la *Vie de saint Polycarpe*.

Vous connaissez, monsieur, le chanteur Fioretto; il a une jolie voix dont les accens iraient au cœur, s'il la laissait sortir tranquillement des larges poumons dont la nature l'a pourvu; il nous fait venir les larmes aux yeux, quand il exprime un sentiment passionné; mais, par malheur, il se passionne toujours, et, pour dire en musique à sa maîtresse qu'il se trouve bien aise, il pousse des cris comme si on l'égorgeait. La signora Miagolante, qui chante avec lui ordinairement, a été prise de la même fièvre qui paraît être épidémique. Elle imite la Malibran, et on dirait à tout moment qu'elle va enfin lui ressembler; elle trépigne, s'avance, s'arrache les cheveux, pose la main sur son cœur, et file une note; la souris est gentille, mais la montagne était trop grosse.

Singulière maladie! Paul, qui a le talent d'un romancier, ne fait que des mélodrames les uns après les autres; et Pierre, qui n'a réussi qu'au théâtre, écrit des livres; on lirait le premier avec plaisir, et on applaudirait le second; on siffle l'un et on n'achète pas l'autre.

Quel est ce visage, au coin de ce triste feu? A qui ce front pâle et ces mains fluettes? Que cherchent ces yeux mélancoliques qui semblent éviter les miens? Est-ce vous que je vois, pauvre Julie? Qu'y a-t-il donc? qui vous agite ainsi? Vous êtes jeune, belle et riche, et votre amant vous est fidèle; votre esprit, votre cœur, votre rang dans le monde, l'estime qu'on y professe pour vous, tout vous rend la vie aisée et riante; que viennent faire les larmes dans cette chambre, où nul jaloux ne vous surveille, où le bonheur s'enferme sans témoins? Avez-vous perdu un parent? Est-ce quelque affaire qui vous inquiète? Vos amours sont-ils menacés? N'aimez-vous plus? n'êtes-vous plus aimée? Mais non; le mal vient de vous seule, et il ne faut accuser personne. Comment se peut-il qu'avec tant d'esprit vous soyez prise d'une manie si funeste? Est-ce bien vous qui, d'un sentiment vrai, faites une exagération ridicule et le malheur de ceux qui vous entourent? Est-ce vous qui changez l'amour en frénésie, les querelles passagères en scènes à la Kotzebue, les billets doux en lettres à la Werther, et qui parlez de vous empoisonner, quand votre amant est un jour sans venir? Quelle abominable mode est-ce là, et de quoi s'avise-t-on aujourd'hui? Croyez-vous donc qu'ils peignent rien d'humain, ces livres absurdes dont on nous inonde, et qui, je le sais, irritent vos nerfs malades? Les romanciers du jour vous répètent que les vraies passions sont en guerre avec la société, et que, sans cesse faussées et contrariées, elles ne mènent qu'au désespoir. Voilà le thème qu'on brode sur tous les tons. Pauvre femme! le monde est si peu en guerre avec ce qu'on appelle les vraies passions, que sans lui elles n'existeraient pas. C'est lui qui les excite et les crée; ce sont les obstacles qui les échauffent, c'est le danger qui les rend vivaces, c'est l'impossibilité de les satisfaire qui les immortalise quelquefois. La nature n'a fait que des désirs, c'est la société qui fait des passions; et sous prétexte d'en appeler à la nature, ces passions déjà si ardentes, on veut encore les outrer et les prendre pour levier, afin de renverser les bases de la société! Quelle fureur et quelle folie! ne saurait-il y avoir rien de bon, qu'on n'en fasse une caricature? Vous riez du Phœbus amoureux de la cour de Louis XIV, et vous vous indignez des frivoles intrigues de la régence! Que Dieu me pardonne, j'aime mieux entendre appeler l'amour un *goût*, comme sous Louis XV, et voir

ma maîtresse fraîche et joyeuse avec une rose sur l'oreille, que de parler de vraie passion, comme aujourd'hui, et de vivre de larmes, d'angoisses, et de menaces de mort. Si une femme vous trouve joli garçon, et qu'elle vous paraisse bien tournée, ne saurait-on s'arranger ensemble sans tant de grands mots et d'horribles fadaises? et s'il n'est question ni d'éternel dévouement, ni de s'arracher les cheveux, ni de se brûler la cervelle, s'en aime-t-on moins, je vous en prie? Pardieu, la reine de Navarre ferait une belle grimace aujourd'hui, et je voudrais voir ce que dirait Brantôme. Est-il réglé de toute éternité que femme qui se rend ne se rend pas sans phrases? Eh bien donc, faites-en de raisonnables, de galantes, de folles si vous voulez, mais faites-les humaines du moins. Voilà de beaux codes d'amour, qu'une pluie de romans où on ne voit que des amoureux phthisiques et des héroïnes échevelées! L'Amour est sain, madame, sachez-le; c'est un bel enfant rebondi, fils d'une mère jeune et robuste; l'antique Vénus n'a eu de sa vie ni attaque de spleen ni toux de poitrine. Mais je vous blesse, vous détournez la tête, vous regardez la pendule : il n'est pas tard encore, votre amant va venir; mais s'il ne vient pas, n'avalez pas d'opium ce soir, croyez m'en; avalez-moi une aile de perdrix et un verre de vin de Madère.

Salut au plus exagéré de tous! Salut à l'homme qui veut être simple, et qui a l'affectation de la simplicité! Il va faire une visite, et, avant de sonner, il a regardé si son jabot passe, si sa cravate n'est pas en désordre; car il tient, par-dessus toute chose, à n'avoir rien d'extraordinaire dans sa toilette. Il sonne doucement; on ouvre, il est entré; mais il a prié qu'on n'annonçât pas. Il traverse le cercle à pas mesurés, comme s'il réglait une distance pour un duel, il salue et s'asseoit; une légère contraction de ses lèvres annonce l'effort qu'il vient de faire. Content de lui, il ne dit rien; cependant sa voisine l'interroge; il s'incline à demi, sourit du bout des lèvres, et lâche un mot sec comme la pierre ponce; charmant convive! La conversation, peu à peu, s'échauffe et devient générale. Il s'agit d'une pièce nouvelle, sur laquelle il n'a point d'avis, d'un bal où il n'a point dansé, et d'une femme qu'il ne trouve point jolie. On parle d'autre chose; on parle d'un mort, c'est un de ses amis qu'on a enterré. Notre silencieux prend la parole; on écoute, on s'arrête; il ne paraît pas ému, mais il pour-

rait l'être; il était lié d'enfance avec le défunt : « Cela ne m'étonne pas, dit-il, qu'il soit mort; M. Dupuytren a scié son crâne, et on lui a trouvé un quart de pinte d'eau dans la tête. » Voyez un peu quelle simplicité!

Irons-nous plus loin? tenterons-nous d'esquisser le portrait de l'exagéré politique? non, monsieur; nous n'avons, pour aujourd'hui, que la prétention d'effleurer quelques ridicules, et il y a autre chose dès que la politique s'en mêle. Nous en parlerons quelque jour; ce chapitre mérite qu'on le traite à part. Tenons-nous en à nos ébauches, et saisissons cette occasion de citer un beau vers de M. Delavigne :

Le ridicule cesse où commence le crime.

Nous récapitulons maintenant et concluons : c'est faute de connaître l'esprit de notre temps, qu'une foule de talens distingués tombent continuellement dans l'exagération la plus burlesque; c'est faute de se rendre compte à soi-même de ce qu'on vaut, de ce qu'on veut, et de ce qu'on peut, qu'on croit tout pouvoir, qu'on veut plus qu'on ne peut, et que finalement on ne vaut rien. Toute imitation du passé n'est que parodie et niaiserie; on a pu autrefois faire de belles choses sans simplicité; aujourd'hui ce n'est plus possible. Pour en finir comme nous avons commencé, nous citerons ici un dernier exemple :

Un homme veut se tuer; ce n'est ni un amoureux, ni un joueur ni un hypocondriaque; c'est un honnête homme qu'un malheur accable, et qui s'indigne de son destin; cet homme raisonne faiblement, si vous voulez, mais il a, par hasard, une grande ame, et malgré lui, sans qu'il sache pourquoi, cette ame inquiète se demande de quelle manière elle va partir.

A présent de quel temps est cet homme? Marcus Othon, qui avait vécu comme Néron, mourut comme Caton, parce qu'il était Romain; après avoir dormi d'un profond sommeil, le lendemain de sa défaite, il prit deux épées, les regarda long-temps, et choisit la mieux affilée : « Montre-toi aux soldats, dit-il à son affranchi, si tu ne veux qu'ils te tuent, pensant que tu m'aurais aidé à me donner la mort. » L'affranchi sorti de la chambre, Othon se tue raide, appuyé contre le mur, disant qu'un empereur devait mourir debout. Voilà une vraie mort romaine et antique. Supposez-la

d'hier, que vous en lisez le récit dans le journal du soir, que le héros est un agent de change ruiné, voilà un parfait ridicule.

Mais cet agent de change ruiné a rassemblé tout ce qu'il possède encore, et un placement sur une compagnie bien connue assure, dans le cas où il viendrait à mourir, une somme considérable à sa famille. Il prend le prétexte d'un voyage en Suisse, fait ses préparatifs avec calme, calcule ses chances, compte ses enfans, embrasse sa femme, et part. Un mois après, le journal du soir annonce que le pied lui a glissé, et qu'il est tombé dans un précipice des Alpes. Voilà une vraie mort de notre temps; mais pensez combien elle est simple!

DUPUIS et COTONET.

GALERIE ESPAGNOLE

AU LOUVRE.

Jusqu'ici l'école italienne et l'école flamande ont été les seules dignement représentées au Louvre. On citait bien, çà et là, quelques magnifiques peintures de Murillo, de Velasquez et de Ribera; mais ces chefs-d'œuvre, pour la plupart, vous apparaissaient isolés et sans suite. Quelques tableaux rassemblés au hasard ne font pas un musée. Le génie a ses temps; on ne voit guère qu'il pousse, un beau matin, comme un champignon après la pluie; certaines successions nécessaires précèdent son avènement. Pour faire un peintre comme Raphaël, un poète comme Alighieri, un musicien comme Mozart, il faut tout le travail d'un siècle; l'un relève de l'autre dans cette grande famille, et c'est justement ce lien de parenté mystérieuse, qu'on retrouve dans le sanctuaire des musées, qui distingue l'étude grave et sérieuse des maîtres, d'une curiosité oisive qui se satisfait sans besoin de comparaison. Les collections logiques, pour ainsi dire, outre qu'elles augmentent à l'infini le nombre de vos richesses, vous aident merveilleusement dans l'appréciation des chefs-d'œuvre que vous possédez; car, pour s'épanouir librement sous vos yeux, la belle fleur étrangère transportée en votre sol a besoin de cette atmosphère natale.—A tout prendre, un musée espagnol manquait au Louvre; on regrettait de n'y pouvoir suivre dans ses développemens ce grand art de la couleur chaude, de la forme énergique et du mouvement, ainsi qu'on peut le faire chaque jour, en ce qui concerne les écoles d'Italie et de Hollande. Les noms que nous avons jusqu'à présent salués en

France, ne sont pas les seuls glorieux que l'Espagne ait produits; derrière les grands maîtres que nous admirions, non sans hésiter parfois quelque peu, faute d'éducation spéciale, il y a toute une école, centre de lumière, d'où se sont échappés ces trois rayons, jusqu'à ce jour un peu égarés parmi nous; et ce grand art de l'Espagne, ne pourrions-nous pas dire, tous tant que nous sommes, qu'avant même qu'il se révélât d'une aussi splendide façon, nous l'avions deviné au fond de nos consciences? En effet, en lisant cette histoire, où le caractère de l'épopée domine, lors même que vous ne sauriez rien de Velasquez ni de Calderon, vous vous dites comme entraîné par une puissance invisible : L'art est là; s'il ne nous apparaît pas dans son harmonie et sa grandeur, c'est qu'il est enfoui; n'importe, il existe; il ne s'agit plus que de le conquérir. Il suffit de jeter un coup d'œil sur cette terre si pleine encore de sève et de fécondité, dans ces temps que certains prophètes appellent son âge de décrépitude, et qui ne sont, après tout, pour elle, que l'âge d'une transformation tardive et laborieuse; il suffit de la contempler, cette terre du soleil, pour sentir que ces rares chefs-d'œuvre, qui nous avaient frappés dans leur isolement, bien loin de n'être autre chose que le jet d'une fantaisie indépendante et capricieuse, puisent tous leur loi d'existence dans une unité profonde et catholique, dont le monde ignore peut-être encore le secret en-deçà des Pyrénées. Vous appelez l'Espagne une terre usée pour nous; l'art n'a désormais plus rien à récolter sur ce sol aride, dites-vous, et c'est vouloir perdre sa peine que d'y retourner! En effet, j'en conviens, vous avez étrangement abusé des couleurs qui se prennent à la surface des choses. Les bonnes lames de Tolède commencent à se rouiller; les fanfaronnades castillanes nous assomment; et c'est à mourir d'ennui, quand un soudard ivre nous raconte ses amours avec des comtesses de Séville. Mais la parfaite déconsidération dans laquelle sont tombées ces boutades ingénieuses qui nous plaisaient fort autrefois, signifie tout simplement que les temps du réalisme brutal et du *pastiche* sont accomplis. Désormais, il ne s'agit plus d'imiter, il faut traduire. D'ailleurs, quels rapports peuvent exister entre de pareilles balivernes et le grand art catholique de Zurbaran ou de Calderon? C'est au fond des cathédrales et des couvens que l'art espagnol repose enseveli; c'est là qu'un jour des mains pieuses le rappelleront à la lumière du soleil comme un autre Lazare. L'en-

treprise vient d'être tentée pour la peinture. Elle a réussi. Voilà toute une école qui va se révéler à nous; plus tard, la poésie aura son tour, sans doute, et peut-être aussi la musique. Qui sait?

Ce qu'il faut admirer franchement dans cette entreprise, c'est la générosité toute royale qui l'a commandée et le courage avec lequel elle a été menée à fin. En effet, pour peu qu'on y réfléchisse, on verra que les temps semblaient moins que jamais venus d'une pareille conquête, et, sans s'exagérer les difficultés, il était permis de croire que l'occasion se ferait attendre encore; car si, d'une part, l'état de dénuement dans lequel les deux partis aux prises depuis tantôt cinq ans entretiennent l'Espagne, favorisait cette tentative; de l'autre, le transport evenait de plus en plus dangereux à travers des chemins infestés par toutes sortes de bandes ennemies. Enlever à prix d'or une peinture de maître aux murs croulans d'un cloître, où les injures de l'air luttaient contre elle avec les injures du temps, pour la faire tomber, après bien des allées et des venues, entre les mains de Gomez ou de Cabrera, c'eût été, il faut l'avouer, un triste avantage pour le chef-d'œuvre. Quant il s'agit de peinture, le sabre d'un chef de bande vaut bien la faux du temps. N'importe, une volonté éclairée et toute puissante, celle qui dispose des fonds de la liste civile, s'est mise à la tête de l'entreprise, et grace à l'habileté singulière de deux artistes pleins de courage et de persévérance, un nouveau musée va s'ouvrir au Louvre dans quelques jours : le musée espagnol. Pour ma part, je ne sais pas de sensation plus complète que celle qui vous prend en face d'un art qui vous apparaît tout entier avec ses formes imprévues, ses couleurs étranges, ses harmonies; c'est comme une seconde révélation de la lumière et de la voix; on respire des parfums inconnus; on entend des bruits inouis; il semble qu'on assiste à une fête du printemps, d'un printemps qui n'est pas de ce monde. Il y a dans cette jouissance quelque chose de divin, et c'est ce qui fait que j'applaudis de toutes mes forces à la pensée qui vient de produire le musée espagnol; pensée généreuse, d'ailleurs, et dont l'Espagne doit se réjouir au moins autant que la France. En effet, à ces magnifiques peintures, hier encore en butte à tous les outrages des hommes et de l'air, nous allons donner le Louvre pour demeure; c'est du fond de cet asile inviolable que les chefs-d'œuvre immortels feront désormais rayonner sur leur patrie la gloire qui lui appartient. Quant aux grands maîtres,

en récompense de leur génie qu'elle adopte, la France leur donnera sa consécration, la seule durable, la seule éternelle. Qui pourrait donc se plaindre d'un tel pacte? Ces tableaux, aujourd'hui notre richesse, s'effaçaient là-bas de jour en jour; encore quelques années, ils n'étaient plus que poussière. Qu'on y songe bien, nous ne les enlevons pas à l'Espagne, mais au néant.

Il y a dix-huit mois, MM. Taylor et Dauzats partirent pour l'Espagne, chargés par la liste civile d'aller à la conquête des chefs-d'œuvre de l'école de Madrid, de Séville et de Tolède. Depuis ce temps, ils ont parcouru l'Espagne en tout sens, tantôt séparés, tantôt ensemble, visitant les cloîtres abandonnés et les majorats envahis, et cherchant à travers les balles des carlistes la trace de Murillo ou de Zurbaran. Aujourd'hui qu'ils sont de retour avec leur butin magnifique, c'est plaisir de leur entendre raconter, tout en faisant les honneurs de la galerie nouvelle qui s'ordonne sous leurs yeux, les petites ruses dont ils se servaient pour conduire leur affaire à souhait. Ainsi, lorsqu'ils arrivaient dans un de ces couvens où toutes sortes de merveilles sont enfouies pêle-mêle et sans choix, les moines ne manquaient jamais de leur refuser net tout accommodement. Alors il fallait bien avoir recours à l'éloquence. On appelait à son aide la parole d'or de Chrysostôme, pour démontrer aux dignes pères que leurs tableaux tombaient en ruines, et qu'il était de toute nécessité de les faire réparer au plus vite; et pour témoigner de son désintéressement, on allait même jusqu'à proposer de pourvoir à tous les frais de restauration, moyennant un tableau qu'on prendrait au hasard, comme une simple indemnité. Les moines, qui voyaient dans cet accommodement l'occasion de ne pas débourser un écu, finissaient toujours par accepter, et l'on s'en allait avec un tableau de plus. Or, on pense bien que le tableau pris au hasard ne manquait jamais d'être le meilleur de tous et le plus précieux; et c'est ainsi, à force d'habileté, de dévouement et de persévérance, que les deux pélerins sont parvenus à composer avec un million la plus admirable galerie qui se puisse voir. Affronter les périls et les fatigues, parcourir les routes d'Espagne à dos de mulet, souffrir la faim et la soif au grand soleil, et s'exposer au poignard des bandits, et tout cela pour quelques tableaux que l'on rapporte à sa patrie! Que l'on dise encore maintenant que l'art n'est pas une religion.

Le caractère de l'école espagnole, c'est la puissance, l'anima-

tion, la vie ; un luxe de couleur qui vous entraîne, une exubérance de sève qui déborde. Du reste, on le sait, elle n'idéalise guère; et, pour se convaincre de cette vérité, il suffit de comparer un instant les madones de Raphaël avec les vierges de Murillo. Chez l'Italien, tout est pur, calme, réservé; il s'exhale de ces lignes divines comme une vapeur mystérieuse qui environne la sainte personne, et la consacre plus encore que l'auréole suspendue au-dessus de son front. Chez l'Espagnol, au contraire, la femme vous préoccupe plus que la mère du Christ; cette reine qui monte au ciel parmi des légions d'anges, n'a rien dépouillé de son humanité, et vous lance du milieu de son assomption glorieuse des regards de feu qui, certes, sont bien loin de vous inspirer le mépris des plaisirs de ce monde. Voilà pour quelle raison l'école espagnole me semble plus admirable lorsqu'elle s'attaque à des sujets de la vie monastique; c'est dans cette œuvre qu'elle atteint son plus haut point d'originalité, et triomphe de toutes ses rivales. Pour faire d'une femme de sang et de chair, qui pose devant vous, la mère du fils de Dieu, il faut idéaliser, quoi que l'on puisse en dire. Or, il n'en est plus de même lorsqu'il s'agit de reproduire des têtes sur lesquelles les pratiques austères de la règle et l'habitude de l'extase ont gravé une expression qui n'est déjà plus celle de la vie humaine. En ces temps admirables de la peinture et de la poésie, le dogme catholique enserrait toutes choses, la nature se travaillait elle-même pour l'art.

Nous n'entreprendrons pas de décrire tous les trésors de la nouvelle galerie espagnole; l'éclat de ces merveilles nous éblouit encore; qu'il nous suffise de les indiquer en passant; plus tard, nous reviendrons sur les détails. Que de noms splendides qu'on avait ignorés jusqu'à ce jour! Il faut du temps pour distinguer les têtes au milieu de cette multitude d'hommes de génie, et compter les étoiles de cette voie lactée. Vous voyez se développer et grandir cette puissante école du midi, vous assistez à toutes les périodes qu'elle a traversées depuis son berceau jusqu'à sa fin. Les voici tous, ces sublimes apôtres de l'art, saluons-les en passant. Voici Moralès el Divino, qui n'a jamais reproduit sur la toile que la face du Christ, la seule qui se soit réfléchie en son ame; Pedro Orrente, simple et grand comme la Bible, où il s'inspire; don Juan Carreño de Miranda, le Van Dick de l'Espagne; Lucas Jordan, qui a couvert l'Escorial de merveilleuses peintures; Esteban March,

énergique et fier comme Salvator; el Capitan Juan de Toledo, guerrier et peintre de batailles, Espagnol de bonne race, qui tient une épée d'une main, un pinceau de l'autre; Alonzo Cano, artiste de la famille de Michel-Ange, peintre, architecte et statuaire, le même qui tua sa femme, et dont les bourreaux respectèrent le bras droit, qui avait créé tant de chefs-d'œuvre; puis encore Jose Ribera, duquel Byron a dit qu'il colorait ses toiles avec le sang des martyrs; puis Juan de Juanez, qui enveloppe les pieds de ses anges dans de longues et flottantes robes blanches; puis Francisco Zurbaran, le peintre sublime de la vie monastique, et tant d'autres que j'oublie, et qui se sont groupés, à Madrid, autour de Velasquez; à Séville, aux pieds de Murillo. Si nous avons tardé jusqu'à présent à citer les grands noms de Murillo et de Velasquez, ce n'est pas que l'on ait commis à leur égard la moindre négligence dans la composition du nouveau musée; au contraire, grace à cette magnifique entreprise, la France possède aujourd'hui, en plus grand nombre que jamais, d'inappréciables chefs-d'œuvre de ces deux maîtres. Nous avons commencé par les autres, tout simplement parce qu'ils étaient nouveaux pour nous, et méritaient, à ce titre, d'être traités avec plus de cérémonie. Parmi tous ces grands peintres, dont la renommée va désormais nous devenir de jour en jour plus familière, le plus fécond et le plus divinement inspiré, celui dont l'imagination dispose de la forme la plus austère, des teintes les plus mâles et du caractère le plus profond, c'est, sans contredit, Zurbaran. Zurbaran affectionne les sujets empruntés à la vie des cloîtres; mais non point à cette vie rose, épanouie, et telle qu'il est convenu de la reproduire depuis Voltaire. Zurbaran est le peintre de la règle inexorable et de la pénitence; nul ne sait mieux que lui les mystères de ces ames désolées par l'excès de la foi; nul ne sait mieux que lui vêtir d'un suaire claustral ces corps épuisés par le jeûne et la prière, et rendre avec une plus effrayante vérité ces orbites qui se creusent, ces tempes livides, ces mains décharnées, et ces pauvres pieds qui se sont usés à fouler un sol pétri de larmes et d'ossemens. Il faut voir ce moine recueilli qui tient entre ses mains une tête de mort, et semble l'interroger, non pas comme Hamlet, le sourire sur les lèvres, mais avec une gravité solennelle, et comme pour s'inspirer quelque salutaire terreur. Il faut voir aussi le saint François en

extase, tendant ses deux mains saignantes au bel archange qui le visite, pour comprendre tout ce qu'il y a de sombre expression et de mélancolie rêveuse dans le génie de Zurbaran.

Maintenant, en ce qui regarde Murillo, nous dirons tout simplement que la *Vierge à l'Alfaja* est la plus admirable peinture qui se puisse voir de ce maître. Sainte Marie est assise, tenant sur ses genoux le petit Jésus, qu'elle enveloppe de ses langes; et comme l'enfant divin ouvre la bouche pour pleurer, de beaux chérubins, groupés à l'entour, s'occupent à le distraire de sa peine en jouant de divers instrumens. Et tout cela se passe avec une simplicité délicieuse dans cette lumière chaude et transparente, qui est comme l'harmonie de la peinture. Sans compter que nous avons encore de Murillo *la Décollation de saint Rodrigue*, une *Sainte Catherine*, *l'Enfant prodigue*, *la Conception de la Vierge* et le *Saint Félix de Cantalicio*, composition suave et tout empreinte de mélancolie, où l'intérêt s'accroît encore par le charme de l'action. — Le soleil commence à décliner; l'ermite, las de mendier vainement, va retourner à jeun dans sa cellule, lorsque l'enfant divin descend du ciel, et dépose un pain dans sa besace, tandis que des anges écartent le voile des nuages pour épier cette rencontre miraculeuse. — Puis, enfin, le portrait de Murillo peint par lui-même, objet d'amour et de vénération, inappréciable trésor. Cette noble tête de Murillo, que vous avez conquise, placez-la désormais au milieu des chefs-d'œuvre qu'elle a conçus, afin qu'elle entende le bruit que font au-dessous d'elle les applaudissemens de la postérité, et se réjouisse sans cesse dans sa création.— De Ribera, nous avons *l'Assomption de sainte Marie l'égyptienne*, composition terrible qui contraste singulièrement avec la manière dont Murillo a l'habitude de traiter des sujets pareils. Cette forme livide, qui sort du sépulcre et se dirige seule vers le ciel sans qu'un ange l'accompagne dans sa route, cette nature désolée et morne, vous glacent d'épouvante. Qu'on est loin alors des doux ravissemens et des agréables pensées que Murillo éveille dans le cœur! et pourtant le motif est à peu près le même. Oui, mais quelle différence dans la manière de l'envisager! D'un côté, c'est une morte ressuscitée à peine, qui flotte au hasard dans un air humide et froid; de l'autre, une belle jeune femme qui n'a jamais cessé de vivre, et s'élève parée de tous ses attraits au milieu d'une gerbe de lumière et d'un chœur de blonds adolescens, frais épanouis. Tant il est vrai que

le sujet n'est, dans les mains de l'artiste, qu'une argile qui se modifie et se transforme selon sa volonté. Ribera aime surtout une nature âpre, escarpée et sévère; il faut, avec lui, que le sang coule et que les chênes craquent. Murillo, au contraire, se complaît dans la lumière, l'harmonie et l'encens. Murillo est comme le soleil, qui réjouit toute chose. On peut citer encore de Jose Ribera deux toiles importantes, et qui figurent aussi dans le nouveau musée. Je veux parler de l'*Hercule assommant le Centaure*, et surtout de l'admirable *Martyre de saint Barthelémy*, où se révèle toute la sauvage énergie de l'élève de Caravage. Quant à Velasquez, il faut placer au premier rang des chefs-d'œuvre nouvellement conquis de ce maître l'*Adoration des bergers*, belle et naïve peinture, encore dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa couleur, ainsi que le portrait du comte-duc d'Olivarez, qui fonda la réputation de son auteur à la cour du roi Philippe IV. Enfin, pour clore cette rapide nomenclature, nous parlerons d'un sujet de sainteté, d'Andrea del Sarto, et du portrait de Philippe II, par Titien, deux merveilles enlevées à l'abîme des temps du même large coup de filet.

Oui, c'est là une solennelle conquête, et nous en avons la certitude, l'Espagne, tôt ou tard, s'en réjouira comme nous, car il y va de son intérêt et de sa gloire. Quant à l'ordonnance que le ministre de l'intérieur vient de publier à Madrid, et qui a pour but d'interdire toute exportation à l'étranger des tableaux de l'école espagnole, nous ne pouvons prendre au sérieux cette boutade, au moins intempestive. Pourquoi vouloir parquer le génie dans l'étroite mesure d'un royaume? Pourquoi vouloir lui donner les Pyrénées et la mer pour limites, à lui qui est éternel et de tous les pays et n'a de bornes ni dans l'espace, ni dans le temps? Certes, s'il doit exister entre les peuples des relations agréables et fécondes, ce sont celles qui reposent sur le commerce des œuvres de la pensée. Nous vous ravissons vos trésors, dites-vous? Eh bien! imitez notre exemple, venez en France, parcourez nos provinces, et si vous trouvez dans quelque château en ruines des toiles de Claude ou de Poussin, emportez-les, qui vous empêche? Que le Musée soit le sanctuaire inviolable de l'art national, rien de plus juste; mais aussi que les chefs-d'œuvre restés en dehors de l'arche sainte, que les chef-d'œuvre errans passent de l'Italie en Allemagne, qu'ils circulent, qu'ils changent de maîtres et

soient transmis sans relâche pour l'enseignement des peuples. D'ailleurs, puisque les palais d'Aranjuez, d'El Pardo, de la Granja, d'El Buen Retiro ne sont pas assez vastes pour contenir toutes vos richesses; puisqu'il ne s'agit plus que de choisir entre nous et les fléaux qui menacent de les anéantir à jamais, pourquoi vous obstiner à regretter cette conquête, destinée, après tout, à vous concilier tant de sympathies? Laissez-les, ces créations sublimes, s'échapper du sépulcre de l'oubli et revivre parmi nous, à votre honneur. Vierges divines, secouez la poussière de vos vêtemens; blonds séraphins, sortez du milieu des ruines; et vous, saints canonisés, levez au ciel vos mains marquées des stigmates de la croix; venez, légion splendide, abattez vous du haut des Pyrénées, la France vous tend les bras, et toi, leur mère féconde, Espagne, regarde-les s'enfuir avec joie; ne pleure pas, car tu ne seras point oubliée avec ingratitude, et, du fond de ce Louvre que nous leur donnons pour tabernacle, ils parleront de ta gloire au monde entier qui viendra les visiter!

Au reste, l'Espagne aurait mauvaise grace à vouloir se plaindre de notre façon d'agir vis-à-vis d'elle, car on pourrait, au besoin, lui citer pour excuse son propre exemple. En 1628, Philippe IV envoya en Italie, un homme investi de toute sa confiance, et chargé par lui d'une mission à peu près pareille à celle que vient d'accomplir si noblement M. le baron Taylor. Il s'agissait de choisir, parmi les chefs-d'œuvre de l'école, les plus admirables, de se les procurer à prix d'or, et de les rapporter au roi pour son musée. Or, en fait de peinture, l'envoyé n'était pas homme à se laisser prendre en défaut, et s'appelait tout simplement Velasquez. Après tout, on peut le redire sans trop de vanité, ce qui pouvait arriver de plus heureux à ces tableaux, c'était que la France s'en emparât. La France s'enthousiasme volontiers pour tous les nouveaux trésors qu'elle possède, elle est toujours prête à faire sonner haut la renommée du génie, de quelque lieu qu'il vienne, et c'est peut-être une de ses plus nobles vertus, que ce désintéressement qu'elle apporte dans toutes les choses d'art. La France proclame la gloire des étrangers avec autant d'amour et de bonheur que s'il s'agissait de ses propres enfans. En Angleterre, on achète une toile de maître à plus haut prix peut-être; mais aussi, dès qu'on la tient, on l'enferme sous clé,

elle disparaît sans que nul en profite; on en jouit seul, ou, pour mieux dire, on n'en jouit pas du tout. En France, au contraire, on ouvre les portes à la multitude, et plus elle se presse et se foule, plus on se sent le cœur joyeux; on n'a pas de cesse qu'on ne l'ait montrée à tous, au grand soleil. De tout temps, ç'a été la destinée de la France de s'émouvoir et d'entrer en travail pour rendre populaires les idées et les chefs-d'œuvre. D'ailleurs je ne vois pas quelles raisons légitimes l'Espagne aurait à faire valoir contre nous, en cette occasion. Quelques années encore, et ces tableaux, qui sont sa gloire et la nôtre aussi désormais, disparaissaient du domaine de l'art, où ils tiennent une si noble place. Les coups de sabre dont quelques-uns d'entre eux sont mutilés, prouvent assez qu'on ne les épargnait guère là-bas. Dès-lors, tant de noms lumineux échappaient au baptême de la France. On devait franchir les Pyrénées pour savoir quelque chose du divin Moralès, de Zurbaran, d'Alonzo Cano, et de tant d'autres. C'est une triste nécessité quand il faut apprendre la langue d'un peuple pour lire l'histoire de ses arts. Quelle différence pour l'honneur qui en revient au pays des maîtres, entre les tableaux que l'on emprisonne, à grands frais, dans des salons fastueux, où les conviés seuls sont admis, et ceux que l'on rassemble dans un but de travail et de progrès, et que l'on expose volontiers à chaque heure du jour! Les uns sont des diamans dans un écrin, les autres des étoiles au firmament. Il est temps d'en user avec plus de franchise, et de dépouiller toutes ces petites rivalités de climats. Messieurs les Espagnols, si vous avez bonne mémoire, vous devez vous souvenir que le mystère ne vous a pas toujours bien réussi, vous en avez été les dupes plus d'une fois. Je me contente de citer un seul fait.

En 1520, Fernand Magellan, dans une expédition entreprise par les ordres de Charles-Quint, découvre la Nouvelle-Hollande, et fait part à l'Espagne de son aventure. Dès-lors le gouvernement, pour obéir sans doute à son éternel système de politique ombrageuse, tient l'affaire secrète; pas un mot n'en transpire au dehors. Qu'arrive-t-il? Deux siècles plus tard, Cooke pose le pied sur cette terre, il parle au monde entier de la Nouvelle-Hollande, et l'honneur de cette découverte revient aux Anglais. Ne voilà-t-il pas une belle équipée? Un peu plus de franchise, et vous enleviez cet avantage à l'Angleterre. Il y a des choses qui, par cela seul qu'elles

sont utiles et bonnes, doivent se révéler à l'humanité; on peut bien, à force de ruse et de calcul, en retarder l'apparition de quelques jours, mais il ne dépend ni d'un empereur, ni d'un peuple, de les exploiter éternellement à leur profit. Si, par un sentiment d'égoïsme national, vous refusez de faire part à l'humanité de vos découvertes, Dieu, qui ne se lasse pas, soufflera l'esprit qui vous a dirigés dans le cœur d'un autre homme, celui-ci accomplira sa mission avec plus de loyauté, et la reconnaissance du monde ira vers lui. Il me semble que cela peut se dire aussi pour les œuvres du génie, qui sont après tout des découvertes dans le champ infini de l'imagination.

Les beaux-arts commencent à s'éveiller de la torpeur funeste où la gravité des temps les avait fait languir. Voyez autour de vous; tout palpite, et s'anime et prend forme. Une haute et intelligente pensée dirige le travail. Versailles se fait comme aux jours de Louis XIV, l'œuvre de Michel-Ange s'installe aux Petits-Augustins, et le musée espagnol va s'ouvrir. Qu'elle en ait notre reconnaissance, ainsi que les ministres qui l'ont si dignement comprise, MM. Thiers et de Montalivet. Voilà qui répond mieux que les plus belles paroles à tout ce qu'on peut dire. La France veut des arts; il lui faut, pour qu'elle soit heureuse, de la musique et des tableaux : nous n'osons nommer encore la poésie; mais les temps viendront. Grace à Dieu, nous n'en sommes plus à discuter cette thèse ridicule que l'art est une chose frivole. S'il y a encore aujourd'hui des gens qui ne voient dans une partition de Mozart ou dans une peinture de Raphaël qu'un moyen de tuer le temps, ils ne l'avouent guère tout haut. Cette importance de l'art doit grandir encore avec les siècles. Les nations finiront par comprendre qu'elles n'ont pas entre elles de point de contact plus sensible que celui-là. Or, voilà ce qui fait qu'on ne saurait trop louer la fondation d'un musée espagnol, aujourd'hui que ce malheureux peuple se débat sous la main de fer d'une double nécessité. Il y a dans cette idée plus d'un germe fécond pour l'Espagne; et, croyez-le bien, désormais si les temps sont venus, ces beaux anges en extase de Murillo, ces moines ascétiques de Zurbaran, ces martyrs sublimes de Ribera parleront aussi à la France de sympathie nationale et d'intervention.

HENRI BLAZE.

DE L'AMNISTIE

ET

DE LA SITUATION POLITIQUE.

A quel signe peut-on mieux reconnaître le mérite et la portée des partis et des hommes politiques, si ce n'est à la promptitude judicieuse avec laquelle ils se mettent à servir les intentions et les besoins du pays? Malheur à qui ne comprend pas vite et à fond la scène mobile dont il est un des acteurs! La vie sociale, dans ses développemens et ses progrès, ne consulte pas les esprits lents ou les passions entêtées; elle coule toujours; ses aspects sont infinis, et s'il est vrai que l'homme est mené vers un but suprême que Dieu seul connaît, il ne peut pas dire comme Mithidrate :

Je sais tous les chemins par où je dois passer.

Loin de là : il s'instruit à toute heure, il s'éclaire, il se corrige, il déplace la borne de ses aperçus, il met son esprit de pair avec la grandeur du monde et de front avec la rapidité des évènemens. Et il y va de la vérité et de leur salut, pour les hommes et les partis politiques, à se prêter avec facilité à ces mouvemens de la vie commune; autrement ils demeurent en arrière, impuissans et vieillis.

Ici on vit plus vite qu'ailleurs, et il est inoui combien nous consommons en peu d'années de passions et de vicissitudes sociales.

Cette puissance dans le mouvement a pu seule permettre à la France d'éprouver pendant le court espace de cinquante ans tant d'impressions et de fortunes diverses. Eût-elle été si riche et si grande en actions et en pensées, si elle se fût obstinée dans l'immobilité? Elle sent avec un tact toujours juste le point précis où doit se terminer une série d'expériences; et quand elle estime une veine épuisée, elle saisit avec prestesse une autre saillie des choses.

Aujourd'hui la France a l'intention manifeste de sortir irrévocablement des débats qui l'ont occupée depuis six ans. Assez d'irritations et de malentendus, de mécomptes et de colères. Nous sommes aussi loin aujourd'hui des luttes de 1832 et 1833 qu'en 1799 on était loin de 93. Quelques années suffisent toujours, en France, pour changer les esprits et les situations. Cette mobilité est la condition du progrès.

L'amnistie qu'a prononcée le roi, et qu'a eu le singulier bonheur de contresigner le ministère du 15 avril, est non-seulement un acte généreux, mais un jugement porté avec intelligence et grandeur sur l'état du pays. Amnistier ainsi, c'est comprendre la nation mobile et passionnée aux destinées de laquelle on préside; c'est se montrer, comme la France, noblement oublieux des malheurs et des fautes: un pareil oubli est la meilleure prévoyance de l'avenir.

Déjà l'an dernier la situation nouvelle des choses, qui aujourd'hui est officiellement reconnue, s'était manifestée par d'irrécusables symptômes : si la question espagnole n'eût pas amené la retraite si honorable et si politique du ministère du 22 février, l'administration de M. Thiers eût accompli à propos les belles mesures qui deviennent la date d'une époque nouvelle. Mais l'avénement du ministère du 6 septembre ajourna le bien en ramenant au pouvoir des irritations sans objet et sans à-propos. Toutefois ne nous plaignons pas : la courte apparition de M. Guizot et de ses amis aux affaires ne nous a pas été inutile, elle a complété, pour tous, des démonstrations nécessaires. Nous savions, mais d'autres ne connaissaient pas aussi bien, l'impuissance et l'entêtement de la politique réactionnaire; comme elle était revenue sans cause, elle s'est montrée sans force; et les hommes qui aiment vraiment l'ordre, l'ont reconnue pour inquiétante et désastreuse.

Il faut convenir que, depuis le 6 septembre jusqu'au 15 avril, M. Guizot et ses amis ont fait une étrange campagne. M. Guizot

a, pendant sa présence au ministère, parlé sur deux sujets importans, sur l'Espagne et sur les généralités de la politique intérieure. Ancien ami des whigs, M. Guizot, à la chambre des pairs, a presque considéré l'alliance anglaise comme un mauvais pas dont il fallait se retirer le plus tôt possible, comme un piége où la France était prise et enchaînée : il a félicité le cabinet du 6 septembre de lui avoir rendu sa liberté. « En acceptant la recommandation très sage que M. le duc de Noailles nous a adressée, a dit M. Guizot, je me dois, je dois à mes collègues, à mes amis, de lui faire remarquer, à mon tour, que nous ne l'avons pas attendue, que nous avons fait preuve constante, preuve éclatante de liberté, et que notre passé est, à cet égard, le meilleur garant de notre avenir. » Ainsi M. Guizot s'est vanté d'avoir exécuté l'alliance anglaise, comme l'entend le côté droit de la chambre des pairs qui la repousse, en donnant son assentiment à M. de Noailles : il est vrai que dans l'autre chambre on a entendu M. Guizot se faire un instant whig et interventionniste pour répondre à M. Berryer, tant il y a, dans l'esprit de cet homme d'état, de consistance et d'unité! Pour la politique intérieure, M. Guizot a abandonné, sur le champ de bataille, l'administration dont il faisait partie, par le silence qu'il a gardé sur la loi de disjonction. Orateur du ministère, il n'a pas osé suivre dans la mêlée ses collègues et son chef. Le cabinet du 6 septembre dissous, M. Guizot retrouve la parole pour se poser comme une nécessité sociale contre l'envahissement du mauvais esprit de notre siècle. Pressé par une éloquente harangue de M. Odilon Barrot, il sacrifie, pour trouver une réponse, les opinions de son premier discours; et, de même qu'il s'était fait interventionniste dans la question espagnole, pour répondre à M. Berryer, il s'est fait réformiste, pour répliquer à M. Barrot. Cependant, qui êtes-vous? Où vous trouver? Dans la résistance ou dans le progrès? Avez-vous promis, à vous-même et à vos amis, de passer par toutes les opinions et toutes les alliances, pour atteindre la perpétuité du pouvoir? L'unique réponse à vous faire, quand vous êtes descendu de la tribune d'où vous aviez ému l'assemblée par des concessions soudaines, était qu'on vous présentât à signer la réforme parlementaire.

Si M. Guizot est fidèle à son premier discours sur les fonds secrets, il doit se caserner au côté droit avec quelques amis, *la Paix*

et le *Journal de Paris;* s'il se met à pratiquer les principes de sa réplique à M. Barrot, il doit licencier son petit parti, et se perdre dans les rangs du centre gauche. Violent, il est impossible et suranné; progressif, il n'est plus *doctrinaire*, il n'est plus *homogène*.

Le camp doctrinaire ressemble, à vrai dire, à ces forêts enchantées qui s'évanouissent devant vous, quand vous marchez sur elles. Et tout le monde gagnera à faire disparaître le camp, le parti, car nous aurons *alors les personnes moins les choses*, comme a dit si bien M. Thiers; et les personnes sont distinguées. Qui pourrait refuser à M. Guizot d'éminentes facultés, de l'esprit à M. de Rémusat, du courage à M. Jaubert, une raison exacte à M. Duchâtel, une ingénieuse activité à M. de Hauranne? Mais quand ces personnes s'évertuent à former un parti homogène, elles deviennent nuisibles à elles-mêmes, funestes au pouvoir, fâcheuses à tout le monde. C'est que, pour former un parti, il ne suffit pas de cinq à six hommes qui ont pris pour une situation éternelle et normale les nécessités imposées par des luttes passagères. Il faut à un parti véritable une base nationale, le talent des affaires et l'esprit vraiment politique.

L'esprit politique ne se montre pas rancuneux, monotone et déclamatoire : il est calme, net, clair, intelligent et prompt; il est ferme sur les points essentiels, tolérant dans les formes et dans les détails, apportant dans les affaires difficiles de la patience et de la sérénité. Il nous semble que le principal adversaire de M. Guizot, M. Thiers, n'a pas fait faute à ces conditions de l'esprit politique. Il y a un an, M. Thiers, président du conseil, s'attachait à donner à la quadruple alliance toute sa portée; il voulait que cette Espagne, qui avait été le pivot des entreprises de Louis XIV, l'écueil de Napoléon, à laquelle avait attenté la restauration, devînt le point d'appui de la politique française et constitutionnelle, et que, par nous, le pays de Philippe II entrât dans le mouvement de la liberté européenne. M. Thiers donna sa démission parce qu'il ne put appliquer sa politique, et à la tribune, devant le pays, il rendit raison de sa conduite. Il prononça un discours qui rappelle, par ses dimensions et son éclat, ces grandes harangues du parlement anglais, qui épuisent une question jusque dans ses moindres détails, tant pour l'exposition des faits que pour la déduction des solutions politiques. Il prouva sans réplique que la quadruple alliance engageait la

France, qu'il était possible et même facile à la France de secourir l'Espagne, qu'il y avait dans la question espagnole un intérêt français de premier ordre. Ajoutez à cette déduction rigoureuse une foule de détails curieux, de développemens piquans, de traits pleins de finesse, comme celui-ci : *ce n'est pas pour la paix, mais pour la guerre qu'on fait la diplomatie*, et l'on reconnaîtra que ce discours est marqué parmi les harangues de tribune d'une originalité particulière. C'est le manifeste d'un homme d'état. M. Thiers possède à un haut degré le talent de tout dire, il triomphe dans les détails; sa discussion sait tout expliquer; elle porte la lumière dans les nuances les plus fugitives, et parvient à tout éclaircir par une démonstration irrésistible.

Il n'est pas dans le goût et dans l'esprit de l'historien de la révolution française de se plaire dans les généralités politiques qui n'ont pas une application immédiate. M. Thiers eût pu sans doute faire suivre son beau discours sur l'Espagne d'un programme où il eût expliqué comment il entendait aujourd'hui la politique intérieure; mais il a mieux aimé attendre une occasion difficile et saillante où sa parole atteignît sur-le-champ par une habile opportunité la valeur d'un fait et d'une action politique. Il s'est placé entre M. Guizot et M. Odilon Barrot; il a parlé comme ce dernier de la nation, et non pas uniquement de la classe moyenne, puis il a apprécié la situation avec une lumineuse sagacité. Si nous avons été si fortement réunis, a-t-il dit en s'adressant à l'ancienne majorité, la cause en est évidente, c'était le danger qui nous maintenait si bien tous ensemble. Il fallait s'arrêter; nous avons combattu sur le terrain de Périer, comme nous eussions combattu même sur celui de M. Barrot. Aujourd'hui cette situation est épuisée, et désormais deux routes se présentent : ou bien changer soi-même avec la situation, donner au gouvernement un aspect nouveau, calmer les esprits, appeler les talens aux affaires, chercher à l'activité nationale de nobles applications, ou bien nier le changement, s'entêter à revenir sur des traces effacées, continuer à tendre les ressorts sans raison dans le présent, mais par réminiscence du passé; c'est, comme l'a dit spirituellement l'orateur, la politique *homogène*. M. Thiers a fait subir à la fatuité de ses adversaires un douloureux supplice; il les a convaincus d'impuissance; il leur a dit : *Vous avez échoué*, vos lois ont été rejetées; vous avez cherché l'unité néces-

saire à tout gouvernement, dans l'esprit de coterie, dans les destitutions ; vous n'avez réussi ni dans les choses, ni relativement aux hommes; enfin, il vous est interdit de réunir une masse suffisante d'adhérens pour pouvoir gouverner. Cela est si vrai, que cette politique *homogène* a eu peur d'elle-même, et a voulu devenir politique de coalition; on sait les personnes auxquelles elle s'est adressée; puis elle s'est vue réduite à se produire seule; mais alors les inquiétudes du pays ont été partagées assez haut pour que les bancs du ministère lui fussent fermés. Ainsi vous ne pouvez gouverner seuls; vous ne pouvez vous allier, le trône vous craint, et l'opposition vous souhaite.

Que répondre à cette accablante démonstration si calme, si froide, impartiale même dans sa cruauté, et qui ressemble plutôt à l'arrêt d'un juge qu'à l'agression d'un adversaire? Le discours de M. Thiers a fermé l'entrée du ministère à M. Guizot, il a démontré la nécessité du cabinet du 15 avril, il l'a consolidé en lui donnant pour point d'appui les opinions du centre gauche; de plus, il a été la préface de l'amnistie.

C'est un fait grave d'entendre un homme d'état, qu'on ne peut accuser ni de chimères, ni de faiblesse, dénoncer au pouvoir et au pays que la situation est changée; celui qui déclare ce changement était au plus fort de la résistance, quand il pensait qu'il fallait résister. *Personne n'a fait plus que lui*, comme il l'a dit lui-même; mais maintenant il faut faire autre chose.

Rien n'accuse plus la coterie *homogène*, que cette impossibilité de comprendre la France et son génie. Eh! messieurs, vous croyez encore le pays au même point; tâchez donc de le rejoindre dans ses progrès; déplacez-vous avec lui; ne restez pas cantonnés dans les mêmes colères et les mêmes formules; si à côté de l'impuissance vous mettiez l'ennui, vous achèveriez de vous perdre dans l'esprit de la France, qui n'aime pas les redites et les longueurs.

On ne saurait trop appuyer sur ce point : l'amnistie prononcée par le roi, l'attitude prise par le ministère du 15 avril, le discours de M. Thiers, les votes du centre gauche et d'une partie de la gauche ont constitué officiellement une situation nouvelle. Maintenant les faits répondent aux idées, et les résultats que la France poursuivait surtout depuis un an, sont obtenus aujourd'hui. La France désirait qu'il n'y eût plus ni vaincus,

ni malheureux pour des causes politiques; sa voix a été entendue. L'amnistie abolit les vaincus, et met un terme aux malheurs particuliers. On respire enfin; on peut diriger son œil vers l'avenir, puisqu'on est sûr de ne laisser derrière soi ni gémissemens ni douleurs, et l'esprit n'est jamais plus libre que lorsque le cœur est léger.

Les révolutions demeurent belles dans l'histoire, à la condition de se montrer fécondes. Elles sont à la fois effet et cause. Elles sont produites par un grand mouvement national, et doivent, à leur tour, enfanter de salutaires progrès. Elles doivent se mettre d'accord avec les intérêts même de la civilisation, qui ne saurait s'intéresser à leur triomphe que dans l'espoir légitime d'en recevoir de l'éclat et de la durée dans la grandeur. Les véritables révolutions ne se confondent pas avec les turbulences qui veulent recommencer toujours et qui ne sauraient ni atteindre, ni avouer leur but: elles se proposent de fonder un ordre durable, et tiennent à honneur d'unir à l'impétuosité qui renverse la puissance qui édifie.

La grande cause de la révolution française a toujours poursuivi deux résultats également importans, le progrès dans les formes politiques et le développement du fond même de la société. Quant aux formes mêmes, n'oublions pas que la révolution n'a jamais remporté une victoire plus éclatante qu'en 1830, car elle a fondé un gouvernement nouveau en son propre nom, sous la consécration expresse de ses propres principes; en 1789, elle s'était associée à la monarchie de Louis XVI, puis, après des crises à la fois héroïques et furieuses, elle fut contrainte d'accepter l'empereur, qui se mit, tout ensemble, à l'enchaîner et à la satisfaire; en 1814, ses sacrifices furent plus grands encore, elle dut pactiser un moment avec un principe hostile; en 1830, elle reçut au contraire de glorieuses satisfactions; elle fut maîtresse, et fit de son principe la base du gouvernement nouveau. Ni la réforme religieuse du XVIe siècle, en Allemagne, ni la révolution anglaise de 1688, n'ont obtenu des faits politiques une aussi complète reconnaissance.

Après tout, les formes de constitution et de gouvernement ne sont que des moyens pour obtenir le bonheur social, et, comme le pacte de 1830, loin de faire obstacle aux progrès nécessaires, s'y

prête et peut devenir au contraire, quand le pays le voudra, leur titre et leur instrument légal, l'intérêt le plus vrai de la France n'est pas dans une révolution nouvelle, mais dans le développement de la révolution accomplie. Il importe de prouver aux ennemis de la liberté moderne, que non-seulement elle connaît les combats, mais les haltes salutaires, mais l'habileté qui conserve le pouvoir après l'avoir conquis. Il faut que la société française puisse s'enorgueillir un jour de la victoire de 1830, qu'elle puisse offrir de notables résultats pour le commerce, l'industrie, l'art et la pensée. C'est dans le culte des idées, dans la pratique et la réforme légale de nos institutions, dans la dignité de la France vis-à-vis les autres peuples, dans une application légitime, donnée à propos et avec mesure à l'esprit militaire, dans une intelligente mise en œuvre de toutes les qualités nationales, qu'il faut chercher aujourd'hui les moyens de gouverner.

On ne saurait nier que depuis un mois les affaires publiques se sont améliorées; on peut dire que les opinions du centre gauche sont au pouvoir, si tous les hommes qui le représentent en première ligne n'y sont pas; mais ces hommes ont sagement pensé que la prise de possession par leurs tendances même, plutôt que par leurs personnes, était aujourd'hui le plus grand intérêt; ils ont noblement soutenu une administration qui n'est pas encore la leur; ils ont gouverné en dehors; et ils n'ont pas été généreux inutilement pour eux-mêmes. Au surplus, dans ce *petit* ministère qui a pris la plus *grande* mesure décrétée depuis six ans, est-il hors de propos de louer l'habileté de M. Molé? Il a su tout à la fois congédier le terrible rival qui s'était vanté de le mener ou de l'expulser à sa fantaisie, et il s'est rapproché du centre gauche, que son avénement au 6 septembre avait un peu éloigné de lui. Du reste, M. Molé a toujours eu la pensée d'accepter la lutte avec M. Guizot; il avait avisé, dès l'origine, à toutes les précautions nécessaires pour ne pas tomber; il avait saisi l'occasion à la chambre des pairs, dès le commencement de la session, de déclarer qu'il n'avait pris le pouvoir à personne; il a toujours cherché à séparer sa fortune des âpretés intolérantes qui s'agitaient autour de lui, et il a eu pour instrument de ses desseins l'élégante tenue d'un caractère qui s'est fait agréer et estimer de tout le monde. Peut-on refuser à M. de Montalivet un sens ferme et droit, du bonheur

dans sa présence aux affaires, l'heureux don de rapprocher les hommes et de désarmer les haines? Que le ministère du 15 avril prenne de plus en plus confiance en lui-même, qu'il s'appuie sur le centre gauche, et il vivra : l'avenir lui apportera les modifications et les forces nécessaires. Qu'il soit calme et résolu au milieu des petites perfidies que ne lui épargneront pas quelques personnes : dans la route qu'il a si heureusement prise, il est certain d'une majorité. Qu'il mette les *homogènes* en demeure de se constituer eux-mêmes les *ultras* de notre époque; il ne faut jamais sauver à des adversaires l'occasion de se compromettre et de se perdre.

La satisfaction publique indique d'ailleurs au centre gauche ses obligations et sa conduite; il doit travailler à maintenir au moins sa situation officielle, sauf, au moment favorable, à la fortifier et à l'agrandir. L'intérêt de tous est d'empêcher la rentrée aux affaires de quelques hommes dont la présence effacerait le bien accompli et dénaturerait l'avenir. Ces hommes ont quelquefois reproché, avec une dédaigneuse amertume au centre gauche et à la gauche, une irrésolution qui les empêchait de soutenir ceux de leurs amis qui s'approchaient du pouvoir, et de profiter des occasions heureuses. On doit écouter jusqu'aux injures de ses ennemis pour mieux les combattre; que la nouveauté de la situation inspire donc aux hommes nationaux une habileté nouvelle; les partis politiques ne doivent pas moins veiller sur eux dans les retours de la fortune que dans les revers.

LERMINIER.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 mai 1837.

Les questions avancent rapidement, non pas avec les hommes qui parlent, mais avec ceux qui agissent. Tandis que M. Guizot faisait, à la tribune, d'admirables distinctions entre l'aristocratie et la démocratie, le ministère accordait l'amnistie et ouvrait l'église Saint-Germain-l'Auxerrois. M. Guizot et ses amis diront sans doute encore que c'est là de la faiblesse; nous pensons, au contraire, qu'il y a de la force à s'élever ainsi au-dessus des partis.

Le parti doctrinaire repoussait l'amnistie en principe. Dans ses jours de clémence, il consentait à accorder quelques graces individuelles à l'occasion du mariage de M. le duc d'Orléans, mais à condition que les condamnés demanderaient leur grace, en faisant amende honorable. C'était mettre la rigueur dans le pardon même. Le ministère actuel a répondu à ces vaines frayeurs par une amnistie complète, car l'amnistie n'excepte que les contumaces, qui ont, en effet, le droit d'être jugés, droit qu'on ne saurait leur enlever s'ils le réclament, et qui seront naturellement appelés à participer au bénéfice de l'amnistie, quand ils auront déféré à la citation du tribunal où ils étaient appelés. Voilà pour l'acte en lui-même; quant aux circonstances qui l'ont accompagné, elles ne parlent pas moins haut. Le secret de l'amnistie a été gardé pendant toute la journée du dimanche où eut lieu la revue de la garde nationale. Par l'effet d'une pensée haute et noble, d'un sentiment vraiment royal, le roi s'était opposé à ce que l'amnistie fût proclamée en présence de la garde nationale rassemblée; le roi craignait qu'on ne supposât qu'il quêtait l'enthousiasme dont il a recueilli ce jour-là les témoignages sans condition. Pendant la discussion au sujet de l'allocation des fonds secrets, pas un seul mot relatif à l'amnistie n'a été prononcé par les ministres, et cependant l'am-

nistie était déjà résolue. Mais on voulait éloigner toute *immoralité*, quelque légère qu'elle fût, de ce grand acte de clémence, et l'entourer, au contraire, de tout l'éclat que donnent les pensées droites et nobles, exécutées avec franchise. La France peut juger maintenant et dire quels ont été les faibles, les timorés et les impuissans, de ceux qui, ayant le projet d'établir un système d'oppression et de rigueur, n'ont eu ni le crédit ni l'énergie de l'exécuter, ou de ceux qui ont assez cru à leur force pour accomplir des actes de clémence dont ils avaient la pensée.

Le ministère devait cette preuve d'estime et de confiance au pays, tant calomnié par les organes du parti doctrinaire. Faire des lois de répression telles que les lois de septembre, c'est, si l'on veut, obéir à une nécessité sociale, à un besoin en de certaines circonstances; mais ces lois faites et en vigueur, et les maux dont on se plaignait déjà presque entièrement réprimés par ces lois, il est injuste et d'un mauvais calcul de crier sans cesse que la société est plus en danger que jamais et qu'elle va périr. C'était là cependant toute la tactique du parti que le bon génie de la France vient d'éloigner des affaires. Elle consistait à semer l'épouvante, à répandre des prédictions sinistres, et à crier à ceux qu'on ne pouvait effrayer, et que toutes ces sombres déclarations laissaient impassibles et calmes : Vous êtes des lâches, vous qui n'avez pas peur, et qui ne vous armez pas pour combattre avec nous les fantômes que nous évoquons ! — Les lâches ont prouvé qu'ils n'avaient pas peur, même des doctrinaires, et en peu de jours ils ont éclairci tout l'horizon politique, qui commençait à se rembrunir sérieusement.

Une circonstance doit être remarquée dans le premier acte politique de ce cabinet. C'est le choix du moment où l'ordonnance d'amnistie a été rendue. La crise commerciale se fait encore sentir. Une gêne cruelle et une souffrance de tous les intérêts pèsent sur nos plus grandes villes, et s'étendent sur toute une partie de la France; mais la tranquillité et l'esprit d'ordre ont régné partout, comme pour répondre aux accusations dont le pays est l'objet, et comme pour manifester bien hautement que ceux qui l'accusent, se trompent d'époque. La France a vraiment donné le spectacle touchant d'une grande famille, dont aucun membre ne souffre sans que tous les autres ne s'empressent de le secourir. On a oublié toutes les différences d'opinion pour payer son tribut à l'infortune. Le gouvernement a vu quelles ressources on peut trouver dans la nation, quand on s'adresse à ses passions généreuses, et c'est ce moment qui a été choisi pour accomplir un acte de clémence. Les prisons ont été évacuées, les coupables pardonnés; ceux que ne touchera pas l'indulgence qu'on leur montre, et qui n'accepteront pas l'oubli dont on leur donne l'exemple, on les défie en quelque sorte de troubler l'ordre établi sur de

si belles bases, et on s'en remet à la société elle-même, qui a droit que l'on compte sur elle, du soin de repousser les tentatives qu'on ferait pour la troubler. Les détenus délivrés par l'amnistie seront bientôt frappés eux-mêmes du changement qui s'est opéré en France pendant leur captivité. S'ils ne sont pas sous les mêmes préoccupations que les doctrinaires, ils s'apercevront que les idées d'ordre ont repris leur place dans tous les rangs, que les ambitions se sont régularisées, et ils ne s'étonneront pas que le ministère du 11 octobre ait fait place au ministère du 15 avril. Ce qui doit sans doute le plus les surprendre dans l'ordre social actuel, c'est, comme disait le doge de Venise à Versailles, c'est de s'y voir; mais leur présence même prouve que la société qui les admet, est assez puissante pour les contenir dans leurs devoirs de citoyens, et qu'elle ne les reçoit que parce qu'elle les a vaincus.

Le parti s'empresse de crier à l'abandon des lois de septembre que ces indices sembleraient annoncer. Il peut se rassurer. Les lois de septembre ne seront pas abandonnées, parce qu'elles sont des lois, et parce que le ministère, qui ne fait pas de nouvelles lois politiques à chaque circonstance, a promis de conserver en vigueur celles qui existent. M. Thiers, qui a fait les lois de septembre, tout comme M. Guizot, ne se rangerait pas du côté d'un ministère créé pour l'abandon de ces lois; M. Molé, M. de Montalivet, qui les ont votées, ne viennent pas pour les détruire; et si les lois de septembre sont la barrière qui s'oppose aux troubles et aux désordres dans le pays, le parti doctrinaire ne doit plus se mettre en souci: ces lois seront aussi puissantes que s'il était au pouvoir pour les faire exécuter.

Ce n'est donc pas, comme il le dit, par la faiblesse et le manque d'énergie que pèche le ministère actuel. Il n'y a pas de faiblesse assurément à donner la liberté à ses ennemis et à leur dire qu'ils ne sont plus à craindre. Il n'y a pas manque d'énergie à se séparer franchement d'un parti politique qui se dit puissant, avec quelque raison peut-être, mais qu'on aime mieux combattre que de se soumettre à ses vues. Il faut renoncer à attaquer le ministère de ce côté; et quant à l'accusation d'inhabileté, sa conduite répond suffisamment à ce reproche. Il resterait à lui dire qu'il est sans vie et sans couleur; mais, tandis que M. Guizot et ses amis lui niaient le mouvement, pour toute réponse il se mettait à marcher et à s'éloigner à grands pas de la doctrine. Ce ne sera pas, si vous voulez, un ministère d'éloquence et de parole; mais on ne lui refusera pas le titre de *ministère d'action*, et si on ne le juge par ses discours, du moins on le jugera par ses actes. Or, ces actes, on peut déjà les compter : le renvoi des doctrinaires, l'amnistie, l'ouverture de Saint-Germain-l'Auxerrois, et le mariage de M. le duc d'Orléans. Pour un cabinet de quinze jours, on conviendra que ce n'est pas perdre son temps.

Il est curieux d'écouter les récriminations de l'opposition doctrinaire contre le ministère de l'amnistie. D'abord, dit-elle, il était juste et moral (car le reproche d'immoralité est l'arme des doctrinaires, comme l'accusation d'impiété était celle des jésuites) de laisser à M. Guizot le mérite d'une amnistie, puisqu'on l'avait mis dans la nécessité d'assumer sur sa tête toute l'impopularité des rigueurs. Ainsi, d'après ce nouvel aveu, le système de rigueur ne serait pas le système propre de M. Guizot, et le refus constant d'amnistie ne venait pas de lui, qui s'était cependant prononcé si hautement contre cette mesure dans le conseil! Voilà donc M. Guizot, dont toute l'ambition, dont toute l'importance consiste à être l'homme de ses idées, voilà M. Guizot qui reproche avec tant de dédain à ses adversaires et à ses successeurs de manquer de conceptions politiques, ou de n'avoir pas le courage d'exécuter le petit nombre de celles qu'ils ont; voilà M. Guizot présenté, par ses amis eux-mêmes, comme un homme sans système, qui prête généreusement son nom et la puissance de sa parole à d'impitoyables menaces de rigueur, qu'il verrait cesser avec plaisir, si on lui permettait de faire de la clémence et de la commisération! En vérité, nous n'en avons jamais tant dit contre M. Guizot; et il aurait raison de nous en vouloir, si nous prenions la liberté de le traiter de cette sorte. Ce sont encore là des marques d'estime et de considération, telles que lui en donnaient ces mêmes amis, quand ils s'écriaient, au sujet de la dot de la reine des Belges, que M. Guizot se serait élevé de toute sa vénération pour le trône, et de tout son patriotisme, contre l'opposition de l'extrême gauche, s'il eût été ministre!

Nous pourrions citer vingt traits semblables, qui prouveraient jusqu'où peut aller l'esprit de congrégation et de coterie, car l'esprit de parti raisonne avec un peu plus de suite. Tantôt il y a au fond de cette amnistie qui cause tant de désespoir à ceux qui craignent qu'elle ne les éloigne sans retour des affaires, *une grande immoralité politique*. L'amnistie, aux yeux de ceux qui parlent ainsi, n'est, qu'on nous passe le mot, qu'une *niche* faite par les ministres actuels à l'ancien collègue de M. Molé. La clémence du roi, l'effusion de sa joie, le noble mouvement spontané d'appeler ses ministres au milieu d'une nuit et de leur proposer une mesure qui, par une rare coïncidence, lui semblait à la fois humaine et politique; les sentimens du conseil tout entier, qui se montra heureux à son tour de ne voir dans la situation calme et paisible du pays rien qui s'opposât à ce grand acte de conciliation, tout cela est ravalé sans façon, par les amis de M. Guizot, à un tour d'écolier, à une escapade faite au savant professeur qui venait de quitter le ministère! C'est encore là un des mille exemples du respect des doctrinaires pour le trône, dont ils prétendent ainsi relever la dignité, et de la haute et *morale* idée qu'ils se font du

métier d'homme d'état! Vauvenargues, en disant qu'il n'y a de véritable dignité morale qu'en ceux qui savent respecter celle des autres, a mieux apprécié que nous ne pourrions le faire le procédé que nous citons.

Les mêmes hommes disent encore : « La nécessité où l'on s'est cru d'attacher à un bienfait un reste de rigueur infamante, et de mettre sous la *surveillance* des hommes avec lesquels on prétend se *réconcilier*, cette nécessité prouve hautement contre l'opportunité de l'amnistie. » Quelle touchante sollicitude conçoivent tout d'un coup les doctrinaires pour les condamnés politiques de juin et d'avril! Eh, quoi! M. Guizot n'en serait pas seulement à regretter qu'on ne lui ait pas laissé faire l'amnistie; il serait encore affligé de voir qu'elle n'est pas aussi complète qu'il l'eût donnée! Voilà une révélation à laquelle nous ne nous attendions guère. « En rendant d'anciens ennemis à la vie commune, nous voudrions, nous, pouvoir les rendre aussi à la dignité de citoyen, » ajoute l'organe du parti doctrinaire que nous citons. En vérité, les détenus ont grandement perdu à la chute de M. Guizot, nous devons le leur dire, car sans doute ils ne s'en douteraient pas; graciés par M. Guizot, ils seraient rendus à la dignité de citoyens, pourvus d'emplois publics, sans doute; et il est aujourd'hui évident que M. Guizot et ses amis ne retardaient l'amnistie que pour la rendre plus complète! Franchement, les doléances des écrivains de ce parti nous semblent moins sérieuses que bouffonnes, et nous rappellent le ton de racoleur dont ils promettaient, dans la dernière crise, aux partisans qu'ils voulaient enrôler, *de hautes positions secondaires*, où l'on apprendrait, avec de gros traitemens, le difficile métier d'homme d'état. Aujourd'hui, en lisant sur la porte de l'école doctrinaire cette promesse d'amnistie intégrale et complète, ayant pour complément l'élévation au titre de citoyen, et d'autres faveurs encore, ne se croirait-on pas devant ces enseignes de taverne où on lit toute l'année : *Ici on fera crédit demain!* — Mais dites plus vrai, ne pensez-vous pas que le défaut de surveillance faciliterait quelques désordres de la part des prisonniers délivrés, et justifierait vos objections contre l'amnistie? N'est-ce pas le secret de votre prédilection pour les hommes que vous traitiez sans pitié tout à l'heure, et ne seriez-vous pas un peu tentés de faire d'eux des *citoyens* turbulens, au lieu de surveillés paisibles qu'ils seront, grace aux mesures que prend le gouvernement? Le régime d'intimidation doctrinaire est mort, mais il pourrait renaître par le désordre et par l'émeute, et il est bien permis, ce nous semble, d'attribuer un petit calcul personnel à ceux qui distribuent sans scrupule aux autres le reproche d'immoralité!

On a dit aussi, mais avec un peu plus de sérieux et d'habileté, il est vrai : « Le pardon ne sied qu'à la force; la clémence a besoin de courage,

et la générosité n'est permise qu'à ceux qui ont combattu. Nous n'avons jamais admis la possibilité de l'amnistie qu'à la condition qu'elle fût tout à la fois le dernier triomphe et la confirmation de la politique forte qui a fait le salut et la gloire de cette monarchie. » — En d'autres termes, nous voulions l'amnistie, quand nous aurions épuisé toutes les rigueurs; nous voulions l'amnistie, quand nous aurions destitué tous les fonctionnaires qui n'ont pas pour principe de voter en toutes choses pour tous les ministères qui se succèdent; nous voulions l'amnistie, quand nous aurions fait passer la loi sur la liberté individuelle que méditait M. Guizot; nous la voulions, mais après avoir étouffé de nos mains les libertés publiques, c'est-à-dire quand il eût été assez indifférent d'être dans les prisons ou hors des prisons; quand la prison eût été partout, nous eussions consenti à vider celles que nous n'aurions pu remplir davantage. Mais pour arriver là, il fallait nous laisser encore quelques années au pouvoir, afin de nous donner le loisir de mener jusqu'au bout notre système et de voir jusqu'où pouvait aller la patience du pays. — Voilà comment on peut expliquer cette pensée de clémence unie à la force. On pourrait aussi demander si la force s'est retirée du pouvoir en même temps que M. Guizot sortait du ministère de l'instruction publique, et M. de Rémusat de son bureau de sous-secrétaire d'état, et si la faiblesse y est entrée avec M. de Montalivet et M. Barthe, deux collègues de Casimir Périer; mais ce serait trop souvent répondre à des fanfaronnades dont nous avons encore tout récemment fait justice, et suivre avec trop d'assiduité le dépit dans toutes les formes qu'il prend pour s'exhaler sous l'apparence de l'amour de l'ordre et de la sollicitude pour le bien du pays.

Nous n'ajouterons qu'un mot. Ce qui doit frapper principalement les esprits calmes et droits, c'est le regret, vraiment comique, qui s'échappe involontairement à chacun des actes du ministère. Est-ce l'amnistie? On voudrait l'avoir faite. On l'eût faite certainement. L'ouverture de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois? Mais c'est la conséquence directe du système qu'on suivait! On y eût songé sans nul doute. Le temps, l'occasion seuls ont manqué. Aujourd'hui, on dit déjà que ceux qui ont ouvert cette église, n'ont agi que par esprit de parti, et demain on s'écriera, sans doute, que la messe de Saint-Germain-l'Auxerrois est une immoralité de plus à ajouter à toutes les autres. Il en sera ainsi de tout ce que fera le ministère, nous entendons de tout ce qu'il fera de bien; ce seront autant de vols faits au parti doctrinaire, qui n'accorde pas au pouvoir le droit de se faire *petit*, mais qui s'efforce de le rapetisser par tous ses actes et par tous ses écrits, tant qu'il ne se trouve pas dans ses mains.

CIPPES FUNÉRAIRES PEINTS TROUVÉS AU PIRÉE.

Depuis la publication du *Jupiter Olympien* de M. Quatremère de Quincy, toutes les questions relatives à la sculpture et à l'architecture *polychromes*, chez les anciens, ont vivement préoccupé les antiquaires et les artistes. Récemment, une branche importante de l'histoire de l'art, l'emploi de la *peinture monumentale*, a été l'objet d'une discussion animée entre deux antiquaires français. Nous avons pensé que nos lecteurs nous sauraient gré de leur présenter la traduction d'une lettre écrite d'Athènes au rédacteur du *Kunstblatt* par M. L. Ross, savant archéologue allemand, conservateur des monumens antiques à Athènes, et qui a présidé à un grand nombre de fouilles exécutées dans cette ville, au Pirée, et en plusieurs autres lieux de l'Attique. Cette lettre contient l'annonce d'une découverte qui promet de jeter beaucoup de jour sur l'ancienne *lithochromie*, c'est-à-dire, l'usage de colorier la pierre même des monumens, et d'y exécuter des peintures.

« La forme la plus ordinaire des pierres sépulcrales est, comme on sait, celle d'un cippe allongé, légèrement pyramidal, couronné par une espèce de fronton ou *aëtoma*. Ce fronton est orné tantôt d'une simple palmette, tantôt (dans les cippes plus grands) d'un feuillage très richement travaillé et presque de haut relief. Au-dessous de la petite corniche qui sépare le fronton de la surface inférieure du cippe, se plaçaient un ou plusieurs noms, séparés l'un de l'autre par deux rosaces; sous les noms, se trouve très fréquemment un bas-relief représentant le défunt ou les défunts en diverses actions; c'est communément une scène d'adieux et de séparation d'avec les survivans. Il s'est conservé une multitude de ces monumens, plus ou moins ornés, parce que, même dans le temps du plus grand mépris pour l'antiquité, les prêtres, les citadins et les paysans, séduits par la délicatesse du travail de ces tombeaux, les ont recueillis et encastrés dans les murs des églises et des maisons.

« Pendant un long séjour dans l'Attique, mes amis et moi nous avons été fréquemment surpris de voir des cippes, principalement de petite dimension, dans lesquels, non-seulement l'*aëtoma*, mais toute la surface, jusqu'à l'inscription, étaient entièrement polies. Plus notre attention avait été éveillée sur l'application des couleurs dans l'architecture grecque, plus nous mîmes de zèle à rechercher de tels cippes. Nous y trouvâmes fréquemment des ornemens polychromes, tels que palmettes et fleurs sur le fronton, oves et feuilles sur le bourrelet placé au-dessous..... Mais la surface inférieure, laissée vide, restait pour nous un problème. Enfin nous découvrîmes, dès 1833, au Pirée, une pierre sépulcrale du même genre, sur la surface de laquelle se voyaient distinctement les contours et les restes des couleurs d'un groupe de trois figures *peintes sur le marbre poli*. Cette pierre se conserve maintenant dans le temple de Thésée. Plus tard, nous trouvâmes à Syros deux pierres semblables, apportées de Rhénéa, où l'on apercevait des figures, mais moins distinctement. Je donnai alors dans cette feuille quelques renseignemens sur cette classe, nouvellement découverte, de monumens sépulcraux. Mais notre attention fut bientôt détournée de cet objet.

« Au printemps de l'année dernière, dans une fouille exécutée parmi les tombeaux du Pirée, sous ma direction, on découvrit de nouveau plusieurs pierres tumulaires avec des ornemens architectoniques *peints*, propres à confirmer mes premières conjectures. Mais je persistais à ne considérer ces monumens que comme des exceptions.

« La découverte toute récente (faite à l'occasion du comblement du marais au Pirée) de neuf ou dix cippes pareils, avec des traces de peintures, plus ou moins bien conservées, m'a donné lieu, pour la première fois, de présumer toute l'importance de ce fait pour la connaissance du système de l'ancienne *lithochromie*.

« Les temples de la Grèce, qui nous ont été conservés, sont en petit nombre; et, quoique le dessin des ornemens peints dans les diverses parties de l'entablement, du fronton, du plafond, des chapiteaux d'antes, etc., soit le plus souvent facile à reconnaître, néanmoins, dans plusieurs de ces parties, le choix des couleurs reste obscur ou douteux. La découverte d'ornemens colorés, sur les cippes sépulcraux, ouvre un champ vaste et nouveau pour la recherche de la lithochromie en architecture. En effet, pour me borner à l'Attique, les ports et la plupart des autres lieux de ce pays sont tombés en décadence de si bonne heure, que beaucoup de leurs cimetières ont été abandonnés à une époque peu éloignée des beaux temps de l'art : les monumens, n'ayant été enlevés par aucun nouvel habitant de ces champs du repos, sont restés en place; à mesure que le temps les renversait, la terre les recouvrait peu à peu, et le sol desséché de l'Attique assurait leur conservation. C'est ainsi qu'ils gisent maintenant par milliers depuis le Pirée jusqu'au golfe de Salamine, depuis l'Ilissus jusqu'au promontoire Zoster. Par la comparaison d'un grand nombre d'entre eux, on pourra obtenir les notions les plus distinctes sur le choix et la réunion des couleurs, et l'on obtiendra des types certains pour la restauration de cette branche de l'art des anciens.

« Encore plus importans, peut-être, seront les figures et les groupes peints, qui, sur les monumens en question, prennent la place des bas-reliefs. On doit abandonner sans doute l'espoir de retrouver en Grèce, sur des monumens encore enfouis (car où pourraient-ils être?), des échantillons de l'art d'un Polygnote, d'un Micon ou de leurs élèves : mais notre découverte de ces pierres sépulcrales promet aussi, de ce côté, les plus beaux résultats. Sans parler des deux cippes de Syros, où le style ne peut être assez clairement distingué, les figures peintes sur les deux cippes du Pirée sont d'un dessin assez élégant et correct pour donner la conviction que des maîtres de l'art, non des élèves peu exercés, étaient employés pour exécuter ces peintures. Pourquoi n'espérerions-nous pas qu'un hasard heureux amènera tôt ou tard la découverte de quelque monument de plus grande dimension, conservé avec toute la richesse de ses couleurs primitives? »

L. Ross.

Athènes, 5 octobre 1836.

Nous n'ajouterons que peu de mots à cette lettre intéressante. La surprise que cette heureuse découverte cause au savant archéologue allemand, la satisfaction qu'elle lui donne, et les espérances qu'il en conçoit, sont un garant de l'intérêt avec lequel il aurait lu les recherches de M. Le-

tronne sur les tombeaux des Grecs *peints à l'extérieur*. Dans les *Lettres d'un antiquaire à un artiste* (pag. 232 et suiv.), il avait démontré que les trois tombeaux, décorés de peintures, dont parle Pausanias, savoir : celui de Bura, de Sicyone, et celui de Tritæa, en marbre blanc, peint par Nicias, ne pouvaient être que des *cippes* ou des tombeaux à quatre faces en marbre, dont une paroi, peut-être deux, avaient été peintes (pag. 250). De ces trois exemples, comparés à d'autres, tirés de Pline et de l'Anthologie, il avait conclu que, chez les Grecs, non-seulement dans les beaux temps de l'art, mais à l'époque romaine, les tombeaux, formant édifice isolé, étaient revêtus de peintures exposées à *l'air*, uniquement protégées par leur fronton saillant, et que ces peintures extérieures furent exécutées souvent *par de grands artistes*, tels que Nicias et Nicomaque, sur la *pierre même*, au moyen d'un procédé bien durable, puisque l'œuvre de Nicias à Tritæa se conservait encore, sans notable altération, au temps de Pausanias, 450 ans après la mort du peintre.

Cette théorie sur les peintures *extérieures* des tombeaux avait beaucoup surpris quelques antiquaires ; on s'était même avancé jusqu'à la déclarer *contraire au génie de l'antiquité toute entière* (Raoul Rochette, dans le *Journal des Savans*, 1836, juin, p. 345.), quoiqu'elle ne fût qu'une conséquence naturelle des textes anciens, entendus comme ils devaient l'être. Voici maintenant qu'elle se trouve pleinement confirmée par les découvertes récentes que vient d'exposer M. Ross. Déjà les idées du même antiquaire sur les *frontons* peints de certains temples, avaient reçu une confirmation remarquable par la découverte des *mésopes* des Propylées, alternativement creuses et planes, les unes remplies par des bas-reliefs, les autres couvertes de figures peintes. Le savant, du fond de son cabinet, avait donc deviné justement ce que le voyageur devait découvrir plus tard sur le sol classique.

Les exemples d'une confirmation aussi frappante sont trop rares, et honorent trop la science, en montrant toute la confiance qu'elle mérite d'inspirer, pour que nous n'ayons pas saisi avec empressement l'occasion d'en signaler un de plus à l'attention de nos lecteurs.

— La précieuse *collection d'autographes* de M. Franc Graffer, libraire à Vienne, en Autriche, contenant plus de mille pièces des écrivains et des artistes les plus célèbres, est à vendre ; la mise à prix est de mille ducats d'or. Les personnes qui seraient tentées d'en faire l'acquisition, peuvent s'adresser à MM. Treuttel et Würtz, libraires, rue de Lille, 17, à Paris, qui en délivrent un catalogue détaillé.

— C'est demain que paraît la première livraison des *Mémoires du général Lafayette, publiés par sa famille* (1) Nous rendrons compte très prochainement des précieux documens historiques que contiennent ces volumes ; tout ce que nous en pouvons dire aujourd'hui, c'est qu'ils exciteront le plus vif intérêt.

(1) Chez H. Fournier aîné, rue de Seine, 16. L'ouvrage formera six volumes ; trois sont en vente.

F. Buloz.